

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA SIGNIFICATION DU CHEZ-SOI POUR LES FEMMES SANS-ABRI:
VERS UNE THÉORISATION ANCRÉE DU QUOTIDIEN

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR
GENEVIÈVE ROBERGE-REMIGI

AVRIL 2016

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENT

Tout d'abord, je remercie tout spécialement les femmes que j'ai rencontrées tout au long de mon processus de recherche. Leur intérêt et motivation m'ont été d'une aide incontestable. Je les remercie aussi de m'avoir permis d'accéder à une partie de leur vie. Sans elles, ce mémoire n'aurait été possible. Merci aussi à l'Auberge Madeleine et au refuge d'OBM (du pavillon Patricia Mackenzie) de m'avoir admise chez elles.

Ce long processus qui se conclut par le dépôt de ce mémoire fut aussi nourri par diverses rencontres et discussions qui ont participé, à travers ces cinq années, à l'émergence d'idées et de réflexions sur les femmes sans-abri. Ces différents apports ont permis la réalisation de ce mémoire. Un grand merci pour votre disponibilité et votre curiosité intellectuelle.

Un ÉNORME merci à Maria Nengeh Mensah, ma directrice, dont l'apport intellectuel fut aussi précieux dans l'élaboration de ce mémoire. Son accompagnement a été indispensable à son aboutissement. Le milieu de la recherche était pour moi un monde que je ne connaissais pas, et sa présence m'a été d'une aide précieuse.

Et finalement, je remercie ma famille, mes amis et mes collègues pour leur présence et conciliation durant ces années.

AVANT-PROPOS

Un monde s'est déroulé entre le dépôt de mon projet d'étude (présenté lors de ma demande d'admission pour la maîtrise à l'École de travail social de l'UQAM) et celui de ce mémoire. À travers ces cinq années, les femmes sans-abri ont toujours été au centre de mes réflexions et de mes intérêts. Ce parcours académique m'a permis, par les divers cours et séminaires, de formuler en pensées et en mots ce que la travailleuse sociale que j'étais (et suis toujours) savait implicitement.

À la croisée de l'individuel et du social, de l'individu et de son environnement, le travail social possède des connaissances singulières sur le phénomène de l'itinérance, ce qui le distingue des autres disciplines de la relation d'aide. Ce savoir particulier « [...] s'adresse non pas exclusivement aux aspects sociologiques de l'intervention mais aux éléments de construction théoriques, éthiques et praxéologiques de leur action. » (Doucet, 2009, p.3) Praticiens du quotidien, les travailleurs sociaux sont en manque d'une théorisation de leurs actions et cela est d'autant plus vrai concernant leur pratique en matière d'itinérance. Selon Doucet (2009), cette carence théorique s'explique en partie par la technocratisation du travail social et par le manque d'études sur la pratique des travailleurs sociaux. C'est pourquoi ce mémoire de recherche s'intéresse aux femmes sans-abri. Il se veut être un acte de partage épistémologique (même aussi modeste qu'il soit) et d'appropriation de connaissances propres au travail social.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENT	ii
AVANT-PROPOS	iii
LISTE DES FIGURES.....	viii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES	ix
RÉSUMÉ	x
INTRODUCTION	1
PARTIE I	8
CHAPITRE I.....	9
PROBLÉMATIQUE : LA CONSTRUCTION DU PHÉNOMÈNE DES FEMMES SANS-ABRI.....	9
1.1. La dialectique individu-société	10
1.2. La pluralité des définitions de l'itinérance.....	13
1.2.1. Définition issue du milieu communautaire	14
1.2.2. Définition issue du milieu universitaire.....	15
1.2.3. Définition gouvernementale	17
1.3. Le rapport espace-temps de l'itinérance.....	18
1.3.1. L'itinérance absolue et relative.....	19
1.3.2. L'itinérance situationnelle, cyclique et chronique.....	19
1.4. La problématisation du phénomène des femmes sans-abri.....	21
1.4.1. L' (in) visibilité des femmes sans-abri	22
1.4.2. Problématisation des facteurs sociaux et individuels.....	23
1.4.3. Problématisation des interventions destinées aux femmes sans-abri.....	25
1.4.4. Les rapports sociaux de sexe et de l' « a-normalité »	28
1.4.5. Rapport à soi	32

1.4.6.	Rapport au domicile.....	33
1.5.	La problématisation de la notion du chez-soi.....	35
CHAPITRE II		
REPÈRES THÉORIQUES : VERS UNE THÉORISATION ANCRÉE		
2.1.	Le constructivisme social.....	39
2.2.	La théorisation ancrée	42
2.3.	Le chez-soi	43
2.3.1	Le chez-soi et l'espace physique	44
2.3.2	Le chez-soi et les liens sociaux.....	45
2.3.3	Le chez-soi et les dimensions individuelles.....	46
2.4	Question et objectifs de recherche	49
CHAPITRE III		
MÉTHODOLOGIE.....		
3.1.	Approches méthodologiques.....	51
3.1.1.	Recherche qualitative inductive.....	51
3.1.2.	Approche compréhensive	52
3.1.3.	Théorisation ancrée.....	53
3.2.	Échantillon de recherche.....	56
3.2.1.	Les lieux fréquentés par les femmes sans-abri	56
3.2.2.	Les femmes sans-abri	58
3.3.	Cueillette de données	61
3.3.1.	L'entretien semi-dirigé	62
3.3.2.	La photographie.....	64

3.3.3.	L'observation directe	66
3.4.	Considérations éthiques	67
3.5.	Limite et biais de la recherche	68
PARTIE II		
ANALYSES ET DISCUSSION DES DONNÉES		70
CHAPITRE IV		71
LES FEMMES SANS-ABRI, LE RAPPORT À SOI ET À LA SOCIÉTÉ		71
4.1.	Le rapport à soi positif	71
4.2.	Le rapport à soi négatif	73
4.3.	Les femmes sans-abri et les liens sociaux négatifs.....	74
4.3.1.	Perceptions des liens sociaux négatifs	74
4.3.2.	Pression à se conformer	76
4.3.3.	La stigmatisation.....	77
4.4.	Les femmes sans-abri et les liens sociaux positifs.....	78
4.4.1.	L'acceptation sociale	79
4.4.2.	Les rapports avec les intervenantes	80
4.4.3.	Le soutien des pairs	81
4.5.	Apport théorique au rapport à soi et à la société	82
CHAPITRE V		87
LES FEMMES SANS-ABRI ET LE RAPPORT AU QUOTIDIEN.....		87
5.1.	Le rapport à l'itinérance	87
5.1.1.	Le rapport aux organismes.....	87
5.1.2.	L'itinérance comme expérience subjective du quotidien.....	89
5.1.3.	Les pratiques du « quotidien d'itinérance ».....	91
5.2.	Le quotidien imposé.....	94

5.2.1. La routine, entre structure et incertitudes	94
5.2.2. La vie en communauté.....	97
5.3. Le quotidien choisi.....	98
5.3.1. La recherche de bien-être.....	98
5.3.2. La recherche d'intimité.....	101
5.3.3. Le sentiment d'appartenance	102
5.4. Apport théorique du rapport au quotidien.....	104
CHAPITRE VI.....	109
LES FEMMES SANS-ABRI ET LE RAPPORT AU CHEZ-SOI	109
6.1. Les représentations du chez-soi.....	109
6.1.1. Le chez-soi comme espace physique et matériel	111
6.1.2. Le chez-soi comme rapport à soi	115
6.2. Apport théorique au rapport au chez-soi	124
CONCLUSION	129
APPENDICE A.....	134
GUIDE D'ENTREVUE.....	134
APPENDICE B.....	136
GRILLE D'OBSERVATION	136
APPENDICE C.....	137
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT	137
BIBLIOGRAPHIE	140

LISTE DES FIGURES

Figure	Page
4.1. Rue qui représente le chez-soi pour Joe. Photo prise en juin 2014 à Montréal.....	72
4.4.1. Café qui représente le chez-soi pour Lolo. Photo prise en juin 2014 à Montréal.....	79
5.1.3. Parc qui représente le chez-soi pour Joe. Photo prise en juin 2014 à Montréal.	92
5.3.3. Rue de la maison d'hébergement où Marie réside qui évoque pour elle le chez-soi. Prise par Marie en juin 2014 à Montréal.....	100
6.1.1. a. Affiche publicitaire d'un développement immobilier qui évoque le chez-soi pour Marie. Photo prise par Marie en juin 2014 à Montréal.....	111
6.1.1. b. Triplex pour évoquer le chez-soi pour Léa. Photo prise par Léa en décembre 2014 à Montréal.....	112
6.1.2.1. a. Joe accolée à un arbre du parc qu'elle fréquente pour évoquer le bien-être du chez-soi. Photo prise par nous en juin 2014 à Montréal.....	116
6.1.2.1. b. Le métro Beaudry qui évoque le plaisir du chez-soi pour Lolo. Photo prise par Lolo en juin 2014 à Montréal.....	117
6.1.2.2. Rue qui évoque la stabilité du chez-soi pour Joe. Photo prise par Joe en juin 2014 à Montréal.....	119
6.1.2.3. Logement qui évoque l'intimité du chez-soi pour Marie. Photo prise par Marie en juin 2014.....	121
Figure 6.2. Schématisation d'une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri.....	127

LISTE DES ABRÉVIATIONS, SIGLES ET ACRONYMES

CRI	Collectif de recherche en itinérance
CSF	Conseil de statut de la femme
FOHM	Fédération des OSBL d'habitation de Montréal
OSBL	Organisme sans but lucratif
RAIIQ	Regroupement pour l'aide aux itinérants et itinérantes de Québec
RAPSIM	Réseau d'aide aux personnes seules et itinérantes de Montréal
RSIQ	Réseau solidarité l'itinérance du Québec
SPLI	Stratégie de partenariat de lutte à l'itinérance

RÉSUMÉ

Cette recherche interroge la signification que donnent les femmes sans-abri au chez-soi à travers leur quotidienneté. Peu questionnées sur leur situation de vie, la plupart des recherches à leur sujet portent davantage sur les facteurs macrosociologiques et individuels de cette réalité sociale que sur le point de vue des femmes. Cette étude offre une déconstruction du phénomène de l'itinérance au féminin tel que normalement discuté dans les écrits en offrant de nouvelles connaissances selon une perspective qui n'a pas encore été explorée, soit en lien avec le chez-soi. De la sorte, nous avons privilégié l'émergence d'une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. Ce concept est délimité comme repère théorique tout comme le constructivisme et la théorie ancrée. Ainsi, notre méthodologie se caractérise par une approche ancrée dans l'empirie qui se reflète au niveau de notre échantillonnage et du processus itératif entre notre collecte de données et notre analyse. Nous avons effectué des entretiens auprès de cinq femmes sans-abri et mené des observations dans deux organismes pour femmes itinérantes. Aussi, les cinq participantes à notre étude ont pris des photos de lieux et d'objets qui évoquent pour elles le chez-soi au quotidien. Nos principales analyses sont en lien avec trois thèmes spécifiques soit le rapport à soi et à la société, le rapport au quotidien et le rapport au chez-soi. Il en ressort que les femmes sans-abri entretiennent une identité personnelle davantage positive même si elles portent aussi une identité sociale négative. De plus, les femmes développent un ensemble de liens sociaux positifs bien que certains soient empreints de stigmatisation. Tout ceci renvoie à deux attributs propres au chez-soi : ses dimensions individuelles et sociales. Le rapport au quotidien se perçoit de trois façons : le rapport à l'itinérance, le quotidien qui est imposé et celui qui est choisi. Nous voyons dans ce chapitre qu'appréhender le quotidien de l'itinérance selon l'idée d'« épreuve » aide à sa compréhension et à celle du chez-soi. Nous y relevons aussi que les femmes mettent en place des pratiques quotidiennes d'appropriation qui permettent de composer, voire déjouer les impositions qui forment leur quotidienneté dans le but d'atteindre un sentiment de bien-être, d'intimité et d'appartenance. Finalement, le rapport au chez-soi se décline par des dimensions physique (un lieu), sociale (des liens sociaux) et individuelle (de bien-être, de stabilité, d'intimité et d'appropriation). De ce fait, la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri peut effectivement être pensée à partir de leurs pratiques quotidiennes d'appropriation. Cette signification est dynamique et peut être schématisée théoriquement par le fait que les femmes sans-abri habitent ce qui constitue à proprement parler « la rue ».

MOTS-CLÉS : femmes sans-abri, chez-soi, itinérance, quotidien, habiter, théorie ancrée.

INTRODUCTION

L'itinérance est une réalité sociale bien présente dans notre société. Au Québec, elle prend place dans un contexte sociopolitique qui ne la passe pas sous silence. À preuve, en 2014, le gouvernement québécois s'est doté d'une Politique nationale de lutte à l'itinérance qui vise à prévenir, soutenir et aider les personnes sans-abri à sortir de l'itinérance (Gouvernement du Québec, 2014). S'ajoute à cette action politique la volonté de dénombrer les personnes sans-abri vivant sur l'île de Montréal. À cet effet, un recensement fut effectué en mars 2015 par la Ville de Montréal, le Centre de recherche de l'Institut universitaire en santé mentale Douglas et les YMCA du Québec¹.

Pour plusieurs, l'itinérance s'est vue transformée au cours des dernières décennies et sa composition, son portrait et ses facteurs ne sont plus les mêmes (Novac *et al.*, 1996; Poirier *et al.*, 2000; Réseau Solidarité Itinérance du Québec (RSIQ), 2008; Hérard, 2009). Pour Roy et Hurtubise (2007), ce changement se comprend par «La persistance et l'aggravation du phénomène, la diversification des populations touchées et la complexification des problématiques ont tour à tour contribué à en augmenter la visibilité.» (p.1) Alors que l'itinérance était perçue comme un « problème » résolu dans les années soixante, ce phénomène est réapparu comme enjeu de société vingt ans plus tard, soit dans les années quatre-vingt (Hérard, 2009).

¹ À ce jour, aucune information sur le dénombrement n'est accessible.

C'est à ce moment, selon le Conseil du statut de la femme (CSF) (2012), qu'émerge le « problème » des femmes sans-abri dans le discours sur l'itinérance et que prend forme la notion de « femmes en situation d'itinérance »² (Réseau d'Aide aux Personnes Seules et Itinérantes de Montréal (RAPSIM), 2012). Précédemment cette époque, l'itinérance était avant tout désignée comme une réalité masculine (Cambrini, 2013) et, conformément aux propos du RAPSIM³ (2012), la question des femmes sans-abri était abordée sous d'autres angles tels la marginalisation, la prostitution, etc.

Que dit-on sur les femmes sans-abri?

Sans faire une synthèse exhaustive de notre revue de littérature (qui est aussi abordée au chapitre I), il nous semble pertinent de souligner et de relever certains éléments qui favorisent l'intelligibilité du traitement du phénomène des femmes sans-abri dans les écrits.

Il en résulte d'abord que l'évaluation de son ampleur est un exercice complexe pour des raisons d'ordre empirique (Novac *et al.*, 1996; RSIQ, 2008; Roy et Hurtubise, 2008). Premièrement, le choix des définitions et des instruments de mesure à employer en vue d'un recensement en influence les résultats. Deuxièmement, « une grande partie de l'itinérance est cachée, invisible⁴ et échappe à toute tentative de

² Plusieurs formulations sont utilisées dans la littérature : « femmes en situation d'itinérance », « femmes itinérantes » et « femmes sans-abri ». Nous privilégions dans notre mémoire l'emploi du terme « femmes sans-abri » non pas parce que nous réduisons les femmes à leur situation (bien au contraire), mais bien parce qu'elle est la formulation qui, selon nous, met l'emphase sur l'absence d'un domicile, étroitement lié au concept central de notre recherche, le chez-soi.

³ Le RAPSIM (Réseau d'Aide aux Personnes Seules et Itinérantes de Montréal) est un regroupement montréalais qui existe depuis 1974. Il regroupe plus d'une centaine d'organismes en itinérance à Montréal. Il a pour mission la défense des droits des personnes itinérantes et des intérêts de ses groupes-membres.

⁴ Nous abordons cette représentation de l'itinérance cachée ou invisible au chapitre I.

dénombrement.» (RSIQ, 2008, p.10) Troisièmement, le recensement de cette population comporte des enjeux liés aux méthodes scientifiques utilisées:

Les questions méthodologiques revêtent une grande importance quant à la représentation du phénomène des sans-abri et malgré la présence répandue des profils démographiques dans la littérature, les résultats dépendent fortement de l'interprétation du chercheur, à savoir qui entre dans le profil et comment. (Novac *et al.*, 1996, p.5)

Suite à un dénombrement des personnes sans-abri réalisé en 1998 auprès de centres d'hébergement, de soupes populaires et de centres de jour de Montréal et de Québec, le pourcentage de femmes a été estimé à 30 % de la population itinérante (RSIQ, 2008). À cet égard, « Les femmes constitueraient le groupe de personnes itinérantes dont l'augmentation a été la plus significative des dernières années » (Laberge *et al.*, 2000a) et, selon le CSF (2012), continue de l'être. Pareillement, nous savons que beaucoup de femmes utilisent les organismes d'aide qui leur sont destinés et que la plupart du temps les services ne suffisent pas à la demande. Ainsi, le taux d'occupation des refuges pour femmes sans-abri de Montréal⁵ dépasse grandement leur capacité d'accueil. D'ailleurs, le RAPSIM écrit à ce sujet que « La situation de débordement des ressources pour femmes est devenue intolérable. Faute de place, des dizaines de femmes chaque jour sont condamnées à errer dans les rues, exposées à la violence et au froid.»⁶

Malgré tout, nous remarquons que les études et les travaux scientifiques ne s'attardent que très peu à l'aspect genré du phénomène de l'itinérance, et c'est aussi la

⁵ Le RAPSIM regroupe, entre autres, une quinzaine d'organismes qui desservent les femmes sans-abri dont des maisons hébergement de courte et longue durée, des refuges et des centres de jour.

⁶ Source : site internet du RAPSIM <http://www.rapsim.org/fr/default.aspx?sortcode=1.0>

conclusion à laquelle consentent les chercheurs en ce domaine (Novac *et al.*, 1996, Gélinau *et al.*, 2008; Cambrini, 2013). En effet, à peine quelques ouvrages en sciences sociales ont comme sujet spécifique les femmes sans-abri :

Quelques ouvrages contemporains traitent des femmes dans le cadre d'un profil démographique de sans-abri ou comportent des témoignages de femmes sans-abri, mais souvent, la question de sexe ne paraît pas au compte rendu analytique ou explicative. (Novac *et al.*, 1996, p.9)

Et encore moins d'écrits s'intéressent au point de vue des femmes itinérantes concernant leur expérience de vie (Sévigny et Racine, 2001, rapportées dans Cambrini, 2013).

Notre choix d'aborder le phénomène des femmes sans-abri dans ce mémoire n'est donc pas aléatoire ni fortuit. Il est soutenu par des motivations qui sont à la fois intrinsèques et extrinsèques à nous. Il est, d'une part, justifié par notre constatation de l'occultation du phénomène des femmes sans-abri en recherche malgré leur existence indéniable (nous ne pouvons nous empêcher de décrier ce manque théorique les concernant ce qui, d'un autre côté, rend notre mémoire pertinent et légitime). La deuxième raison est d'ordre professionnel. Il est en réalité plus juste de dire qu'elle en est la première justification, voire notre principale motivation d'entreprendre une maîtrise en travail social. Travaillant depuis plus de dix ans dans un organisme communautaire pour jeunes femmes sans-abri, celles-ci sont au centre de nos intérêts et préoccupations professionnels depuis nombre d'années. Encollées à cette réalité sociale au quotidien, nous possédons une envie profonde de réfléchir à cette réalité autrement que par un cadre professionnel. Comme le précise Doucet (2009), les travailleurs sociaux détiennent des savoirs implicites qui, malheureusement, sont trop souvent confinés à ce niveau. De plus, de par nos discussions de tous les jours avec les femmes, nous constatons que ces dernières en ont beaucoup à dire sur leur vécu et qu'elles nous en apprennent largement sur leur expérience. À vrai dire, qui de mieux

placé pour parler de l'itinérance des femmes qu'elles-mêmes? Aussi, à travers nos échanges avec celles-ci, nous entendons un discours qui, à nos yeux, se confronte à l'image populaire de l'itinérance perçue socialement comme une situation de vie affligeante et jugée problématique. Pour expliciter notre affirmation, laissez-nous vous rapporter les mots d'une jeune femme qui un soir de semaine nous a dit : « La rue, pour moi, c'est mon chez-moi ». Cette déclaration, loin d'être dénuée de sens, a fait émerger en nous des réflexions en lien avec le chez-soi.

Premièrement, cette notion est, à nos yeux, importante pour le travail social puisque cette discipline a développé différentes pratiques qui invitent les travailleurs sociaux « chez les personnes », à œuvrer dans leur milieu de vie et leur environnement. Le travail de rue, le suivi intensif en milieu et les services de maintien à domicile sont des exemples de contextes d'intervention dans lesquels les travailleurs sociaux sont appelés à intervenir chez les individus. Comme le dit Vassart (2006) :

Il attend du travailleur social qu'il puisse se décentrer pour pénétrer dans ce qui fait la vie de l'utilisateur et qu'il accepte de s'en laisser imprégner. Il s'agit de dépasser nos impressions premières, d'aller au-delà des critères subjectifs qui fondent notre système de valeurs déterminant le beau et le laid, le confortable et le rudimentaire, l'acceptable et le critiquable. (p.11)

Deuxièmement, la notion de chez-soi ne peut être ignorée par les travailleurs sociaux dans leur pratique quotidienne puisqu'elle révèle une expérience de vie singulière et exprime le rapport subjectif qu'a un individu à l'espace et au monde qui l'entoure. À cet effet, Morin *et al.* (2009) précisent que :

[...] un chez-soi peut être synonyme de contrôle et de liberté, mais aussi d'accomplissement et de fierté [...]. Et à quel point l'expérience d'habiter un domicile, de le faire sien afin qu'il devienne notre chez-soi est une expérience non négligeable pour les personnes vulnérables en quête d'autonomie. (p.146)

De la sorte, comment s'entrevoit, se pense et se vit le chez-soi pour les femmes sans-abri? Comment ce dernier exprime les différents rapports qui lient les femmes sans-abri à la « rue », à leur environnement quotidien? Et finalement, de quelles manières éclaire-t-il le phénomène des femmes sans-abri et le développement de nouvelles pratiques en travail social?

Ce sont ces questionnements qui ont permis la construction de notre objet de recherche et, par le fait même, la réalisation de ce mémoire qui vise à explorer la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri à travers leur quotidienneté. Pour ce faire, cinq femmes sans-abri ont participé à notre recherche. Au-delà de faire de ces dernières un objet de production de connaissances elles en sont, pour être plus juste, des productrices. Effectivement, nous sommes désireuses qu'elles puissent parler d'elles-mêmes et de leur expérience, afin de développer, de par ces informations, de nouvelles connaissances théoriques. De ce fait, notre processus épistémologique a comme point de départ le « terrain » et se construit de manière itérative avec et par celui-ci. Nos choix méthodologiques sont érigés en fonction d'éléments particuliers liés à nos deux principales approches méthodologiques : l'approche qualitative inductive et la théorisation ancrée. À la lumière de celles-ci, des entretiens semi-dirigés, des prises de photographies et de l'observation directe ont été privilégiés. Les cinq participantes, à la suite des entretiens, ont été invitées à photographier des endroits et des objets de leur quotidien qui évoquent pour elles le chez-soi. Ce médium nous a permis de recueillir autrement des données que par une technique dite « traditionnelle » et a favorisé leur expression sur la signification du chez-soi au quotidien. Nos observations, effectuées dans deux organismes pour femmes sans-abri, ont permis d'examiner les interactions entre les femmes et ce qui constituent une partie de leur quotidien, et ainsi dégager la manière dont le sens du chez-soi s'actualise au jour le jour.

Ce mémoire est divisé en deux parties. La première inclut les trois premiers chapitres,

et la deuxième les trois derniers. Dans le chapitre I, nous exposons notre problématique sous l'angle du construit social du phénomène des femmes sans-abri. Nous présentons, pour ce faire, certains éléments que nous jugeons importants afin de bien saisir de quelle manière est construit socialement le phénomène de l'itinérance et celui des femmes sans-abri. Nous terminons cette section de sorte à problématiser le chez-soi à travers la littérature consultée. Le chapitre II procède à la présentation de nos trois repères théoriques : le constructivisme social, la théorisation ancrée et la notion du chez-soi. Nous y présentons aussi, à la fin, notre question et nos objectifs spécifiques de recherche. Le chapitre III explique l'ensemble de notre démarche méthodologie qui se caractérise par une méthode qualitative et de théorisation ancrée. À la suite de ce portrait méthodologique prend place la partie II de notre mémoire constituée de nos trois chapitres d'analyse et de discussion. Le chapitre IV interroge le rapport à soi et aux autres, le chapitre V le rapport à la quotidienneté et le VI le rapport au chez-soi. Notre mémoire se termine par une conclusion qui propose des pistes de réflexion pour le futur.

PARTIE I

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE : LA CONSTRUCTION DU PHÉNOMÈNE DES FEMMES SANS-ABRI

« Ces jeunes femmes ont besoin de respect en tant qu'individus et citoyennes. Elles sont créatives, résilientes, persévérantes et dotées d'une grande force de caractère. Elles sont des filles, des mères, des sœurs, des tantes. » (Passages, 2010, p.1)

Ce chapitre présente, à travers une revue de littérature, comment est construit socialement le phénomène des femmes sans-abri. Pour ce faire, nous exposons, en premier lieu, des données qui favorisent l'intelligibilité du construit de l'itinérance particulièrement au niveau de sa construction sociopolitique, de sa définition et de ses typologies. Nous montrons ensuite certains éléments qui expriment la façon dont est réfléchi et pensé le phénomène des femmes sans-abri, la manière de problématiser ce « problème » dans les écrits scientifiques. Enfin, nous concluons cette section en explorant la notion du chez-soi tel que discutée dans les écrits.

Le terme itinérance est une notion complexe qui génère de nombreuses discussions et débats, et ce, autant dans le milieu de la recherche qu'au niveau « terrain » (Laberge et Roy, 2001; Roy et Hurtubise, 2008; Hérard, 2009). Tout d'abord, comment comprendre le construit de ce phénomène social? Bien que cette question puisse paraître simpliste, il n'en démontre pas moins de sa complexité puisque :

L'itinérance constitue tout un défi puisqu'elle est toujours à la croisée d'une histoire de vie singulière et d'un contexte socio-économico-politique particulier, où la pauvreté rime avec la marginalité; la solitude avec la visibilité dans l'espace public; l'errance avec la vulnérabilité. (RAPSIM, 2003, p.2)

De ce fait, l'itinérance pose avant tout le problème de l'individuel et du social.

1.1. La dialectique individu-société

Bien que l'itinérance soit caractérisée par des facteurs personnels et sociaux, l'étude de son construit nécessite la compréhension de leur chevauchement. Ainsi, le rapport individu-société qui est au cœur de la construction de ce phénomène s'appréhende comme un rapport dialectique. Composé de deux entités distinctes (individu et société), ce rapport s'entrevoit par la compréhension de la tension qui les lie. Il ne met pas en cause l'individu ou la société, mais bien le lien qui les unit. Son intelligibilité demande à ce que soit mis de côté la notion de responsabilité individuelle puisque : « Échappent à cette lecture individualisante les multiples rapports qui jalonnent les trajectoires de vie et qui contribuent autant à ces trajectoires que les choix individuels. » (McAll, 2009, p.178) Elle sollicite, par le fait même, un regard critique sur la société postmoderne⁷ (Hérard, 2009) et sur les différentes mutations qui la constituent dont la transformation des rapports sociaux et la redéfinition des sphères appartenant au social et au privé (De Gaulejac, 1996).

À même la dialectique entre l'individu et la société, des rapports politiques interviennent. Ainsi, le politique⁸ et la politique participent eux aussi au construit social de l'itinérance.

Le politique d'abord puisque comme le dit Langlois (1994) : « Qui plus est, la construction d'un problème social peut relever de certains groupes d'intérêts et d'experts qui définissent le problème. » (cité dans Groleau, 1999, p.28). Pour Novac *et al.* (1996), le politique est perceptible parmi les différents points de vue quant à

⁷ Pour Michel Maffesoli, la postmodernité se dégage de la modernité par le fait qu'elle n'entretient pas le même rapport au futur, priorisant le moment présent comme « révélateur d'une réappropriation de l'existence ». (cité dans Carretero, 2002, p.7)

⁸ Le politique est ici défini comme un rapport de pouvoir et d'influence d'un groupe sur un autre.

l'évaluation de la gravité de l'itinérance, à ses causes et aux décisions politiques pour y remédier puisqu'ils sont « imbibés de questions politiques et d'une large gamme d'intérêts particuliers.» (p.5) Pour Passero (1996), les rapports de pouvoir s'expriment aussi dans les représentations de l'itinérance et dans la nature des rapports entre les personnes dites itinérantes et le reste de la société:

Le statut de sans-abri se marie avec les stéréotypes sexistes et raciaux, produisant un modèle de discrimination perpétué par les lois sur le bien-être social, par les pratiques du personnel d'assistance sociale en matière d'évaluation ainsi que par nous, avec nos propres pratiques d'évaluations (sic), qui décidons chaque jour quels sans-abri méritent de recevoir notre argent ou notre sympathie. (cité dans Novac *et al.*, 1996, p.26)

D'ailleurs, dans cet ordre d'idées, Mayer et Laforest (1990) identifient deux spécificités à la construction des problèmes sociaux. La première se comprend par l'analyse d'un problème social qui se fait, en partie, à travers les représentations d'un phénomène. Pour Mayer et Dorvil (2001), ces représentations engendrent une vision altérée du phénomène en question et affectent sa conceptualisation. La deuxième spécificité concerne la nature des rapports sociaux qui unit les observateurs d'un fait social aux individus qui le vivent. Ces rapports sociaux (qu'ils soient positifs ou négatifs) influencent la conception d'un problème et, subséquemment, les orientations des réponses qui lui sont destinées (Mayer et Laforest, 1990).

Au niveau de la politique maintenant, il importe de se rappeler que les politiques et lois sociales, et ce, autant au niveau fédéral, provincial que municipal, jouent un rôle important dans la construction de l'itinérance comme problème social (Novac *et al.*,

1996; Groleau, 1999; Novac *et al.*, 2002). À cet effet, le Collectif de recherche en itinérance du Québec (CRI)⁹(1997) affirme que:

L'analyse macrosociologique de l'itinérance fait ressortir l'effet structurant des politiques, tant dans la construction du problème, la nature et la configuration des services que dans les modes de gestion de ce problème social. (cité dans Groleau, 1999, p.28)

Ces différentes politiques et lois sociales peuvent être, pour Groleau (1999), indirectement ou directement liées à l'itinérance. À titre d'exemple, Novac *et al.* (2002) analysent différents programmes et lois sociales de l'Ontario qui participent à l'émergence du phénomène. Ces auteures précisent, en élaborant sur le système d'éducation ontarien :

Mais la plupart des jeunes sans-abri abandonnent leurs études. Ceux qui tentent un retour à l'école ordinaire trouvent l'expérience très difficile. Ils perdent la chance de se développer autant sur le plan scolaire que par le biais d'activités sportives et récréatives. (Novac *et al.*, 2002, p.82)

D'autres politiques, pour leur part, ciblent directement l'itinérance. C'est le cas entre autres de la Stratégie des partenariats de la lutte à l'itinérance (SPLI), un programme de financement du gouvernement fédéral qui existe depuis 2007. La SPLI a, depuis l'année 2014, comme priorité de financer les interventions de type « logement d'abord » (aussi connu par la formulation *Housing First*) qui ont pour objectif de loger les personnes sans-abri en priorisant le marché locatif privé. Selon le RAPSIM cette nouvelle orientation politique délimite l'habitation comme composante principale de l'itinérance. Elle oriente, de surcroît, l'organisation des services destinés

⁹ Notez que le CRI n'existe plus, mais que nous nous référons à leurs travaux puisqu'ils sont une source importante d'information quant au phénomène de l'itinérance.

aux personnes sans-abri vers une « sortie de rue » plutôt qu'à d'autres niveaux tel celui de la prévention¹⁰.

Nous venons de voir, à travers la dialectique individu-société et des rapports (du et de la) politiques qui la constituent, comment ceux-ci participent au construit social de l'itinérance. La définition qui lui est donnée influence aussi sa construction puisque, selon Roy et Hurtubise (2008), elle met en lumière les représentations à l'œuvre et en désigne les pourtours.

1.2. La pluralité des définitions de l'itinérance

De ce fait, produire une définition de l'itinérance n'est pas un exercice simple. Selon Roy et Hurtubise (2008), un aspect important et non négligeable concernant le construit d'une définition de l'itinérance est qu'elle fait ressortir des enjeux précis et des caractéristiques particulières octroyées au phénomène. Aussi, chaque définition a une portée différente sur l'évaluation de l'ampleur de l'itinérance, des ressources qui lui sont destinées et des politiques qui la ciblent. Comme l'expliquent Laberge et Roy (1994, rapportées dans Cambrini, 2013), « Si un consensus existe au sujet des écrits scientifiques, c'est bien celui que ce phénomène est difficile à définir. » (p.7) De surcroît, il n'y a pas de définition qui fait l'unanimité, et ce, autant au niveau national qu'international. Pour Glasser (1994, rapportée dans Gélineau *et al.*, 2008) cette constatation se comprend par le fait que les représentations de l'itinérance divergent au sein d'une même société et subséquentement, selon Novac *et al.* (2002), d'un pays à l'autre.

¹⁰ Source : site internet du RAPSIM <http://www.rapsim.org/fr/default.aspx?sortcode=1.0>

À la lumière de notre revue de littérature, nous constatons qu'il existe au Québec certaines définitions de l'itinérance. Nous présentons ici l'esquisse des trois principales définitions que nous avons retrouvées dans les écrits, et des principales réflexions qui leur sont attribuées.

1.2.1. Définition issue du milieu communautaire

Premièrement, nous avons trouvé une définition de l'itinérance qui est issue du milieu communautaire, adoptée en 1987, année internationale du logement et des sans-abri. Selon certains (RAPSIM; 2003, RSIQ, 2008, Gélinau *et al.*, 2006, Rue des femmes, 2008; Y des femmes, 2008), celle-ci est généralement utilisée afin de désigner le phénomène et fait toujours consensus. Elle se lit comme suit :

La personne itinérante serait celle qui n'a pas d'adresse fixe, de logement stable, sécuritaire et salubre pour les 60 jours à venir, à très faible revenu, avec une accessibilité discriminatoire à son égard de la part des services, avec des problèmes de santé mentale, d'alcoolisme, de toxicomanie ou de désorganisation sociale et dépourvue de groupe d'appartenance stable. (Comité des sans-abri de la ville de Montréal, 1987, cité dans Groleau, 1999, p.29)

Pour plusieurs auteurs, cette définition construit l'itinérance de manière circonscrite (Groleau, 1999; Roy et Hurtubise, 2008; Gélinau *et al.*, 2008). En effet, user de l'expression « qui n'a pas d'adresse fixe » met l'emphase sur l'instabilité résidentielle comme principal marqueur du phénomène. Comme le précisent Laberge et Roy (1994) à cet effet: « Le choix d'un terme ou d'un autre souligne une dimension particulière: le logement ou son absence (sans-abri, *sheltered homeless, difficult to place, street homeless, marginally housed*) [...]» (p.94) Aussi, pour Roy et Hurtubise

(2008), la portée de cette définition est restrictive puisqu'elle ne met pas en relief les processus sociaux, les politiques et histoires de vies rattachés à l'itinérance. Par ailleurs, selon Groleau (1999), cette définition pose des problèmes d'ordre empirique. Le premier se situe au niveau de la temporalité allouée à l'itinérance. Baliser ainsi ce phénomène social dans le temps (60 jours) désigne ce que doit être la durée d'une situation de vie pour être qualifiée d'itinérance. Cela ne tient pas compte, toujours selon Groleau (1999), de la trajectoire de vie passée d'un individu. Le deuxième problème concerne l'utilisation des « problèmes individuels » mentionnés dans cette définition (santé mentale, toxicomanie et désorganisation sociale). Selon Groleau (1999), ceux-ci pointent les caractéristiques individuelles comme facteurs à l'itinérance. Dans cette optique, la représentation du phénomène qui en découle s'apparente à un problème qui relève, en grande partie, de déficits chez l'individu.

1.2.2. Définition issue du milieu universitaire

Deuxièmement, nous avons trouvé une définition de l'itinérance qui est émise par le CRI. Situé à l'Université du Québec à Montréal (l'UQAM) depuis 1994, ce collectif de recherche chapeaute différentes études, publications, ouvrages et colloques portant tous sur le thème de l'itinérance.

Pour ce collectif, la définition de l'itinérance représente un défi pragmatique. Ainsi, dans leur mémoire présenté à la Commission Parlementaire sur l'itinérance qui a eu lieu en 2008 à travers diverses régions du Québec, le CRI présente différentes recommandations en vue de favoriser une construction optimale d'une définition du phénomène (Roy et Hurtubise, 2008). On y recommande l'usage du terme « itinérance » pour le désigner. Selon ces chercheurs, cette formulation désigne à la fois les processus sociaux et individuels du phénomène et est:

Une construction qui reflète à la fois la manière dont le milieu nomme le phénomène de l'errance et la misère associée à la souffrance et à la solitude de ceux et celles qui sont à la rue. Il correspond, plus empiriquement, à une définition large qui englobe une diversité de problématiques rencontrées chez des populations privées temporairement de logis et dont l'inscription sociale est l'univers de la rue. (Ibid., p.5)

De plus, ce collectif recommande également que la notion de *domiciliation* soit au cœur d'une définition de l'itinérance étant donné qu'elle reflète la complexité du phénomène qui va au-delà d'une instabilité résidentielle. Pareillement, la domiciliation représente pour le CRI une des conditions premières à l'exercice de la citoyenneté qu'il juge entravée par le fait de vivre en situation d'itinérance puisqu' :

Être un citoyen à part entière présuppose cette domiciliation; certains chercheurs, au sein de notre équipe, résument bien cette dynamique par l'expression «pour être, il faut être quelque part». Ne pas être domicilié entrave de manière importante la possibilité d'être citoyen, parent, travailleur, étudiant, ami, etc. (Ibid., p.5)

Finalement, ce collectif propose d'unir le terme « situation » à celui « d'itinérance » de sorte que l'expression retenue pour désigner ce phénomène soit celle de « vivre en situation d'itinérance ». Pour le CRI, cette formulation permet de mettre l'emphase à la fois sur l'hétérogénéité des trajectoires de vie des individus et sur les différents contextes sociaux et structurels dans lesquels ces derniers évoluent. Pour cette raison, aux yeux de Roy et Hurtubise (Ibid.), cette expression détient une portée au niveau politique. Ainsi, elle « [...] permet de reconsidérer l'accent mis sur l'action et de réintroduire l'idée de prévention » (Ibid., p.7) puisque cette formulation circonscrit l'itinérance comme un processus multifactoriel.

1.2.3. Définition gouvernementale

Troisièmement, nous avons trouvé une définition de l'itinérance qui est issue du milieu gouvernemental, élaborée par le gouvernement québécois dans la cadre de sa Politique nationale de lutte à l'itinérance:

L'itinérance désigne un processus de désaffiliation sociale et une situation de rupture sociale qui se manifestent par la difficulté pour une personne d'avoir un domicile stable, sécuritaire, adéquat et salubre en raison de la faible disponibilité des logements ou de son incapacité à s'y maintenir et, à la fois, par la difficulté de maintenir des rapports fonctionnels, stables et sécuritaires dans la communauté. L'itinérance s'explique par la combinaison de facteurs sociaux et individuels qui s'inscrivent dans le parcours de vie des hommes et des femmes. (Gouvernement du Québec, 2014, p. 30)

Cette définition politique du phénomène est construite de manière à répondre aux différentes recommandations émises par le CRI. Aussi, elle désigne l'itinérance comme étant le résultat d'un processus de divers enjeux rattachés au lien social. En effet, comme le disent Laberge et Roy (1994), l'emploi de termes tels « vulnérabilité, mise à l'écart, « dislocated », etc., » délimite le phénomène de l'itinérance comme problème qui se situe au niveau du fonctionnement social.

Qui plus est, nous retenons que les définitions théoriques de l'itinérance sont plurielles et exposent différentes représentations du phénomène. Ces différentes conceptions de l'itinérance nous amènent à faire le constat qu'il n'y a pas de place accordée aux personnes sans-abri, et en occurrence aux femmes, dans l'exercice de la définition de leur situation, et de manière plus globale, dans l'intelligibilité intégrale du phénomène si nous y ajoutons l'absence de leur point de vue dans le discours sur son construit sociopolitique. Cependant, comprendre l'expérience des femmes sans-abri, telle qu'exprimée et vécue par celles-ci au quotidien, est une source de connaissances importantes en sciences sociales. De ce fait, notre mémoire se veut être

porteur de ces connaissances tacites issues de l'expérientiel. Il accorde une place importante à ce rapport à soi et au rapport à l'itinérance tels qu'exprimé et vécu au quotidien par les femmes sans-abri. Dans cette optique, nous nous questionnons à savoir comment les femmes sans-abri se définissent et définissent leur situation, et explorons de quelles manières le chez-soi est révélateur de l'identité des femmes sans-abri et du rapport qu'elles entretiennent face à leur situation d'itinérance.

S'ajoute dans la littérature, au processus de construction de l'itinérance que nous venons de présenter, ce que nous avons identifié comme étant les typologies des « itinérances ».

1.3. Le rapport espace-temps de l'itinérance

Bien que l'itinérance ne serait pas « Une progression linéaire qui va de l'inclusion sociale vers l'exclusion sociale mais plutôt comme des parcours et des expériences de vie qui vont et viennent entre ces deux pôles. » (Regroupement pour l'aide aux itinérants et itinérantes de Québec (RAIIQ), 2005, cité dans RSIQ, 2008, p.5), ce phénomène social est aussi construit comme une situation qui perdure à travers l'espace et le temps. Voici les deux principales typologies qui en sont faites.

1.3.1. L'itinérance absolue et relative

Plusieurs chercheurs (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002; Gélineau *et al.*, 2006; Echenberg et Jensen, 2008) désignent l'itinérance comme un phénomène se rapportant à l'espace en utilisant les termes « absolu¹¹ » et « relatif¹² ». D'une part, l'itinérance absolue désigne l'absence d'un domicile et le fait de dormir et de se loger dans des lieux qui sont jugés inadaptés à l'habitat humain comme « des véhicules, des vestibules, des parcs et des tentes » (Novac *et al.*, 2002, p.5). D'autre part, elle désigne également le fait de dormir dans des refuges d'urgence (Novac *et al.*, 2002, p.5; Echenberg et Jensen, 2008). Selon Charrette (1991), l'itinérance relative, pour sa part, désigne le fait de vivre dans un domicile, mais qui ne répond pas aux normes et règles de logements salubres et sécuritaires, et qui fait défaut au droit de « maintien dans les lieux, de sécurité personnelle et d'accessibilité à l'emploi, à l'éducation et aux soins de santé. » (cité dans Novac *et al.*, 2002, p.5; Echenberg et Jensen, 2008; Gélineau *et al.*, 2008)

1.3.2. L'itinérance situationnelle, cyclique et chronique

L'itinérance est aussi rattachée à la notion de temporalité. En effet, certains décrivent l'itinérance comme une situation de vie « situationnelle »¹³, « cyclique »¹⁴ ou « chronique » (RAPSIM, 2003; RSIQ, 2008; Roy et Hurtubise, 2008; Echenberg et

¹¹ Notez que certains utilisent la formulation « d'itinérance visible » pour parler de « l'itinérance absolue » (dans Gélineau *et al.*, 2006)

¹² Notez que certains utilisent la formulation « d'itinérance cachée » pour parler de « l'itinérance relative » (dans Cambrini, 2013)

¹³ Aussi dite transitoire (Gouvernement du Québec, 2014).

¹⁴ Aussi dite « épisodique » (Gouvernement du Québec, 2014).

Jensen, 2008). À cet effet, Roy et Hurtubise (2008) caractérisent la première forme, l'itinérance situationnelle, comme le fait de se retrouver momentanément et temporairement sans logement. Elle serait, selon le gouvernement québécois (2014), la forme d'itinérance la plus répandue. La deuxième forme, l'itinérance cyclique, renvoie aux personnes qui se retrouvent à plusieurs reprises, pour des périodes de durée limitée, en situation d'itinérance : « Qui se manifeste par des allers-retours entre les ressources, la rue et le logement » (Roy et Hurtubise, 2008, p.5). La troisième forme, l'itinérance chronique, correspond quant à elle au fait de ne pas avoir accès à un logement depuis un long moment et par le fait de fréquenter de manière soutenue les refuges ou autres ressources d'hébergement d'urgence (RAPSIM, 2003; RSIQ, 2008; Roy et Hurtubise, 2008; Jensen et Echenberg, 2008).

Ces typologies de l'itinérance nous questionnent à deux niveaux. Un, davantage théorique, l'autre, expérientiel. Au niveau théorique, nous nous demandons si ces différentes typologies ne causent pas une compartimentalisation du phénomène. En effet, bien que cela puisse aider à cerner « le problème », diviser ainsi l'itinérance semble, à nos yeux, favoriser un cloisonnement de son intelligibilité plutôt que d'en favoriser une compréhension globale. De plus, pour Roy et Hurtubise (2008), un des enjeux en lien avec ce procédé typologique des itinérances se situe au niveau des actions politiques qui en découlent:

Une politique qui se concentrerait uniquement sur les formes les plus graves et les situations d'urgence, ferait fausse route. Ce serait l'équivalent d'une politique de santé qui miserait uniquement sur les chirurgies cardiaques pour agir sur la santé cardio-vasculaire des Québécois. (Roy et Hurtubise, 2008, p.5-6)

Au niveau expérientiel maintenant, concevoir l'itinérance en termes de rapport au temps et à l'espace suppose que les femmes sans-abri expérimentent une expérience

singulière à la temporalité (de leur situation d'itinérance) et aux espaces qu'elles fréquentent. Dans cette optique, nous explorons ces différents rapports signifiants que les femmes sans-abri entretiennent avec le temps et les différents espaces de leur quotidienneté, et les manières dont ils éveillent la signification au chez-soi.

Ce parcours sur la construction de l'itinérance que nous venons de présenter nous amène à comprendre davantage comment se pense et se réfléchit spécifiquement l'itinérance, mais aussi, par extension, celui des femmes sans-abri puisqu'il en constitue une facette spécifique (RSIQ, 2008). Voici maintenant ce que nous retrouvons dans la littérature comme éléments propres au construit et à la représentation du phénomène des femmes sans-abri.

1.4. La problématisation du phénomène des femmes sans-abri

Comme nous l'avons mentionné en introduction de ce mémoire, trop peu d'études portent exclusivement sur les femmes sans-abri puisque, longtemps, l'itinérance était comprise entre autres choses comme un phénomène masculin. De surcroît, nous retrouvons un nombre restreint d'études canadiennes qui se centrent exclusivement sur ce sujet, et la plupart sont datées après les années quatre-vingt (Novac *et al.*, 1996; Cambrini, 2013). Cependant, nous avons retrouvé dans la littérature différentes manières de problématiser le phénomène des femmes sans-abri soit, plus spécifiquement, en parlant de leur invisibilité, en problématisant les facteurs sociaux et individuels du phénomène ainsi que les interventions sociales qui lui sont destinées, et en lui désignant de caractéristiques sexospécifiques, et ce, en lien avec la question des rapports sociaux, du rapport à soi et du rapport au domicile. Voici une présentation synthétisée de ces différents aspects.

1.4.1. L' (in) visibilité des femmes sans-abri

Une des principales caractéristiques concédées au phénomène des femmes sans-abri dans la littérature est leur invisibilité (Gélineau *et al.*, 2008; RSIQ, 2008; CSF, 2012; Cambrini, 2013). Les termes « itinérance cachée » et « itinérance invisible » sont aussi employés pour qualifier cette réalité jugée singulière aux femmes sans-abri (Novac *et al.*, 1996; Gélineau *et al.*, 2006, Novac *et al.*, 2008, Rue des femmes, 2008; Y des femmes, 2008; CSF, 2012, Cambrini, 2013).

Les femmes sont donc dites invisibles, dans un premier temps, car celles-ci sont moins présentes que les hommes dans les espaces publics. En effet, ces dernières utilisent diverses pratiques afin d'éviter de se retrouver à la rue, à proprement parler, étant donné qu'elles y sont plus en danger de violences et d'agressions diverses (Novac *et al.*, 1996; Gélineau *et al.*, 2006; RSIQ, 2008; Gélineau *et al.*, 2008, Rue des femmes, 2008; Y des femmes, 2008; CSF, 2012). À cet effet, un groupe de chercheuses de la ville de Québec (Gélineau *et al.*, 2008) a effectué une recherche de type qualitatif auprès de 62 femmes sans-abri. Cette étude identifie différentes pratiques des femmes, désignées comme des stratégies de survies et de protection afin d'éviter « la rue ». En lien avec ces pratiques, cette étude précise que:

Les femmes développent de nombreuses stratégies pour éviter de se retrouver dans la rue. On peut penser que plus il y a présence de stratégies, plus la femme est vulnérable et à risque d'être à la rue, sans pour autant être dans la rue, et engagée dans la spirale de l'itinérance. L'itinérance invisible doit donc être prise en compte dans la compréhension du phénomène de l'itinérance au féminin. Celle-ci comporte l'errance organisationnelle. (Gélineau *et al.*, 2008, p.99)

L'invisibilité des femmes sans-abri est aussi, dans un deuxième temps, expliquée par le fait que celles-ci entretiennent, de manière générale, favorablement leur apparence,

prennent soin d'elles physiquement. De cette pratique découle une allure physique qui ne concorde pas à la représentation commune d'une personne dite itinérante (RAPSIM, 2007; Gélineau *et al.*, 2008; Cambrini, 2013). Ce qui explique pourquoi les femmes sans-abri passent souvent inaperçues dans les espaces et lieux publics, étant « invisibles » aux yeux de tout un chacun.

S'additionne donc au construit du phénomène des femmes sans-abri cet élément d'invisibilité qui, aux yeux des auteurs cités, en est un majeur. Ces constats sur leur invisibilité nous portent à penser que les femmes peuvent expérimenter l'itinérance « hors de la vue des gens ». Dans cet ordre d'idées, de quelles façons se déploie le chez-soi à travers cette itinérance dite cachée? Et en particulier, de quelles manières la signification du chez-soi est perceptible à travers les pratiques quotidiennes dissimulées des femmes sans-abri ainsi que par ces espaces invisibles qu'elles fréquentent?

1.4.2. Problématisation des facteurs sociaux et individuels

Comme stipulé précédemment, la construction sociopolitique de l'itinérance comme problème se situe à la croisée de l'individuel et du social. Dans cet ordre d'idées, une autre manière de poser en « problème » le phénomène des femmes sans-abri se fait par l'intermédiaire de ces deux pôles. C'est d'ailleurs ce qui a été fait et mis de l'avant au niveau de la recherche sur l'itinérance de manière générale depuis les trente dernières années, et ce, aussi bien en Amérique du Nord qu'en Europe (Laberge et Roy, 1994; Novac *et al.*, 1996; Hérard, 2009).

Les études ayant une posture macrosociologique du phénomène mettent en lumière le contexte social, historique, structurel, politique et économique dans lequel prennent

place les femmes sans-abri. Elles s'intéressent aussi à des éléments davantage épidémiologiques : causes, facteurs de risques, dénombrement, etc. (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002; Gélinau *et al.*, 2008; RSIQ, 2008) Afin d'illustrer nos propos, citons le rapport qu'ont coécrit Novac *et al.* (1996) concernant leur analyse de la littérature consacrée aux femmes sans-abri. Ces auteures précisent dans leur introduction:

Dans la littérature canadienne, on s'entend pour dire que les causes du phénomène des sans-abri sont structurelles. Les femmes éprouvent plus de problèmes d'abordabilité en matière de logement que les hommes, et une proportion relativement plus élevée de femmes figure aux dénombrements des sans-abri. (p.V)

Selon Laberge et Roy (1994), les travaux dont la production de connaissances adopte une posture microsociologique (ou individuelle du phénomène) auront comme point de départ la femme sans-abri comme sujet de recherche. Cette perspective privilégie une approche compréhensive et non explicative. Ainsi: « On cherchera à connaître les perceptions des personnes itinérantes sur leur vie, leurs besoins, leurs inquiétudes. On tentera de mieux comprendre comment elles survivent, comment s'organise leur quotidien [...]» (p.98-99) À cet effet, une étude menée par Stip *et al.* (2007) sur les représentations de soi auprès de 9 femmes sans-abri explique que sa posture microsociologique vise « à mieux connaître leurs représentations de soi, plus précisément à mieux comprendre comment se construit le questionnement sur le soi en situation d'itinérance.» (p.350)

Malgré tout, les chercheurs s'accordent pour dire que les travaux actuels sur les femmes sans-abri accordent moins de place à l'expérientiel et à leur point de vue qu'aux problématiques qu'on leur associe telles la santé mentale, la toxicomanie, la violence, etc. À cet instar, Sévigny et Racine (2000) disent que « Bon nombre d'études au sujet des femmes vivant une situation d'itinérance présentent les

problèmes vécus par ces dernières. » (citées dans Cambrini, 2013, p.12) De plus, selon Cambrini (2013), les recherches dont l'intérêt se situe au niveau du point de vue des femmes sans-abri par rapport à leur expérience sont « souvent réalisées selon des «découpages thématiques» », ce qui a comme effet de fragmenter l'intelligibilité du point de vue des femmes sur leur situation (p.12).

À notre avis, aborder le sens du chez-soi pour les femmes sans-abri offre, non pas un découpage thématique pour reprendre les mots de Cambrini (2013), mais une exploration du phénomène des femmes sans-abri par une perspective globale puisque notre recherche s'intéresse aux différentes dimensions par lesquelles le sens du chez-soi s'actualise. Nous y reviendrons au chapitre II.

Voici maintenant comment la littérature traite des interventions destinées aux femmes sans-abri, autre manière de problématiser le phénomène des femmes sans-abri.

1.4.3. Problématisation des interventions destinées aux femmes sans-abri

Selon Laberge et Roy (1994), les recherches sur les interventions sont extrêmement diversifiées et peuvent difficilement cerner l'intégralité des pratiques d'interventions sociales puisque: « la complexité du sujet ainsi que la diversité des problématiques qu'il recouvre permettent difficilement de traiter de l'intervention d'une façon globale. » (p.100) Certains écrits issus de notre revue de littérature problématisent le phénomène des femmes sans-abri en interrogeant les pratiques d'intervention qui leur sont destinées (Novac *et al.*, 1996; Racine, 1996; Sévigny et Racine, 2002; Novac *et*

al., 2002; Gélinau *et al.*, 2006; Gélinau *et al.*, 2008), et ce, de trois manières¹⁵ : par la description des interventions, par une approche critique de celles-ci et en proposant des recommandations au niveau des pratiques d'intervention.

De la sorte, la première manière de questionner les interventions sociales dans la littérature regroupe des ouvrages qui décrivent et expliquent les interventions offertes aux femmes sans-abri. (Racine, 1996; Novac *et al.*, 1996; RAPSIM, 2003; CSF; 2012) Nous avons trouvé dans la littérature plusieurs mémoires d'organismes pour femmes sans-abri présentés à la Commission parlementaire sur l'itinérance en 2008 (Rue des femmes, 2008; Y des femmes, 2008; Passages, 2008). C'est entre autres le cas de celui du Y des femmes de Montréal (2008) qui décrit de cette manière ses services :

[...] par une offre d'hébergement transitoire pour 34 femmes, mais aussi un programme de réinsertion sociale qui permet aux femmes de reprendre du contrôle sur leur vie et de se fixer des objectifs de séjour sur une période de temps allant de 3 à 24 mois [...]. (p.2)

D'autres études soutiennent davantage un discours critique face aux pratiques d'intervention. De ce fait, certaines recherches analysent et étudient les portées positives tout comme les limites des interventions sociales en place (Novac *et al.*, 1996; Racine, 1996; Sévigny et Racine, 2000; Laberge *et al.*, 2000; Novac *et al.*, 2002; CSF, 2012). C'est le cas de la recherche de Laberge *et al.* (2000) qui porte sur le processus d'inflexion de l'itinérance pour les femmes. Elles concluent leur article ainsi :

¹⁵ Ces différentes façons peuvent être abordées au sein d'un même écrit

Le changement de vie pour les personnes itinérantes se produirait si les conditions d'intervention étaient mises en place pour qu'il s'opère. Pourtant, le travail diversifié et patient qu'effectuent les intervenantes dans les ressources communautaires n'est pas toujours suffisant pour permettre cette réintégration tant souhaitée. La notion de «capacité d'agir sur sa vie» nous semble décrire une médiation négligée dans la mise en œuvre d'un éventuel projet de sortie, entendu ici dans un sens très large. (p.34)

Les ouvrages retenus dans notre revue de littérature critiquent aussi la sphère politique. En effet, certains analysent les apports positifs ainsi que les conséquences des politiques et lois sociales actuelles pour les femmes sans-abri et pour les services existants (Novac *et al.*, 1996; Laberge *et al.*, 2000; Novac *et al.*, 2002; Gélinau *et al.*, 2006; Gélinau *et al.*, 2008)

La troisième façon de problématiser les interventions se comprend par l'émission de recommandations en vue de développer et d'améliorer les pratiques en place. Ces propositions visent le champ politique tout comme celui de l'intervention sociale (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002; Gélinau *et al.*, 2008; Y des femmes, 2008; CSF, 2012). Peu d'écrits offrent une place aux femmes dans l'élaboration de recommandations en vue d'améliorer les pratiques qui leur sont destinées. Cependant, la recherche effectuée par Gélinau *et al.* (2008) émet des propositions issues des participantes mêmes. À cet effet, celles-ci recommandent par exemple que l'accès aux services tienne compte de la diversité des femmes, en particulier les mineures et les femmes âgées de 40 ans et plus.

Un des principaux objectifs de la maîtrise en travail social vise la réflexion sur les interventions sociales dans une perspective de consolidation et/ou de développement. De ce fait, nous croyons que de dégager la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri et de comprendre comment il se déploie au quotidien permet une analyse critique des interventions en place et le développement de pistes innovantes en matière d'intervention. Nous y reviendrons lors de notre conclusion.

Comme nous l'avons mentionné au début de cette section, une autre manière de problématiser les femmes sans-abri est en y octroyant des caractéristiques genrées, sexospécifiques, et ce, en lien avec la question des rapports sociaux, du rapport à soi et du rapport au domicile. Novac *et al.* (2002) expriment, dans leur étude pancanadienne sur les jeunes femmes sans-abri, cette manière de poser en « problème » le phénomène des femmes sans-abri en précisant qu' : « On y traite de diverses questions dans l'optique des différences entre les sexes.»

1.4.4. Les rapports sociaux de sexe et de l' « a-normalité »

Selon Kergoat (2010), les rapports sociaux sont à la base de ce qui constitue les différents groupes d'une société. Il y a plusieurs rapports sociaux et « aucun d'entre eux ne détermine la totalité du champ qu'il structure. C'est ensemble qu'ils tissent la trame de la société et impulsent sa dynamique : ils sont consubstantiels. » (Kergoat, 2010, p.62) Associés aux tensions sociales qui traversent une société, ils se transforment, avec le temps, en enjeux sociaux. Dans le cas qui nous intéresse, deux types de rapports sociaux sont impliqués dans ce qui caractérise les femmes en situation d'itinérance : les rapports hommes-femmes et les rapports normaux-déviant. Voyons brièvement de quoi il s'agit.

1.4.4.1. Les rapports hommes-femmes

Un premier type de rapport social qui émerge lorsque l'on s'intéresse aux femmes sans-abri est le rapport social qui existe entre les hommes et les femmes, un rapport

antagoniste et conflictuel, selon Kergoat (2010). Les « rapports sociaux de sexe » (homme-femme) sont présents dans le discours théorique sur l'itinérance des femmes.

Selon le CSF (2012), il y a consensus à l'effet que : « [...] certaines conditions sociales placent les femmes dans diverses situations d'inégalité susceptibles d'engendrer l'émergence de facteurs sociaux suffisamment importants pour mener à l'itinérance.» (p.6) Ces différentes barrières dressent et traduisent les rapports hommes-femmes qui dominent les rapports sociaux de nos sociétés contemporaines et qui peuvent, subséquentement, mener à l'itinérance (Ibid.).

Dans les écrits, nous retrouvons différents éléments qui caractérisent et confirment ce postulat constitué en majorité de barrières structurelles et macrosociologiques auxquelles font face au quotidien les femmes. L'accès au logement en est une majeure. Ainsi, les femmes vivent davantage de discrimination que les hommes à ce niveau (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002; Gélineau *et al.*, 2008; RSIQ, 2008; RAPSIM, 2012; FRAPRU, 2015). La féminisation de la pauvreté et l'accessibilité défailante à des services de santé et sociaux sont aussi des facteurs structuraux que nous retrouvons dans les écrits qui caractérisent les rapports de genre inégaux (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002; Gélineau *et al.*, 2008; RAPSIM, 2012).

Pour certains, les différentes formes de violence que vivent les femmes, dont la violence conjugale et familiale, sont aussi des éléments qui peuvent favoriser un passage vers l'itinérance (Novac *et al.*, 1996, Miller et Du Mont, 2000; Gélineau *et al.*, 2008; Cambrini, 2013). À cet effet, Miller et Du Mont (2000) précisent qu' « Until abused women are recognized as homeless, the matter of male violence against women will confound our ability to redress the problem. » (p.115)

Les violences sont également un thème distinctif dans les écrits du fait de vivre en situation d'itinérance (Novac *et al.*, 1996; Gélineau *et al.*, 2008; Cambrini, 2013).

Spécifiquement, l'itinérance est accolée à des peurs et des risques que portent les femmes au quotidien liés au vol, aux abus, etc. À cet effet, Gélinau *et al.* 2008 disent que:

L'itinérance ne met pas les femmes à l'abri de la violence. Au contraire, elle les fragilise les plaçant ainsi en position de grande vulnérabilité. Agression, viol, harcèlement viennent alimenter cette détresse initiale et accentuer dans certains cas les problèmes de maladie mentale, de désaffiliation, de consommation. (p.36)

1.4.4.2. Les rapports « normaux »-« déviants »

Un second type de rapport social qui émerge lorsqu'on s'intéresse à l'itinérance des femmes est le rapport qui existe entre « les normaux » et « les déviants », pour reprendre les mots de Goffman (1973;1975). Ce rapport social est, comme le rapport de genre, conflictuel et antagoniste puisqu'il s'appuie sur l'identification des femmes sans-abri à une catégorie sociale de personnes considérées anormales, déviantes. Ces préjugés négatifs ont des conséquences néfastes pour les femmes et affectent impérativement les liens qu'elles entretiennent avec la société, elle considérée « normale » (Novac *et al.*, 1996; Novac *et al.*, 2002, Gélinau *et al.*, 2008).

Pour Gélinau *et al.* (2008), les femmes sans-abri se voient fragilisées par la honte, le sentiment d'exclusion et de stigmatisation du fait de vivre dans la pauvreté. Elles rapportent dans leur recherche les propos d'une participante¹⁶ qui en parle d'une manière on ne peut plus claire: « Je ne sais pas, mais ce que j'en viens à dire c'est

¹⁶ Identifiée dans la recherche comme Ève-Marie, 34 ans

comme si on n'a pas notre place, on est pauvre, on est dérangeant, on n'est pas comme les autres. »

Dans cet ordre d'idée, pour Liggett (1991) : « Les mécanismes répandus qui identifient les sans-abri au «toxicomane, au malade mental désinstitutionnalisé, aux groupes minoritaires, à la crasse et à la mauvaise odeur» contribuent à l'isolement. » des femmes sans-abri (cité dans Novac *et al.*, 2002, p.12). Ainsi, la représentation de l'itinérance impose aux femmes sans-abri différentes étiquettes telles la maladie mentale, la prostitution, la toxicomane...au fait d'être une femme sans-abri.

S'ajoute à cela, selon le CSF (2012), que la structure genrée qui fonde le marché du travail et la sphère domestique, et le genre comme « modèle normatif sociétal », participent aussi à un processus de marginalisation des femmes sans-abri puisqu'elles ne répondent pas aux normes sociales. Ainsi, les femmes sans-abri, sans-emploi et sans domicile sont par le fait même stigmatisées puisque jugées par la société comme vivant en marge, étant et vivant hors-normes.

En regard de ce constat concernant les rapports sociaux qui caractérisent, selon la littérature, le phénomène des femmes sans-abri, il nous semble important, non pas ici de les décrire davantage ni d'en expliquer les raisons, mais d'interroger les femmes sans-abri sur le point de vue qu'elles en ont. Ainsi, nous nous interrogeons à savoir de quelles manières les rapports sociaux influencent la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri? De plus, nous explorons ce qui constitue dans le quotidien des femmes sans-abri des rapports sociaux signifiants.

1.4.5. Rapport à soi

La littérature sur les femmes sans-abri aborde aussi le rapport à soi comme spécificité liée au genre (Novac *et al.*, 2002; Stip *et al.* 2007; Gélinau *et al.*, 2008; Cambrini, 2013). Celles-ci entretiennent un rapport singulier à soi.

Cela se comprend, de un, par le fait que certaines ne s'identifient pas comme femmes sans-abri, bien qu'elles répondent objectivement aux dimensions du phénomène (Laberge *et al.*, 2000; Novac *et al.*, 2002) puisque « La définition subjective de l'itinérance donnée par les jeunes femmes a davantage à voir avec leurs sentiments de sécurité et d'appartenance qu'avec la disponibilité d'un abri matériel. » (Novac *et al.*, 2002, p.10) Néanmoins, en lien avec leur étude sur la représentation de soi des femmes sans-abri, Stip *et al.* (2007) affirment que les femmes ne s'identifiant pas comme sans-abri peuvent avec le temps se définir comme tel. Pour Clarke et Cooper (2000, rapportés dans Novac *et al.*, 2002), cette négation identitaire face à la condition d'itinérance se comprend de trois manières. La première s'explique comme étant une stratégie de résistance à une représentation sociale particulièrement négative du phénomène. En ne s'identifiant pas comme sans-abri, les femmes s'opposent à une étiquette imposée socialement. La deuxième raison se comprend par le fait que la définition de soi des femmes sans-abri se constitue à travers les rapports et relations sociales qu'elles entretiennent plutôt qu'à travers l'aspect matériel de leur situation. Finalement, la dernière compréhension de la négation d'une identité d'« itinérance » a comme argumentaire que les femmes sans-abri développent un sentiment d'appartenance à leur environnement (personnes fréquentées, ressources, etc.) qui s'apparente, toujours selon Clarke et Cooper, au sentiment du chez soi (Ibid.).

De deux, les femmes, contrairement aux hommes, prennent davantage soin de leur apparence comme nous l'avons dit plus tôt dans ce chapitre. À ce sujet, Gélinau *et al.* (2008) identifient que prendre soin de soi est une stratégie de survie des femmes

sans-abri. À la lumière de leur recherche, elles identifient différentes pratiques que les femmes mettent en place au quotidien afin de garder et de refléter une image positive d'elles-mêmes telle de porter une attention à leur habillement en magasinant dans des comptoirs vestimentaires et des friperies.

Comme nous l'avons dit précédemment, à la section sur les différentes définitions de l'itinérance, nous nous intéressons au rapport que les femmes entretiennent avec elles-mêmes. Plus précisément, nous tentons de comprendre de quelles manières elles se décrivent et allons tâcher de comprendre comment le chez-soi influence ce rapport à soi, pour reprendre l'idée de Clarke et Cooper (2000).

1.4.6. Rapport au domicile

La littérature sur l'itinérance des femmes aborde également la notion du domicile comme autre spécificité liée aux femmes. La relation qu'ont les femmes contemporaines au domicile n'est plus ce qu'elle était. En effet, selon Harris et Pratt (1993, rapportés dans Novac *et al.*, 1996), celles-ci lui allouent des significations différentes que par le passé, notamment en raison de l'intégration au marché du travail des femmes, ce qui a grandement contribué à cette transformation de sens. Ainsi, toujours selon ces deux auteurs, le domicile représente de nos jours un lieu de protection face à la sphère publique, un espace où intimité et pouvoir se côtoient. Le domicile est aussi, pour Harris et Pratt (*Ibid.*), un marqueur identitaire important pour les femmes.

Néanmoins, le lien que font les écrits scientifiques entre le domicile et les femmes sans-abri éclaire, pour sa part, différemment ce rapport. Ainsi, pour certaines femmes sans-abri: «Le foyer n'était pas un gage de sécurité personnelle. En fait, l'itinérance

est la solution pour laquelle ces femmes ont opté afin d'éviter de loger avec des hommes qui les agressaient et les exploitaient. » (Thomas et Dittmar, 1995, rapportés dans Novac *et al.*, 1996, p. 10). Gélinau et al. (2008) en viennent aussi à ce constat dans leur recherche. Pour elles, différents éléments liés au domicile dont la violence conjugale, familiale et politique sont des « facteurs déclencheurs et de fragilisation » à ce qu'elles nomment être la spirale de l'itinérance. Novac *et al.* (2002) relèvent aussi dans leur étude sur les jeunes femmes sans-abri de Montréal ce rapport conflictuel au domicile:

Souvent, la vie familiale des jeunes femmes sans abri (sic) a été marquée par la violence, les agressions, la négligence, l'inceste, l'alcoolisme et la toxicomanie des parents. Certains parents sont tout simplement incapables de s'occuper de leurs enfants et il arrive que les liens familiaux soient rompus définitivement. (p.83)

Quoi qu'il en soit, les femmes peuvent se sentir davantage en sécurité en vivant « à la rue » qu'en vivant dans des domiciles où violences, abus et grande pauvreté se côtoient. Comme le précise Wardhaugh (1999):

For some of those who have felt homeless-at-home, literal homelessness brings with it material deprivation and loss of identity, but it may also represent a degree of freedom, relative to their experiences of home as wives and daughters. (p.106)

Également, Gélinau *et al.* (2008) identifient diverses stratégies mises en place par les femmes sans-abri qui visent à leur assurer un sentiment de sécurité « dans la rue » comme, par exemple, en évitant de se retrouver seule en fréquentant des espaces publics et en s'entourant de personnes au quotidien. Selon nous, cette vision du domicile déconstruit la représentation de l'itinérance, non plus perçue comme un problème, mais plutôt comme une solution à une situation de vie intolérable. Ainsi, nous nous interrogeons à savoir de quelles manières ce qui constitue « la rue » pour les femmes fait office de domicile pour celles-ci. Dans cet ordre d'idées, nous allons

explorer en quoi le sens du chez-soi pour les femmes s'exprime à travers ce qui constitue l'univers physique et symbolique de « la rue ».

1.5. La problématisation de la notion du chez-soi

Nous questionnons, au cours de ce chapitre, le discours sur l'itinérance des femmes en lien avec le concept central de ce mémoire : le chez-soi. L'objectif de ces interrogations n'est pas de remettre en question ce qui est dit, mais bien de nourrir la production de nouvelles connaissances au sujet des femmes sans-abri. Mais avant tout, cette notion mérite qu'on s'attarde à sa conceptualisation ou, en d'autres mots, à la façon dont elle est pensée et réfléchi dans la littérature afin d'en faciliter sa compréhension.

Ainsi, qu'entendons-nous exactement par le chez-soi?

Fréquemment utilisé dans le langage quotidien, le sens commun le rattache la plupart du temps à la notion du domicile. Prenons comme exemple le Larousse (2011) qui le définit comme « La maison d'une personne. » (p.193). Mais au-delà de cette dimension matérielle,¹⁷ le chez-soi est une notion fort complexe (Dahi, 2012). Nous vous proposons dans cette partie un aperçu de la manière dont elle est définie dans la littérature consultée.

Selon Bigonnesse (2012), c'est à partir des années quatre-vingt que le milieu de la recherche commence à réfléchir au chez-soi. D'ailleurs, beaucoup d'études anglo-

¹⁷ Notez que les différentes dimensions théoriques du chez-soi seront décortiquées au chapitre suivant lorsque nous abordons nos repères théoriques.

saxonnes de différentes disciplines des sciences sociales s'y intéressent, et celles-ci s'y réfèrent en utilisant le terme « home » (Mallett, 2004). Bien qu'il n'existe pas de définition précise (Bigonnesse, 2012), les auteurs s'entendent pour dire que le chez-soi est une notion multidimensionnelle et s'accordent sur la nécessité d'une « presence of and the need for multidisciplinary research in the field » (Mallett, 2004, p.64) pour de bien cerner les différents pourtours qui la constituent.

Nous avons distingué à travers notre revue de littérature deux manières de discuter le chez-soi. Celles-ci doivent être comprises non pas comme des points de vue antagonistes, mais bien complémentaires, voire consubstantiels. La première façon de l'aborder se penche davantage sur sa conceptualisation tandis que l'autre s'attarde surtout sur les conditions par lesquelles le sens du chez-soi s'actualise pour différentes populations. Cela étant dit, Harvey et Cloutier-Fisher (2009, cité dans Bigonnesse, 2012) notent que le chez-soi est pensé selon trois dimensions principales : une dimension physique (comprise comme le rapport à l'espace), une dimension sociale (comprise comme le rapport à la société) et une dimension individuelle (comprise comme le rapport à soi). Pour Wahl et Oswald (2005), les études s'intéressant au sens du chez-soi étaient autant « sur des aspects objectifs, tel que les constitutions sociophysiques du chez-soi et d'autre part, sur les évaluations subjectives du chez-soi tels que les buts, les valeurs [...] que les gens poursuivent à travers le chez-soi » (p.42) que sur les différents liens entre ceux-ci. De plus, pour certains chercheurs, les significations qui lui sont octroyées varient selon des facteurs précis : le statut et trajectoire de vie d'un individu, les repères sociaux et culturels d'une communauté, les époques, etc. (Graumann, 1989; Mallett, 2004). Finalement, pour Dorvil et Boucher-Guèvremont (2013), nombre d'études adoptent une définition phénoménologique lorsqu'il est question d'explorer le sens du chez-soi auprès de diverses populations puisque cette posture considère l'espace « non plus comme indicateur de logiques sociales spécifiques, mais comme une expérience subjective et existentielle.» (p.25) Toutefois, aux yeux de Oswald et Wahl (2005),

malgré l'existence de ces nombreuses recherches, la conceptualisation du chez-soi est un exercice théorique complexe puisque la littérature est marquée par la « [...] pronounced conceptual and empirical diversity. » (Oswald et Wahl, 2005, p.2).

Nous retrouvons aussi dans la littérature des ouvrages qui réfléchissent le chez-soi auprès de populations particulières telles les femmes (Mallett, 2004), les personnes âgées (Oswald et Wahl, 2005; Bigonnesse, 2012) et les personnes marginalisées (Morin *et al.*, 2009; Morin et Dorvil, 2008, Dorvil et Boucher-Guèvremont, 2013). Quelques travaux se penchent sur les personnes sans-abri (Dahi, 2012, Serfaty-Garzon, 2003b) et certains sur les femmes itinérantes spécifiquement. À cet effet, retenons celui de Hill (1991) qui propose que les femmes sans-abri « appear to have used fantasies about future home life as a coping mechanism » (p.308). Thomas et Dittmar (1995) se sont davantage intéressés à ce qu'ils identifient comme lacunes scientifiques dans les recherches sur l'itinérance au féminin : l'idée que le chez-soi représente un lieu sécurisant et sécuritaire pour les femmes, et concevoir l'itinérance comme un problème unilatéral d'instabilité résidentielle. Finalement, Wardhaugh (1999) explore le rapport au « home » selon le genre et les expériences de vie des femmes.

Malgré ces recherches, nous constatons que le chez-soi est peu abordé auprès des femmes sans-abri et encore moins en lien avec ce qu'elles en ont à dire. C'est donc dans cette perspective que notre étude s'insère en se voulant être un ajout aux connaissances sur la notion du chez-soi et les femmes sans-abri.

Nous venons de présenter des éléments qui permettent, à notre avis, de mieux saisir la construction du phénomène des femmes sans-abri, et ce, en explorant certains éléments qui participent au construit social de l'itinérance et, plus spécifiquement, en présentant la problématisation des femmes sans-abri telle que discutée dans la littérature. Le rapport à soi et au domicile, caractéristiques sexospécifiques attribuées au phénomène des femmes sans-abri l'éclairent autrement, et ce, non pas sous l'angle de « problème », mais comme un rapport signifiant. Notre survol de la

problématisation du chez-soi dans les écrits va dans ce sens et démontre que cette notion va au-delà d'une seule dimension matérielle, le domicile, et qu'elle s'actualise aussi à travers des dimensions qui relèvent du symbolique.

Tout au long de notre problématique, nous avons confronté ce qui est dit et pensé sur les femmes sans-abri en lien avec le chez-soi, concept qui selon nous, permet d'éclairer différemment le discours sur les femmes sans-abri comme nous venons de le dire. Pour ce faire, le prochain chapitre s'attarde en profondeur sur les dimensions du chez-soi et présente nos autres repères théoriques.

CHAPITRE II

REPÈRES THÉORIQUES : VERS UNE THÉORISATION ANCRÉE

« Je sais que la vie dépend des choix que nous faisons, individuellement ou à l'unisson. C'est grâce à ces choix que nous avançons. Peut-être à certains moments, nous reculerons. Peu importe, je resterai maître de mes décisions. Ou alors, esclave de ma dérision, je tracerai mon chemin à ma façon. Au rythme des moissons, ce soir, je rentre à la maison. » (Kay, 2010¹⁸)

Ce chapitre se centre sur les repères théoriques de cette recherche: le constructivisme, la théorie ancrée et le concept du chez soi. Ce dernier nous permet d'explorer autrement le phénomène des femmes sans-abri que par la manière dont il est socialement construit à travers les écrits. Nous verrons dans cette section comment, par ses différentes dimensions, cela devient chose du possible. Nous terminons ce chapitre de notre mémoire en exposant notre question de recherche et en énumérant ses objectifs spécifiques.

2.1. Le constructivisme social

Le premier repère théorique de notre recherche est celui d'inscrire notre démarche dans une perspective socioconstructiviste. En effet, notre recherche conçoit l'itinérance des femmes comme une catégorie qui est socialement construite. Nous croyons que l'approche constructiviste permet la compréhension de ce postulat qui constitue le point de départ de notre recherche.

¹⁸ Ce texte est issu d'un calendrier fait par l'organisme Passages en 2010.

Approche née dans les années quatre-vingt et fondée à partir d'une théorie développée par Berger et Luckmann¹⁹(Letrilliart *et al.*, 2009), le constructivisme centre sa réflexion non pas sur les conditions objectives et naturelles qui forment un problème social, mais plutôt sur les processus de construction sociale de phénomènes en problèmes sociaux (Mayer et Dorvil, 2001). Comme le précise Hérard (2009) :

À l'encontre du paradigme qui privilégie l'explication des comportements par le respect des normes et des règles, la perspective constructiviste, au contraire, se demande comment une catégorie sociale s'est créée et à travers quelles actions pratiques et symboliques. (p.22)

D'ailleurs, nous démontrons cela au chapitre de la problématique, en abordant les processus à l'œuvre qui construisent la catégorie des femmes sans-abri, et ce, en présentant sa construction sociopolitique, ses diverses définitions, ses typologies et sa problématisation dans la littérature. De plus, comme le propose le constructivisme social, ces processus de construction sont dynamiques et relèvent de la subjectivité collective (Mayer et Dorvil, 2001). Pour les tenants de cette approche, l'émergence d'un problème social se comprend comme le résultat de diverses tensions sociales qui sollicitent et demandent des changements face à certaines conditions sociales. Par le fait même, la création de problèmes sociaux prend forme à partir du moment où des individus définissent une situation comme problématique (Spector et Kitsuse, 1977, rapportés dans Mayer et Dorvil, 2001). Et c'est ce que nous dégageons aussi dans le chapitre précédent. En effet, le et la politique et les différents rapports sociaux, jugés conflictuels et antagonistes pour reprendre à nouveau les propos de Kergoat (2010) font entre autres choses du phénomène des femmes sans-abri une problématique qui relève somme toute d'une subjectivité collective. De plus, les lois et politiques sociales tout comme les interventions qui lui sont destinées exposent ces demandes de

¹⁹ À cet effet, voir leur ouvrage intitulé « The social construction of reality » (1966).

changements, pressions sociales exercées à son effet. Subséquemment, le problème social des femmes sans-abri est construit, puis ensuite institutionnalisé et finalement transformé en traditions (Letrilliart *et al.*, 2009).

Nous tentons également dans notre recherche de déconstruire le discours théorique et social concernant les femmes sans-abri comme nous l'avons précisé précédemment. Nous nous référons ici au sens que donne Derrida (rapporté dans Poché, 2007) à la notion de déconstruction, qu'il associe non pas à l'acte de détruire un discours, mais plutôt :

[...] à l'acte de découper ou de redécouper. Lorsqu'on découpe une circonscription électorale pour en redéfinir ses frontières, lorsqu'on découpe une pièce de tissu pour en faire une autre, on accomplit simultanément la destruction de l'ancienne pièce et la construction de la nouvelle. (Poché, 2007, p.47)

De ce fait, nous allons à l'aide de notre étude « découper », revoir le phénomène des femmes sans-abri avec une nouvelle « pièce », une nouvelle perspective, soit la théorisation de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. Mais avant d'aborder ce concept fondamental à notre recherche, voyons notre deuxième repère théorique.

2.2. La théorisation ancrée

Dans le cadre de notre maîtrise en travail social, nous nous intéressons à la théorie ancrée et plus spécifiquement, à la théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri.

Développée à la fin des années soixante par Glaser et Strauss (Strauss et Corbin, 2003), la théorie ancrée a comme objectif premier la découverte d'une théorie à partir de l'empirie. De ce fait, cette approche de recherche dite inductive vise à créer des théories issues des données terrain. Cette manière de faire reconsidère donc le rapport classique de la recherche aux théories et aux hypothèses normalement prédéfinies. En effet, la théorie ancrée consiste, dans sa conception la plus pure, de faire abstraction de tous cadres théoriques et conceptuels afin que l'objet à l'étude produise des éléments permettant l'émergence d'une théorie (Strauss et Corbin, 2003). Ainsi, le rapport traditionnel à la théorie est dans cette perspective déconstruite puisqu'elle n'est pas (déjà) établie, mais plutôt est en devenir.

Pareillement, la théorie ancrée a comme but la compréhension d'un objet d'étude et, par le fait même, de l'environnement social dans lequel il prend place (Laperrière, 1997). Paillé propose une définition de cette approche qui traduit son essence première:

C'est dégager le sens d'un événement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière. En fait, théoriser, ce n'est pas, à strictement parler, faire cela, c'est d'abord *aller vers* cela; [...]. (Paillé, 1994, p.149)

Pour Anadon (2006), théoriser se comprend comme le fait de construire « à partir du sens que les gestes, les discours et les échanges symboliques ont pour les individus et les groupes » (p.20), des concepts, des hypothèses et des postulats en vue de

développer une théorie. Ce construit se fait par un va-et-vient constant entre la collecte de données et l'analyse. Ce processus itératif est expliqué au chapitre III de notre mémoire puisqu'il constitue essentiellement notre méthodologie de recherche.

Beaucoup s'accordent pour dire que l'utilisation de la théorie ancrée est justifiée lorsqu'il y a peu de données théoriques sur un objet de recherche (Laperrière, 1997). À travers notre revue de littérature, nous avons trouvé peu d'ouvrages qui interrogent la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri spécifiquement. Notre choix d'aller à la rencontre de celles-ci est donc justifié par ce manque scientifique et théorique.

S'ajoute au constructivisme social et à la théorie ancrée la notion de chez-soi comme troisième et dernier repère théorique de notre recherche.

2.3. Le chez-soi

Comme mentionné au chapitre précédent, il n'y a pas de définition commune au chez-soi et il y a différentes façons de le réfléchir au niveau théorique. À la lecture des écrits recensés, nous avons fait l'exercice de regrouper les principales dimensions du chez-soi qui nous semblent centrales à sa conceptualisation. À l'instar de Harvey et Cloutier-Fisher (2009), nous présentons les trois principales dimensions du chez soi qui guideront nos réflexions en deuxième partie de ce mémoire.

2.3.1 Le chez-soi et l'espace physique

Le chez-soi est de prime à bord associé à un espace physique et matériel, plus particulièrement lié à l'idée du domicile. L'étymologie de la préposition « chez » exprime bien cette association sémantique : elle est une dérivée latine du mot « casa » qui signifie maison en français (Serfaty-Garzon, 2003a, 2003b; Vassart, 2006). Dans cet ordre d'idées, pour la Fédération des OSBL d'habitation de Montréal (FOHM, 2012)²⁰, le lieu où habite une personne est une dimension consubstantielle au chez-soi.

Lier ainsi le chez-soi à un espace physique et matériellement délimité présuppose donc, de surcroît, qu'une femme sans-abri ne peut avoir de chez-soi. À cet effet, la Politique nationale de lutte à l'itinérance précise que « Ne pas avoir de domicile, être sans adresse fixe ou dans des conditions de logement très instables, c'est être sans lieu à soi, sans chez-soi.» (Gouvernement du Québec, 2014, p.29) Pourtant, selon Villa-Petit :

L'espace du chez-soi ne coïncide pas nécessairement avec l'espace de ce que stricto sensu l'on appelle une maison [...] le chez-soi peut, en gagnant en amplification ce qu'il perd en intimité être étendu à la sphère d'un quartier, d'une ville ou même d'un pays. (Villa-Petit, 1989, p.129)

De ce fait, dans un premier temps, notre recherche entrevoit la dimension physique et matérielle du chez-soi des femmes sans-abri comme étant constituée des différents endroits et lieux physiques qu'elles fréquentent au quotidien.

²⁰ Cette fédération regroupe plus d'une centaine d'OSBL d'habitation de Montréal.

2.3.2 Le chez-soi et les liens sociaux

La notion du chez-soi renvoie aussi, en plus de sa dimension physique, à des dimensions sociales. Selon Fisher (1997, cité dans Vassart, 2006,) :

Le chez-soi désigne un espace privilégié à forte résonance émotionnelle et sociale, et qui se démarque comme lieu de vie propre à une personne. En plus de cet espace physique, il intègre un ensemble de relations, de liens que l'individu tisse avec cet environnement. (p.14)

Le chez-soi permet donc à un individu de créer des relations avec le milieu dans lequel il vit. Pour Bouvier, ces liens sociaux se comprennent comme étant des rapports qui unissent et mettent en relation les membres d'une société (rapporté dans Morin et Baillergeau, 2008), et ce, entre autres choses, à travers les rapports avec les propriétaires, les commerçants avoisinants, les voisins, etc. Pour Grauman (1989), « il y est question de réseau d'attaches qui relie le logis et tout ce qui en fait aussi partie, mais dans un cadre plus large, et l'échelle du voisinage. » (p.115) De ce fait, selon Morin et Baillergeau (2008), le chez-soi est un vecteur de liens sociaux et favorise l'intégration sociale des individus puisqu'il permet le développement de différentes relations sociales.

Dans un deuxième temps, notre recherche s'intéresse au chez-soi des femmes sans-abri comme le lieu duquel se tissent une série de liens sociaux.

2.3.3 Le chez-soi et les dimensions individuelles

À l'espace physique et au rapport à la société du chez-soi s'ajoute une troisième dimension, celle liée au rapport à soi. Celle-ci s'appréhende par trois composantes : l'intimité, l'identité et les pratiques d'appropriation.

2.3.3.1 L'intimité

Le chez-soi est également lié à l'intimité dans la littérature (Serfaty-Garzon, 1999, 2003a, 2003b; Vassart, 2006; Dorvil et Boucher-Guèvremont, 2013). Selon Matray (2004), l'intimité se comprend comme : « [...] le lieu du repli de la personne sur elle-même, et en même temps celui où elle s'expose le plus dans sa vérité propre. Le respect de ce lieu secret exige donc de ne pas y pénétrer sans y avoir été invité [...]. » (cité dans Badeau, 2004, p.64) Pour la FOHM (2012), c'est la dimension physique du chez-soi, et par extension la délimitation de ses frontières, qui rend possible ce repli sur soi et la création du sentiment d'intimité. De ce fait, ces deux aspects (espace-intimité) sont indissociables. À cet effet, Graumann (1989) précise que :

Être chez soi a cette connotation d'abri entre quatre murs, en un lieu où l'on peut faire ce que l'on veut et échapper à toute forme d'agressions de notre *privacite'*. Les murs, portes, rideaux, etc., ont la fonction de protéger le chez-soi où nous disposons de plusieurs types d'intérieurs en fonction de leur caractère d'intimité (Kruse, 1980). L'entourage des murs nous protège du monde extérieur et d'autrui, nous assurant une certaine forme d'enfermement. (p.114)

De la sorte, le chez-soi est cet espace qui assure sécurité et qui protège des « autres », du monde extérieur, par une mise à l'écart du reste de la société. En conséquence, le chez-soi est le lieu intime à partir duquel un individu observe le monde qui l'entoure (FOHM, 2012) et « offre la possibilité d'agir librement sans être soumis au regard des autres, et aux règles sociales de la vie publique.» (Dorvil et Boucher-Guèvremont,

2013, p.29) En plus de favoriser des liens sociaux comme nous l'avons expliqué à la section précédente, le chez-soi en protège la nature et la fréquence. Aux yeux de Vassart (2006), ce rapport individu-société qu'induit le chez-soi doit être compris en terme de dialectique, de tension puisque l'individu se situe à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la société. Cette délimitation entre vie privée et vie publique favorise par le fait même le contrôle d'un individu sur son environnement et sur ce qui le constitue (Dorvil et Boucher-Guèvremont, 2013).

De plus, par le repli sur soi que le chez-soi permet, il est aussi « L'espace de cette prise de conscience, il est celui de la connaissance de soi, de ses capacités et de ses responsabilités.» (Serfaty-Garzon, 2003b, p.72) Subséquemment, le chez-soi procure à un individu un sentiment d'intériorité et une prise de conscience de son individualité. Il est ici question d'intimité face à soi-même.

Dans un troisième temps, notre recherche entrevoit le chez-soi des femmes sans-abri comme une occasion de réfléchir sur l'intimité des femmes.

2.3.3.2 L'identité

Le chez-soi révèle aussi l'identité d'un individu. Selon Vassart (2006), la manière dont un individu investit son domicile désigne deux aspects : son individualité et la société dans laquelle il vit. À ce titre, il est question de l'identité personnelle et de l'identité sociale.

En effet, le chez-soi est révélateur de la perception qu'a un individu de lui (de ses valeurs personnelles, de ses intérêts, etc.) et reflète son histoire personnelle. Comme le précisent Morin *et al.* (2009) dans le cadre d'une recherche sur la signification du

chez-soi pour des personnes ayant des problèmes de santé mentale : « Le chez-soi a une forte connotation identitaire et est un reflet de l'image de soi.» (p.146)

Au niveau social, le chez-soi peut témoigner de la manière dont il est perçu par la société, comment elle se le représente. De ce fait, le chez-soi évoque à la fois l'individu et la société dans laquelle il s'inscrit : « [...] en ceci qu'il est (le chez-soi) toujours construit à partir de valeurs et d'attitudes culturelles, sociales, et que le sens qui lui est attribué est également toujours lié à une culture, à une société qui le produit.» (Vassart, 2006, p.17)

Le chez-soi est donc un construit subjectif et singulier qui révèle à la fois l'identité personnelle et sociale d'un individu.

Dans un quatrième temps, notre recherche entrevoit la question du chez-soi des femmes sans-abri en termes d'identités personnelle et sociale.

2.3.3.3 Les pratiques d'appropriation

Finalement, pour faire d'un lieu un chez-soi (pour le faire sien), l'individu doit se l'approprier : « Versant actif du chez-soi, l'appropriation est action sur ce qui est « hors soi » pour le rendre propre et y reconnaître le soi [...]. » (Serfaty-Garzon, 2003b, p.89). Pour y arriver, l'individu utilise différentes pratiques d'appropriation. (Vassart, 2006)

La première pratique est le contrôle d'un lieu par un individu. Ce contrôle de l'espace se fait par la mise en place de barrières physiques et symboliques qui délimitent un territoire précis. Selon Serfaty-Garzon (2003b), les personnes sans-abri s'approprient

les espaces publics en privatisant les lieux pour en faire des espaces privés, à soi. La deuxième pratique est le marquage d'un lieu qui « [...] doit s'entendre comme la manière de signer un espace par des inscriptions ou des objets évoquant ainsi une identification psychologique de l'individu à son territoire.» (p.14) La dernière pratique d'appropriation est la personnification du lieu. En d'autres mots, elle se comprend comme étant différentes transformations et modifications d'un lieu par un individu qui reflètent qui il est, son identité personnelle. Ainsi, selon Amphoux et Mondala (1989), l'appropriation prend forme lorsqu'un individu (ou un groupe) s'identifie au lieu ou, en d'autres mots, lorsque le lieu devient un repère symbolique pour celui-ci. (dans Vassart, 2006)

Dans un cinquième temps, notre recherche entrevoit la question du chez-soi des femmes sans-abri en termes de pratiques d'appropriation.

2.4. Question et objectifs de recherche

Ce travail de conceptualisation du chez-soi que nous venons de présenter aide somme toute à mieux saisir les différentes dimensions qui le forment et ce à quoi elles se rattachent. Pour nombreux chercheurs, ces dimensions se déploient à travers un espace de vie particulier: le quotidien (Amphoux et Mondala, 1989; Villa-Petit, 1989; Serfaty-Garzon 2003b; Vassart 2006). Ainsi, le chez-soi s'actualise et s'exprime à travers les faits et gestes de la vie quotidienne. C'est donc à partir des comportements « de tous les jours » qu'il prend forme comme espace physique, comme vecteur de liens sociaux et comme révélateur de l'intimité, de l'identité et des pratiques d'appropriations d'une personne. Selon Vassart (2006), ces pratiques quotidiennes suivent une logique structurée et organisée selon les repères individuels et socioculturels d'un individu. Et pour Serfaty-Garzon (2003b), ces gestes forment la quotidienneté puisqu'ils « traduisent le soin que l'habitant prend de l'espace habité»

(p.8) et expriment la relation entre un individu et son habitat. En outre, c'est en examinant le quotidien des femmes sans-abri qu'il est possible d'observer et de comprendre par quels procédés s'actualise le chez-soi et le sens qu'il revêt pour celles-ci.

À la lumière de ces repères théoriques et de la problématique présentée au chapitre précédent, notre question de recherche se formule comme suit : nous nous demandons **quelle est la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri et comment celui-ci peut-il être réfléchi à travers leur quotidienneté?**

Plus spécifiquement, notre recherche s'articule autour des trois objectifs suivants :

- 1) recueillir le point de vue de femmes sans-abri à Montréal à propos du chez-soi telle qu'exprimé au quotidien dans les gestes, routines, objets, lieux et personnes fréquentés;
- 2) dégager, s'il y a lieu, les aspects du chez-soi qui, pour les femmes sans-abri, se rapportent à ses dimensions physique, sociale et individuelle;
- 3) schématiser une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri.

Ce chapitre sur nos repères théoriques permet de comprendre davantage notre exercice de déconstruction du phénomène des femmes sans-abri à l'aide du constructivisme, de la théorisation ancrée, du chez-soi et des dimensions qui le constituent. Notre question de recherche qui vise l'exploration de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri à travers leur quotidien tend à concevoir l'itinérance des femmes non pas comme « problème », mais comme un rapport symbolique avec ce qui les entoure, ce qui crée leur quotidien, enfin, avec le chez-soi.

Voici maintenant une présentation de notre méthodologie de recherche qui vise à éclairer notre question de recherche et à répondre à nos objectifs spécifiques.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

Ce chapitre présente nos différents choix méthodologiques qui ont balisé et guidé notre recherche. Il vise à répondre aux questions suivantes : par quelles approches, méthodes et techniques la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri est-elle appréhendée dans cette recherche?

3.1. Approches méthodologiques

3.1.1. Recherche qualitative inductive

Le choix d'entreprendre une démarche dite qualitative est venu par lui-même, allant de soi avec la posture épistémologique et les objectifs de notre recherche. En effet, elle vise non pas la mesure, la généralisation ou l'explication de notre objet de recherche qui est la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri, mais bien son exploration, sa compréhension et sa signification. Au sujet de la méthode qualitative, Paillé (2007) en parle ainsi : « La méthodologie qualitative est. Elle est naturellement. C'est une manière normale, spontanée, naturelle, quasi instinctive d'approcher le monde, de l'interroger et de le comprendre.» (p.409)

Pour Marshall et Rossman (1989, rapportés dans Deslauriers et Kérisit, 1997), plusieurs raisons justifient le choix d'opter pour une démarche qualitative en recherche sociale. Elles peuvent, d'un, être d'ordre éthique. Aussi, elles sont motivées lors de démarches exploratoires face à un objet de recherche, lorsque le processus de production de connaissances cible des sociétés inexplorées ou des structures

innovantes et, finalement, lorsqu'une étude possède une posture critique. De plus, comme le disent Anadon et Guillemette (2007) : « (...) au fondement de la recherche qualitative se trouve une certaine conception de la réalité humaine comme objet de connaissance.» (p.29)

Aussi, notre étude s'inscrit dans une approche qualitative inductive, car elle a comme point de départ l'empirie plutôt que des hypothèses prédéfinies. En effet, la recherche du sens donné à notre objet de recherche se construit à partir du point de vue et de la perception qu'en ont les femmes sans-abri et à partir de leur quotidien. De ce fait, notre recherche s'ancre dans un processus empirique et dynamique puisqu'elle est constituée de « découvertes successives qui sont faites pendant le processus de recherche (...).» (Anadon et Guillemette, 2007, p.28)

3.1.2. Approche compréhensive

La deuxième posture qu'adopte notre recherche est dite compréhensive puisqu'elle conçoit l'intelligibilité des phénomènes sociaux à partir du sens qu'en donnent les individus qui les vivent, et par la façon dont ceux-ci se les approprient. Ainsi, De Gaulejac parle de cette approche:

[...] dans une tradition selon laquelle les phénomènes sociaux ne peuvent être appréhendés totalement que si l'on intègre la façon dont les individus les vivent, se les représentent, les assimilent et contribuent à les reproduire. (cité dans Francequin, 2002, p.164)

Cette dernière a comme prémisse que le sens donné à un phénomène peut être partagé collectivement ou vécu de manière singulière (Van Campenhoudt et Quivy, 2006). L'approche compréhensive telle qu'appliquée à notre processus de recherche se veut

être le reflet du sens donné au chez-soi par les femmes sans-abri tel qu'exprimé au quotidien.

3.1.3. Théorisation ancrée

Bien que présentée en troisième lieu, la théorisation ancrée est la dimension méthodologique de notre recherche qui teinte le plus, selon nous, notre démarche puisqu'une recherche ancrée comporte des spécificités méthodologiques précises.

3.1.3.1. Un processus itératif

La première caractéristique à cet effet concerne la collecte de données et le processus d'analyse. Pour les approches méthodologiques traditionnelles, ces deux étapes se font, généralement, de manière successive puisque « L'étape de l'analyse consiste à trouver un sens aux données recueillies [...] » (Deslauriers et Kérisit, 1997, p.98)

La particularité méthodologique de la théorie ancrée se comprend par le fait que ces deux étapes se font en simultané, par un mouvement de va-et-vient entre collecte et interprétation des données, et ce, jusqu'à saturation (Laperrière, 1997). Ces deux étapes sont, par le fait même, consubstantielles:

Les observations s'affinent au fur et à mesure des comparaisons successives en vue de préciser les catégories et hypothèses. Dans une telle perspective, les faits ou incidents sont considérés comme des indicateurs des concepts et catégories conceptuelles. En même temps, ils sont l'ultime instrument de leur vérification [...]. (Laperrière, 1997, p.315)

Dans notre cas, nous n'avons pu mettre en place de manière intégrale ce processus méthodologique particulier étant donné le temps restreint alloué dans le cadre d'une

recherche de maîtrise. Plutôt que de viser la saturation des données, nous avons cherché à construire nos concepts et catégories en les confrontant simultanément avec l'empirie et les écrits universitaires. À cet effet, Paillé (1994) précise qu'il est possible d'analyser un corpus d'entrevues déjà établi dans une approche de théorisation ancrée tel que nous l'avons fait. L'important est que « Fondamentalement, la logique de l'analyse est itérative, c'est-à-dire que la production et la vérification de la théorisation procèdent par approximations successives jusqu'à la validité et la fiabilité voulues.» (1994, p. 153) C'est donc de manière itérative que nous avons procédé, en ayant la volonté profonde de faire émerger l'amorce d'une théorie par l'empirie.

Plusieurs étapes caractérisent le processus itératif de la théorisation ancrée. Paillé (1994) en identifie cinq : la codification initiale (des éléments cueillis dans le corpus initial), la catégorisation des éléments importants du phénomène, la mise en relation des différentes catégories, la modélisation de ce qui semble construire la dynamique du phénomène et, finalement, la théorisation du phénomène par l'identification du processus, de ses dimensions et de ses causalités. C'est ce processus qui nous permet de schématiser une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. Nous y reviendrons au chapitre VI.

3.1.3.2. L'échantillonnage théorique

Une autre particularité méthodologique de la théorie ancrée est son échantillonnage. Il est juste de dire que ce sont des situations, des indicateurs, des faits et des événements qui sont échantillonnés dans une méthodologie de théorisation ancrée plutôt que des personnes: « Ainsi, au lieu d'échantillonner des individus différents (selon le sexe, l'âge, la situation économique, etc.), il s'agit d'échantillonner les diverses manifestations d'un phénomène.» (Paillé, 1994, p.178)

Comme nous l'avons mentionné au chapitre précédent, le chez-soi s'actualise à travers la quotidienneté des femmes sans-abri. Notre recherche a voulu échantillonner les expressions du chez-soi à travers ce qui constitue la quotidienneté des femmes sans-abri.

Notre étude s'inscrit donc dans une étude du quotidien. Plusieurs courants théoriques s'intéressent à la vie quotidienne comme objet épistémologique. C'est le cas de l'interactionnisme symbolique, de la phénoménologie, du marxisme, de la sociologie des ruses et de la résistance, et de la sociologie critique. (Comeau, 1987, p.115) Selon Deslauriers et Kérisit (1997), cette perspective de recherche, celle de la quotidienneté, s'intéresse à « rendre compte des préoccupations des acteurs sociaux» (p.88) et pose comme postulat de départ que le réel se construit et transparait à partir des gestes sociaux du quotidien : actions, comportements, routines, etc. Dans cette optique, les gestes de tous les jours, le quotidien, aident à l'intelligibilité des phénomènes sociaux. Pour Anadon et Guillemette (2007) :

L'étude de la vie quotidienne, comme lieu où se construit et se développent les différentes dimensions qui constituent le monde humain, devient de plus en plus nécessaire pour en arriver à comprendre des phénomènes comme les valeurs, les représentations et les significations [...]. (p.27)

De la sorte, nous échantillons ces différents faits et gestes qui constituent le quotidien des femmes sans-abri par lesquels s'exprime le chez-soi. Dans le cadre de notre recherche, nous définissons leur quotidienneté comme étant constituée de leur routine, des lieux et des personnes fréquentés quotidiennement ainsi que des objets qu'elles ont en leur possession.

Nous venons de présenter nos trois approches méthodologiques qui expliquent notre posture de recherche et la manière dont nous appréhendons « notre » terrain. Voici maintenant comment nous avons pensé et cerné nos échantillons de recherche.

3.2. Échantillon de recherche

Afin de délimiter notre échantillon de recherche, nous nous sommes posé la question qui suit : « Qui » ou « quoi » peut nous informer sur le quotidien des femmes sans-abri ? À cet effet, nous ciblons deux groupes d'échantillon : les lieux du quotidien des femmes sans-abri et celles-ci. Le choix de notre échantillon de recherche n'est pas probabiliste puisqu'il est réfléchi et répond à un objectif de production de connaissances précis. Il « [...] ne se constitue pas au hasard, mais en fonction de caractéristiques précises que le chercheur veut étudier. » (Deslauriers et Kérisit, 1997, p.97) Du même coup, son objectif n'est pas la représentativité ni la généralisation de tendances, de comportements ou de déterminants. Il vise plutôt à les interroger en profondeur.

3.2.1. Les lieux fréquentés par les femmes sans-abri

Notre premier groupe d'échantillon est constitué des lieux fréquentés par les femmes sans-abri au quotidien.

Il regroupe, premièrement, des organismes communautaires de Montréal destinés aux femmes sans-abri. Ce choix nous a semblé judicieux dans la mesure où l'itinérance des femmes est caractérisée par leur invisibilité dans les espaces publics, comme il l'a été explicité dans notre problématique. De plus, l'itinérance relative des femmes

s’entrevoit notamment par l’utilisation des services qui leur sont destinés. Nous avons donc contacté différents organismes communautaires qui ont comme clientèle les femmes sans-abri, dont deux centres de jour, une maison d’hébergement et deux refuges pour femmes sans-abri. Deux de ces ressources nous ont permis d’y effectuer notre recherche : l’Auberge Madeleine et le refuge pour femmes d’Old Brewery Mission (OBM). Voici une brève description de ces deux ressources pour femmes.

L’Auberge Madeleine est une maison d’hébergement pour femmes de 18 ans et plus en difficulté et sans-abri. Elle est située à Montréal et vise à offrir un milieu de vie sécuritaire. Cet organisme a une capacité d'accueil de 19 femmes pour des séjours à court terme²¹. OBM, pour sa part, existe depuis 125 ans et offre différents services aux personnes sans-abri. Il procure des services spécifiques aux femmes dont un refuge situé au pavillon Patricia Mackenzie. Il permet à 40 femmes d’y dormir²².

Deuxièmement, voulant aussi échantillonner ce qui constitue l’itinérance invisible des femmes sans-abri, nous avons « été vers » différents endroits et lieux publics que les femmes fréquentent quotidiennement : parc, rue, cafés, etc. Nous y reviendrons à la section 3.3.2.

²¹ Source : site internet de l’Auberge Madeleine <http://www.aubergemadeleine.org/>

²² Source : site internet Old Brewery Mission <http://www.oldbrewerymission.ca/fr/programmes-services/services-les-femmes/>

3.2.2. Les femmes sans-abri

Aller à la rencontre des femmes sans-abri nous est apparu comme un autre choix méthodologique pertinent. Pour ce faire, nous avons établi des critères de sélection qui nous ont assuré que les participantes à notre recherche étaient bien en mesure d'éclairer notre objet d'étude. Ceux-ci ont été conçus de manière à ce qu'ils soient larges et sans grande restriction (au niveau, par exemple, de la typologie de l'itinérance) afin de favoriser une variété et une hétérogénéité des données recueillies.

Nous avons trois critères de sélection :

- 1) être une femme;
- 2) être âgée de 18 ans ou plus;
- 3) être sans-abri ou vivre une instabilité résidentielle.

Nous n'avons pas fourni de définition au terme « sans-abri » et avons ajouté l'expression « vivre une instabilité résidentielle » pour faire suite aux contenus abordés au chapitre de la problématique, à savoir que certaines femmes, bien qu'elles répondent aux conditions objectives du phénomène de l'itinérance, ne s'identifient pas comme tel.

Également, nous avons identifié deux critères d'exclusion à la participation à notre recherche. De un, les femmes ne parlant pas français ne pouvaient y participer. Cette considération vient du fait qu'il est difficile de traduire le terme chez-soi en anglais sans perdre ses multiples dimensions et son essence première : « Le concept de « chez-soi » nous éloigne de l'approche anglo-saxonne qui explore pourtant l'idée, très fortement investie, de « home » [...]. Le chez-soi est ainsi plus que le « home ». » (Serfaty-Garzon, 2003b, p.8) Ce sont donc pour des raisons sémantiques que nous avons pris cette décision.

Le deuxième critère d'exclusion concerne l'état physique et mental des femmes. Il relève, pour sa part, de considérations éthiques. En effet, les femmes dont l'état physique ou mental ne permettait pas de consentir de manière libre et éclairée à la recherche ne pouvaient y participer. Le consentement est un droit que nul ne peut bafouer en recherche. Ainsi, des mécanismes ont été mis en place à cet effet. Par exemple, nous avons établi que si des doutes subsistaient quant à l'aptitude d'une femme à consentir librement à notre recherche, il lui serait demandé de résumer ce qu'elle comprend du formulaire de consentement, et ce, avant sa signature, pour en assurer sa compréhension. Néanmoins, nous n'avons pas eu à appliquer nos mesures d'exclusion en cours de recherche.

Cinq femmes ont eu la générosité de nous rencontrer. Elles ont été recrutées à l'Auberge Madeleine et à OBM. Cet échantillon est pour nous acceptable puisque le « caractère exemplaire et unique de l'échantillon non probabiliste nous donne accès à une connaissance détaillée et circonstanciée de la vie sociale.» (Deslauriers et Kérisit, 1997, p.97)

Voici une brève présentation de ces cinq femmes. Nous utilisons des noms fictifs qu'elles-mêmes ont choisis. Notez que nous vous faisons part d'un portrait de certaines de leurs caractéristiques personnelles dont elles nous ont fait part au cours de l'entretien.

1) Joe

Femme dans la cinquantaine, elle est née à Montréal et est d'origine québécoise. Elle est divorcée et a des enfants. Sa source de revenu provient de l'aide sociale. Elle a complété son secondaire V et a une attestation d'études collégiales. Elle nomme avoir travaillé dans son domaine pendant plusieurs

années soit l'architecture. Au moment du recrutement, Joe vit dans une maison d'hébergement pour femmes en difficulté. Elle nomme être sans-abri depuis quelques mois seulement.

2) Lolo

Elle nous a contactées via une affiche de recrutement installée dans un des organismes cités précédemment. Elle a 30 ans et est célibataire. Elle est née en Haïti, mais vit au Québec depuis qu'elle est toute jeune. Ses sources de revenu sont des prestations de l'aide sociale et le travail du sexe. Elle a deux enfants et elle a complété son secondaire IV. Elle dit être sans-abri depuis presque 13 ans.

3) Marie

Elle vit en logement depuis une dizaine d'années dans un OSBL d'habitation. Elle a vécu environ 2 ans et demi en situation d'itinérance auparavant. Depuis qu'elle est locataire, Marie a séjourné à quelques reprises en maison d'hébergement pour femmes sans-abri. Lors de notre rencontre, elle vivait dans une maison d'hébergement pour femmes en difficulté, car elle ne pouvait pas assurer ses besoins de base en logement. Sa source de revenu provient de l'aide sociale. Elle nomme être une « joueuse compulsive ». Elle a une sœur et un copain.

4) Nelly

Elle est une femme âgée de 49 ans et est célibataire. Elle est née à Montréal, mais a vécu la grande majorité de son enfance dans la couronne nord de la

région métropolitaine. Elle est d'origine canadienne et elle reçoit des prestations d'aide sociale. Elle dit avoir terminé son secondaire V. Elle a deux garçons qui sont au début de l'âge adulte. Elle vit en situation d'itinérance depuis environ cinq ans.

5) Léa

Elle est une femme de 47 ans. Elle a trois enfants et a des petits-enfants. Elle est née en Afrique. Elle vit au Canada depuis une dizaine d'années. Sa source de revenu vient de l'aide sociale et elle nomme recevoir une prestation gouvernementale étant donné qu'elle est veuve. Elle vit en situation d'itinérance depuis environ cinq mois.

Voici maintenant comment nous avons procédé à la cueillette des données auprès de nos deux groupes d'échantillon.

3.3. Cueillette de données

Nous pouvons dire que cette étape correspond au moment où le chercheur va en prospection sur le terrain. Ce dernier va à la rencontre des données, à la découverte d'informations qui lui permettront d'éclairer ses objectifs de recherche, etc. Selon Paillé (1994), pour qu'une cueillette des données soit efficace dans le cadre d'une théorisation ancrée, celle-ci doit cibler tous les indicateurs, faits et éléments qui construisent l'objet à l'étude. Pour y arriver, la théorisation ancrée consent au chercheur d'utiliser diverses méthodes et techniques. Pour cette raison, il n'est pas étonnant que l'observation, les notes de terrain et l'entretien soient fréquemment utilisés dans ce type de recherche (Anadon, 2006).

Nous avons utilisé trois techniques de cueillette des données: des entrevues, des photographies et des observations. Nous nous sommes assuré que celles-ci répondent aux deux critères de validité établis par Zelditch (1969, rapporté dans Deslauriers et Kérisit, 1997). Le premier insiste sur le fait que les instruments utilisés sont en mesure de cueillir le plus d'information possible. Le deuxième précise que les outils choisis démontrent une efficacité, et ce, en tenant compte du temps et des différentes ressources techniques et humaines disponibles. Un troisième critère que nous nous sommes imposé, proposé par Marshall et Rossman (1989), s'ajoute aux deux derniers : l'éthique. Ces auteurs invitent le chercheur à cerner les différentes considérations éthiques qui le lient à son terrain avant d'y pénétrer dans le but d'éviter des effets indésirables, voire nuisibles pour les sujets (rapportés dans Deslauriers et Kérisit, 1997).

3.3.1. L'entretien semi-dirigé

Selon Van Campenhoudt et Quivy (2006), les entrevues :

[...] se distinguent par la mise en œuvre des processus fondamentaux de communication et d'interaction humaine. Correctement mis en valeur, ces processus permettent au chercheur de retirer de ses entretiens des informations et des éléments de réflexion très riches et nuancés. (p.173)

L'entretien individuel semi-dirigé se caractérise pour sa part comme étant « ni entièrement ouvert, ni canalisé par un grand nombre de questions précises.» (Van Campenhoudt et Quivy, 2006, p.174) C'est cette technique que nous avons privilégiée dans notre recherche et que nous avons effectuée auprès des cinq participantes. Elle nous a permis de centrer les femmes sur des thèmes précis tout en

leur laissant une grande marge de manœuvre dans le comment elles voulaient en parler.

Notre manière d'exécuter nos entretiens a suivi ce principe : « L'augmentation du pouvoir de l'interviewé au cours de l'entrevue est liée à la volonté du chercheur de l'impliquer activement dans la construction de sens, but premier de la situation de l'entrevue. » (Savoie-Zajc, 2009, p.344) De plus, notre savoir-être et savoir-dire ont mis de côté (le plus possible) nos repères professionnels, théoriques (bien que la théorie ancrée propose d'en faire abstraction) et personnels. Notre posture était en concordance avec l'idée que:

Le chercheur devra éviter de poser des questions qui reflètent son jugement ou ses opinions. La situation de l'entrevue semi-dirigée n'est pas un débat sur une question donnée, mais bien une tentative de l'un d'en arriver à comprendre la perspective de l'autre. (Savoie-Zajc, 2009, p.353)

Cela a, selon nous, favorisé le dévoilement de soi des femmes sans-abri et l'approfondissement de leurs propos.

Notre schéma d'entrevue a été pensé et construit afin de questionner les situations qui relèvent la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri dans leur quotidien. De la sorte, ses thèmes concernent la manière dont les femmes sans-abri se décrivent, le sens qu'elles donnent au chez-soi au quotidien et explorent les différents éléments de leur quotidienneté (routine, lieux et personnes fréquentés ainsi que les objets en leur possession) et la signification qui leur est octroyée. Ses questions sont claires, courtes et ouvertes (Appendice A). Les entrevues ont une durée moyenne d'une heure et se sont déroulées dans un lieu choisi par les femmes. L'idée soutenant ce choix était de permettre aux participantes de se retrouver dans un endroit où elles se sentaient en confiance. Nous avons aussi mis en place des mesures pour assurer la confidentialité des entrevues. Par exemple, nous avons proposé aux femmes de nous

asseoir dans un coin à distance des autres pour éviter d'être écoutées. Fait à noter, toutes les participantes ont choisi d'effectuer les entrevues au même endroit, soit un café situé dans le quartier Ville-Marie. Nous y reviendrons au chapitre IV de ce mémoire. De plus, au cours des entretiens, nous avons utilisé l'aide d'un support technique afin de nous centrer sur les propos des femmes et d'éviter, par le fait même, d'omettre des informations pertinentes quant à notre objet de recherche. Quatre des cinq entrevues ont été captées par une enregistreuse audionumérique²³. Également, la conclusion de l'entrevue a été une étape importante de nos entretiens. Elle nous a permis de faire un retour sur ce qui a été dit par les femmes et de vérifier si elles avaient autre chose à ajouter. Ce moment a aussi été l'espace pour remercier les femmes de leur participation.

3.3.2. La photographie

La photographie constitue la deuxième technique de collecte de données utilisée dans le cadre de notre recherche. Elle nous a permis de capter des moments et des objets du quotidien des femmes qui éveillent le sens du chez-soi pour ces dernières à travers différents lieux publics de leur quotidien : parc, rue, cafés, etc. Nous avons utilisé cette technique puisque nous croyons que l'emploi d'un médium visuel peut être d'une grande richesse au niveau de la production de connaissances.

À cet effet, Laperrière *et al.* (2013) ont, dans le cadre d'une recherche exploratoire portant sur le VIH et le logement, utilisé le photoreportage comme technique de

²³ Une participante a refusé que son entrevue soit enregistrée. Des notes manuscrites ont donc été prises.

cueillette de données. Pour eux, les retombées épistémologiques de cette technique sont incontestables :

Il offre au sujet participant une liberté d'expression accrue. Ici, l'image précède le témoignage verbal, et en exacerbe la signification. Elle permet de saisir toute la richesse des vécus spécifiques [...]. (Laperrière *et al.*, 2013, p.5)

Les prises de photos se sont déroulées à la suite des entrevues semi-dirigées. Nous avons demandé aux participantes de photographier, en notre présence, un maximum de trois lieux et/ou objets qui évoquent pour elles le chez-soi dans leur quotidien.

Deux principes ont guidé notre accompagnement auprès des participantes à travers la mise en place de cette technique. Le premier concerne la liberté d'expression des femmes. De la sorte, ces dernières ont choisi ce qu'elles voulaient photographier et du comment elles voulaient le faire. Le deuxième principe concerne notre rôle d'accompagnateur. Celui-ci s'est vu être un de facilitateur d'introspection quant au sens donné aux photographies. Subséquemment, notre rôle ne visait pas à en contrôler le contenu ni la signification, mais plutôt à offrir un soutien dans leur processus de construction de sens.

Quatre participantes sur cinq ont participé à cette collecte de données²⁴. En moyenne, la prise de trois photographies a duré trente minutes. Les participantes y ont démontré un intérêt prononcé et elles ont été volubiles quant au sens octroyé aux photographies.

²⁴ Nous avons pris un deuxième rendez-vous avec une des participantes, mais celle-ci ne s'est pas présentée à l'heure convenue. Toutefois, elle nous avait nommé en entrevue ce qu'elle voulait photographier et en avait expliqué les raisons.

3.3.3. L'observation directe

L'observation directe est la troisième technique de collecte de données de notre recherche. Selon Van Campenhoudt et Quivy (2006), le terme « directe » est utilisé, car le chercheur ne fait pas appel aux sujets ni à quelconques outils pour l'informer. Il est, en fait, son propre instrument de cueillette de données.

Nos moments d'observations ont été, pour nous, des opportunités d'observer des expressions du chez-soi à travers le quotidien des femmes. Nos observations se sont dirigées vers : « [...] les comportements des acteurs en tant qu'ils manifestent des systèmes de relations sociales ainsi que sur les fondements culturels et idéologiques qui les sous-tendent. » (Van Campenhoudt et Quivy, 2006, p.177) Nous avons ainsi réalisé une période d'observation à l'Auberge Madeleine en juin 2014, à l'heure du souper, qui a duré une heure trente minutes. Ensuite, nous avons procédé à deux périodes d'observation en soirée au refuge d'OBM en décembre 2014. Celles-ci ont aussi une durée d'une heure trente minutes. Ces trois périodes d'observation ont débuté dès notre arrivée aux organismes et ont pris fin à notre départ.

Des notes d'observations ont été prises en fonction d'une grille précise (Appendice B). Celle-ci a quatre dimensions. La première, les notes descriptives, contient une description des interactions des femmes, de leurs propos, des objets en leur possession, etc. La deuxième dimension, les notes prospectives, résume nos observations qui ont soulevé des questionnements auxquels nous voulions répondre. La troisième dimension, les notes analytiques, est composée de nos analyses des interactions observées entre les femmes sans-abri et les personnes (pairs, intervenantes, etc.), les objets et les lieux. Finalement, la dernière dimension, les notes personnelles, est notre espace d'introspection comme chercheuses.

La méthodologie d'une recherche est primordiale pour arriver à répondre à la question de recherche et atteindre les objectifs qui en découlent. Cependant, cela ne doit pas se faire sans tenir compte de l'éthique puisque les principaux sujets sont, de manière générale en sciences sociales, des êtres humains. Il est donc du devoir de tout chercheur d'assurer aux participants les plus grandes considérations par la mise en place de balises afin de ne pas porter atteinte à leur intégrité et dignité.

3.4. Considérations éthiques

De ce fait, dès le début de notre recherche, nous nous sommes engagées à respecter la parole des femmes ainsi que leur situation de vie. Ainsi, notre manière d'être en tant que chercheuses a fait place à des gestes d'empathie tout en restant dans une position de neutralité. Nous nous sommes aussi assurées que le climat des entrevues et que notre présence lors des observations directes soient agréables en adoptant une posture d'ouverture, et nous cherchons aussi à atténuer le stress qui peut être ressenti par certaines.

Il a été de notre devoir d'assurer aux participantes la confidentialité de leur propos ainsi que leur anonymat. Pour ce faire, le nom des participantes n'est pas divulgué dans ce mémoire et nous utilisons un pseudonyme afin de minimiser les risques d'identification. De la sorte, elles seules peuvent s'identifier lors de la lecture de ce rapport. Toutes les données personnelles recueillies lors des entrevues sont enregistrées sur un support informatique auquel nous sommes seules utilisatrices et qui est sécurisé par un mot de passe. Ces données seront détruites un an après le dépôt final du mémoire. Les enregistrements des entrevues ont été effacés une fois retranscrits sur ordinateur. Nous ne dévoilons pas l'identité des participantes au personnel des organismes où s'est fait le recrutement ni le contenu des rencontres.

Également, le volontariat est un aspect important pour nous. La participation volontaire a été clairement nommée aux femmes autant lors du recrutement que lors des entretiens. À cet effet, un formulaire de consentement fut lu et signé par toutes les participantes au début de l'entretien (Appendice C). Nous le lisions pour celles ayant des difficultés de lecture et/ou d'écriture. Dans ce cas, celles-ci ont signifié leur consentement verbalement sur bande sonore. Enfin, afin de réduire les inconvénients encourus par la participation à notre recherche, nous avons offert aux participantes une collation lors des entretiens et des billets d'autobus pour leurs déplacements lors de la prise de photographies.

Bien que notre recherche ne questionne pas les femmes sur leurs difficultés personnelles, il y avait un risque minimal que l'entretien fasse jaillir des émotions négatives. En tant que chercheuses, nous avons la responsabilité d'être à l'écoute des participantes et de juger de la pertinence de continuer la rencontre ou de l'arrêter. De plus, nous nous assurons d'être en mesure d'informer les femmes des endroits où elles pouvaient aller chercher du soutien en cas de besoin. Aucune femme n'a démontré un inconfort suite à l'entretien. Au contraire, la plupart des répondantes nous ont nommé se sentir mieux après les entrevues puisqu'elles leur ont permis de discuter des aspects positifs de leur quotidien, et qu'elles leur ont procuré une pause de leurs difficultés personnelles.

Avant de terminer ce chapitre sur notre méthodologie de recherche, voici un résumé des limites et biais de notre étude.

3.5. Limite et biais de la recherche

Ainsi, la principale limite que nous identifions concerne la taille de notre échantillon, c'est-à-dire le nombre d'entrevues et de périodes d'observations directes réalisées.

Bien que notre objectif ne soit pas celui de généraliser les résultats, l'enjeu réside surtout sur le plan de ne pas pouvoir atteindre une saturation des données, telle que souhaitée dans une approche de théorisation ancrée. S'ajoute à celle-ci un deuxième biais de recherche. Bien que nous ayons établi des critères de sélection larges, nous n'avons pu rejoindre l'ensemble des femmes sans-abri. Comme nous avons effectué notre recrutement à partir de ressources pour femmes sans-abri, nous n'avons pu rentrer en contact avec certaines qui, par exemple, n'utilisent pas les services en itinérance ou qui vivent l'itinérance dite cachée. À cet effet, Laberge et Roy disent : « Le chercheur doit [...] avoir à l'esprit qu'il ne sélectionne pas un échantillon de la population itinérante, mais un échantillon de personnes utilisant un service donné, répondant à un besoin particulier, à un moment précis.» (1994, citées dans Cambrini, 2013, p.52) De plus, nous croyons que certaines femmes ont pu « s'auto-exclure » de notre recherche comme nous précisons qu'elle s'adressait aux femmes sans-abri, sachant que certaines femmes ne s'identifient pas comme tel. La dernière limite de notre recherche, aussi d'ordre méthodologique, se comprend par le fait que nous avons effectué nos périodes d'observation en même temps que le recrutement. Subséquemment, nous portons deux chapeaux simultanément: observatrice et recruteuse. Ce double rôle peut avoir fait en sorte que nous ayons omis, à certains moments, d'observer certains éléments révélateurs du sens du chez-soi et, par le fait même, peut-être mis de côté des femmes intéressées à participer à la recherche.

Ce chapitre présente explicitement nos différentes approches méthodologiques, ses caractéristiques issues de la théorisation ancrée ainsi que ses différentes méthodes et techniques de recherche qui permettent l'opérationnalisation de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri à travers ce qui constitue leur quotidien.

Nous vous présentons maintenant la partie II de notre mémoire : « Analyse et Discussion des données ».

PARTIE II

ANALYSES ET DISCUSSION DES DONNÉES

La partie II de notre mémoire, concernant l'analyse et la discussion, comporte trois chapitres ayant des thèmes spécifiques: le rapport à soi et à la société, le rapport au quotidien et, finalement, le rapport au chez-soi. Ceux-ci reflètent les thèmes centraux de notre recherche qui visent à éclairer la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri à travers leur quotidienneté. Pour ce faire, nous avons procédé à l'analyse des données issues des entretiens faits auprès des cinq participantes, de leurs photographies et de nos observations effectuées dans les organismes communautaires, comme nous l'avons expliqué au chapitre précédent.

Aussi, nous avons inclus, à la fin des trois chapitres qui suivent, une discussion et des réflexions théoriques qui, selon nous, aident à la mise en relation des différentes catégories issues de notre processus analytique. Ce choix est par ailleurs guidé par ce que Paillé (1994) appelle « l'approche théorique » dans la cadre d'un processus de théorisation ancrée :

Les relations établies à l'intérieur d'un cadre théorique ou conceptuel formel peuvent être d'une grande utilité pour le repérage des relations empiriques dans son propre corpus. Si les relations sont semblables, ce sera un indice intéressant du caractère généralisable de l'analyse qui s'ébauche. L'absence de correspondance, loin de constituer un problème, indiquera soit les pistes qu'il sera important de suivre, soit éventuellement l'originalité de sa propre recherche. (Paillé, 1994, p.171)

CHAPITRE IV

LES FEMMES SANS-ABRI, LE RAPPORT À SOI ET À LA SOCIÉTÉ

Le premier thème issu de notre cueillette de données au cœur de ce qui forme la quotidienneté et le chez-soi pour les femmes sans-abri est celui du rapport qu'elles ont face à elles-mêmes (le rapport à soi) et du lien qu'elles entretiennent face aux autres (le rapport à la société). Ainsi, nous avons regroupé ici les différentes manières dont les femmes sans-abri posent un regard sur elles-mêmes et sur les autres, et ce, en nous appuyant sur les propos partagés en entrevue, sur leurs choix de photographies et sur nos observations.

4.1. Le rapport à soi positif

Dans un premier temps, le rapport à soi exprimé par les femmes sans-abri révèle une dimension positive, favorable et constructive. Effectivement, elles se sont présentées à nous par des caractéristiques personnelles auxquelles leur est octroyée une appréciation positive.

À la question de recherche « Comment te définis-tu? », la plupart des participantes ont répondu par des traits positifs et des qualités personnelles qu'elles reconnaissent comme des manières d'être de leur personnalité et qu'elles jugent positivement. À titre d'exemple, Lolo se définit de prime abord comme une personne généreuse et gentille. Marie se décrit comme une personne heureuse, souriante, ricanieuse et ayant une joie de vivre. Léa, pour sa part, parle d'elle-même comme d'une femme débrouillarde, indépendante, fonceuse et positive. Finalement, Joe dit d'elle : « Je suis une fille « à tout le monde » : j'suis capable d'écouter, j'ai aucun jugement. » (Joe, ligne 25) Nous avons aussi observé que les femmes sans-abri démontrent et projettent

une image d'elles positive à travers les objets qu'elles portent au quotidien. Ainsi, elles ont en leur possession des bijoux, se maquillent et portent des accessoires et vêtements « mode ».

Le parcours professionnel est aussi un trait individuel qui représente un élément positif du rapport à soi. En effet, il joue, pour les femmes sans-abri, un rôle important dans la définition des pourtours de leur individualité. De la sorte, Joe se décrit en partie par le métier qu'elle a exercé, dans le domaine de l'architecture, en se présentant ainsi lors de l'entrevue. Elle converse fièrement (en souriant) sur sa profession et sur les connaissances qu'elle a acquises grâce à celle-ci. À cet effet, Joe a choisi de prendre une photo d'une lignée de maisons afin de représenter cette passion qui évoque le chez-soi.

Figure 4.1. Rue qui représente le chez-soi pour Joe. Photo prise en juin 2014 à Montréal.



Léa parle également de sa profession comme étant un élément important qui la caractérise : « J'aime beaucoup les arts. J'en fais dans mon métier. Je suis *designer*. » (Léa, lignes 251-252) Lors de nos séances d'observation à OBM, plusieurs femmes nous ont abordées, de prime abord, en nous parlant de leur parcours académique et professionnel.

4.2. Le rapport à soi négatif

Dans un second temps, et dans le même esprit que ce que nous venons de décrire du rapport à soi positif, le rapport à soi exprimé par les femmes sans-abri révèle aussi une dimension négative et défavorable. En effet, les femmes nous ont parlé d'elles en ayant recours à une forme de dénigrement de soi. C'est le cas de Nelly qui se présente négativement en expliquant les différentes facettes de sa personnalité :

Ben je crois qu'y'a un côté de moi que j'aime pas beaucoup. C'est le côté plus agressif...sarcastique...arrogant [...]. Des fois c'est des phrases que des gens disent pis ça me blesse. Ça c'est une autre partie de ma facette : c'est rancunière...celle qui se rappelle des évènements...c'est ça. (Nelly, lignes 29-36)

Joe, pour sa part, parle d'elle en insistant sur le fait qu'elle s'oublie facilement, qu'elle ne pense pas à elle dans plusieurs moments de sa vie : « Quand j'entreprends quelque chose c'est vraiment jusqu'au bout pour tout le monde, mais pour moi ...je fais rien. » (Joe, lignes 25-27) Elle explique que cet aspect de son individualité est, pour elle, un élément négatif puisqu'elle agit parfois contre sa volonté et ses désirs.

Certaines femmes exhibent un rapport à soi défini en partie par les problématiques personnelles avec lesquelles elles doivent conjuguer au quotidien. Les problèmes de santé mentale et de toxicomanie sont les deux thématiques qui reviennent le plus souvent pour les femmes sans-abri. Celles-ci en parlent comme étant un frein à leur désir « d'être » et à ce qu'elles veulent accomplir. Léa parle ainsi de son problème de santé mentale et de ses résonances dans le quotidien: « [...] Quand on est en dépression, on a tendance à penser au négatif.» (Léa, lignes 356-357) Dans cet ordre d'idées, Lolo relate avoir un diagnostic psychiatrique et entrevoit son problème de santé mentale comme une barrière quant à son accès aux services:

J'ai été à pas mal toutes les ressources, mais y'a plusieurs ressources que j'suis barrée parce que j'avais un ...à cause de mon problème de personnalité limite. J'avais pas d'injection, aucune médication dans le temps alors j'ai beaucoup de manquements. Je suis barrée de plusieurs endroits, mais je connais pas mal toutes les ressources. (Lolo, lignes 35-38)

Plusieurs femmes sans-abri parlent également de soi, d'elles, en relatant des expériences de vie difficiles vécues: problèmes locatifs, conflits interpersonnels, agressions sexuelles, etc. Cet aspect de leur bagage expérientiel fait partie intégrante de qui elles sont et de comment cela teinte leur rapport à soi au quotidien. Nous avons, à cet effet, observé à l'Auberge Madeleine et à OBM des discussions entre les femmes sans-abri dont le sujet principal cerne leurs différentes difficultés personnelles. Cela s'entend aussi par les échanges avec les intervenantes. De ce fait, les femmes sans-abri parlent d'elles et du déroulement de leur journée majoritairement en termes de difficultés rencontrées.

4.3. Les femmes sans-abri et les liens sociaux négatifs

Une autre dimension de nos résultats de recherche concerne les liens sociaux qui unissent, négativement ou positivement, les femmes sans-abri à la société.

4.3.1. Perceptions des liens sociaux négatifs

Le rapport qui lie les femmes sans-abri à la société est caractérisé par une série d'oppositions entre ce qui est socialement valorisé et promu, et ce qui est vécu et souhaité. Le regard social à l'endroit des femmes sans-abri est rempli de préjugés. « **Paresseux, alcool, sale, folle, menteur, putain, fainéant, fou, mauvais, ...** sont

parmi les mots bien souvent utilisés pour décrire les personnes en situation d'itinérance rencontrées sur la rue. » (RAPSIM, 2003, p.10-11) Selon le RAPSIM, de tels préjugés forgent une image réductrice et négative des femmes sans-abri et des personnes en situation d'itinérance de manière générale (2003). Comme le précise Nelly : « C'est toujours un mode réactionnel. La rue c'est ça. T'es en réaction constamment. Tu réagis par rapport aux autres ou c'est toi qui fais réagir les autres. » (Nelly, lignes 318-320)

Nous avons constaté que l'image négative de l'itinérance et la conception du « vivre à l'écart » de normes sociales est une condition de départ pour créer un sentiment de marginalité chez les femmes sans-abri. Elles montrent que vivre *en marge*, d'être exclues de la société c'est d'être considérées *anormales*. Une résidente rencontrée lors d'une de nos observations à OBM a nommé avoir l'impression d'être socialement jugée comme étant une personne *anormale* en se basant simplement sur le fait qu'elle ne vit pas en logement et qu'elle n'a pas un mode de vie classique, ce qu'elle caractérise comme le fait d'avoir une maison et un emploi. Pour Marie, la normalité est soudée avec le marché du travail. Elle nomme, et ce, à plusieurs reprises au cours de notre entretien, ne pas être en mesure de vivre une vie *normale* puisqu'elle ne travaille pas. Pour elle, le fait d'être sans-emploi, exclue du marché du travail, est un frein, voire une barrière à l'inclusion sociale des femmes sans-abri.

Les femmes ont aussi exprimé ressentir des conséquences de ces liens sociaux négatifs en termes de pression de se conformer et de stigmatisation.

4.3.2. Pression à se conformer

Les femmes sans-abri vivent donc une pression sociale de se conformer aux normes sociales. Ceci a été apparent lors de nos observations directes. Par exemple, nous entendons une femme vivant à OBM dire à une autre résidente que la société mise énormément sur l'idée de la réintégration sociale des personnes sans-abri par l'accès au logement bien que, pour elle, cela n'est pas nécessairement le désir ni le besoin de toutes les femmes itinérantes. À cet effet, une autre résidente d'OBM élabore sur le développement des services en itinérance. Elle émet que certains organismes élargissent leurs programmes dans cette perspective de réintégration par l'accès au logement. Cette dernière affirme que ce ne sont pas toutes les femmes qui ont un désir ou qui peuvent, pour diverses raisons (dont, selon elle, des problèmes de santé mentale et de la difficulté à vivre seule) réintégrer la société. Sans rentrer dans les détails, elle a nommé avoir vécu en logement dans le cadre d'un volet pour femmes itinérantes. Elle précise qu'elle n'y était pas bien : qu'elle était malheureuse en logement alors qu'elle est heureuse en étant sans-abri. Nous avons aussi observé que les organismes affichent plusieurs programmes qui visent en particulier la réinsertion sociale des femmes sans-abri par l'employabilité et le logement social. Les intervenantes ont également ce discours avec les femmes en leur expliquant les différents services qui leur sont destinés à ce sujet. Les femmes sans-abri, lors de nos présences à l'Auberge Madeleine et à OBM, nous nomment (sans que nous ne les questionnons à cet effet) être soit en recherche d'un logement, d'un emploi ou d'un programme d'études pour expliquer leur recours à ces ressources. Nous comprenons cela comme une manière de se conformer à la pression sociale qu'elles vivent.

4.3.3. La stigmatisation

Vivre en marge des normes sociales met en lumière la stigmatisation des femmes sans-abri. Pour Goffman (1973; 1975), la stigmatisation se comprend comme étant l'écart entre ce qu'est un individu et les attentes de la société face à ce dernier. Dans cet optique, cette distanciation entre les femmes sans-abri et la société nourrit différents préjugés et stéréotypes. Ceux-ci sont non seulement portés et véhiculés socialement, mais aussi intériorisés par les femmes sans-abri elles-mêmes. Comme Joe dit : « Des préjugés pour les itinérants, j'en ai eu ! » (Joe, ligne 333) Certaines femmes sans-abri disent que l'itinérance est un mode de vie choisi. Cela met en relief l'idée préconçue que l'itinérance est un choix personnel et qu'il relève d'une responsabilité individuelle. Marie exprime pour sa part la conception généralement partagée de l'itinérance. Pour elle, être une femme sans-abri veut dire vivre en refuge et être sans adresse fixe. Elle met de l'avant l'idée qu'il n'y a qu'une forme d'itinérance, et met de côté la complexité du phénomène, les différentes typologies des « itinérances ». Joe exprime pour sa part une autre forme de stigmatisation : le jugement fait par les femmes sans-abri envers leurs consœurs. Cette réalité parle de l'intégration par les femmes du discours social :

Y'a des filles qui vivent dans la rue, mais ...pas proprement, avec aucun orgueil. Y'en a qui vont vivre dans la rue orgueilleusement, qui vont prendre soin d'elles, qui vont s'installer dans des places, qui vont faire des activités. Pas parce que t'es dans rue que.... Pour moi, c'est comme la prostitution : la fille qui va faire ça pour 20 piastres et la fille qui va faire la même chose, mais pour 100 piastres dans un hôtel. (Joe, lignes 100-105)

Au fait d'être stigmatisées « itinérantes » s'ajoute d'autres formes de stigmates en lien avec certaines problématiques individuelles telles la santé mentale, le travail du sexe et la toxicomanie. Ces différentes formes de stigmatisations créent aussi des embûches quant à l'accès et à l'actualisation de droits fondamentaux comme l'accès

au logement et aux services de santé et services sociaux. Nelly explique les difficultés à se procurer des soins de santé adaptés à sa situation en relatant ses nombreuses expériences passées dans les hôpitaux : « Je vais à l'hôpital, on me dit que j'avais rien que la seule chose c'est un trouble de personnalité limite, mais que par contre pour soigner ça c'est très très très difficile. » (Nelly, lignes 245-247) Une dame transsexuelle vivant à OBM illustre aussi bien cette réalité. Elle précise qu'elle a vécu différentes situations, qu'elle qualifie de discriminatoires, qui ont rendu son accès en logement difficile voire impossible. Cette double stigmatisation, celle de femme sans-abri et de femme « trans », freine l'exercice de sa citoyenneté.

4.4. Les femmes sans-abri et les liens sociaux positifs

Un des principaux enjeux pour les personnes itinérantes est le partage de l'espace public. Comme le précise le RSIQ dans son mémoire de 2008 :

Depuis plusieurs années, l'occupation de l'espace public par les personnes en situation d'itinérance est devenue non seulement un enjeu social de cohabitation avec les autres catégories de population (résidentEs, commerçantEs, ...), mais aussi un enjeu judiciaire. On assiste de plus en plus à des politiques qui consistent à « mettre dehors de dehors » des personnes déjà marginalisées et exclues. (p.16)

Néanmoins, les résultats de notre recherche démontrent que les femmes sans-abri occupent à leur manière l'espace public et y développent des liens positifs. Selon Bouvier, des liens sociaux positifs sont des rapports orientés et portés par des principes et valeurs tels que l'autodétermination des individus, la justice et la solidarité (dans Morin et Baillergeau, 2008). Nous avons répertorié trois principales dimensions de ce type de liens sociaux pour les femmes sans-abri : l'acceptation sociale, le rapport aux intervenantes et le soutien des paires.

4.4.1. L'acceptation sociale

Ainsi, une des particularités du lien social positif que vivent les femmes sans-abri est leur acceptation sociale dans les espaces publics qu'elles côtoient au quotidien. Léa fréquente un centre d'achat où elle y passe plusieurs heures par jour, généralement assise à un banc. Elle discute avec les clients et les employés :

Pis y'a beaucoup de gens qui me parlent aussi. Oui et je parle avec eux y'a toujours 5 à 6 personnes pour me parler...Donc moi aussi je suis très facile. Je parle très facilement aux gens pis on se parle. Donc ça fait ma journée je parle à beaucoup de gens pis aussi je fais leur journée. (Léa, lignes 209-212)

Nelly côtoie, quant à elle, un restaurant qui lui offre gratuitement à manger. Elle précise que cet établissement est un endroit qui fait partie intégrante de sa routine quotidienne. Nelly nomme que le fait de pouvoir fréquenter ce restaurant lui procure un sentiment de réconfort et de bien-être.

Les cinq participantes ont choisi d'effectuer les entrevues de recherche au même café. À notre question de recherche que visait à comprendre pourquoi avoir choisi cet endroit plutôt qu'un autre, Lolo explique cela ainsi: « Ben le Tim Horton c'est qu'admettons tu prends juste un café et tu peux rester toute la nuit si tu veux, ça ne leur dérange pas, y vont pas de mettre dehors. » (Lolo, lignes 154-155) Lolo a, par ailleurs, photographié ce café où elle passe quotidiennement du temps.

Figure 4.4.1. Café qui représente le chez-soi pour Lolo. Photo prise en juin 2014 à Montréal.



4.4.2. Les rapports avec les intervenantes²⁵

Pour les femmes sans-abri, les ressources communautaires sont bien plus qu'un toit et un espace pour répondre à leurs besoins de base : elles y trouvent écoute et soutien. Marie dit à ce sujet que les intervenantes du centre de jour qu'elle fréquente sont à l'écoute, compréhensives, et ne la jugent pas : « Elles nous acceptent tel qu'on est. » (Marie, lignes 118-119). Cette présence au quotidien par les intervenantes brise aussi le sentiment de solitude que vivent certaines femmes sans-abri. Joe dit à propos de l'intervenante qui la suit à l'hébergement où elle habite : « Je ne me sens pas seule [...] je sais qu'elle est là. » (Joe, lignes 20-23). Pour Léa, les intervenantes encouragent et soutiennent moralement les femmes sans-abri dans ce qu'elles vivent :

[...] parce que des fois on sait plus ou mettre de la tête, des fois on est toutes juste comme fatiguées, des fois on a juste besoin d'un coup de pouce, un coup nous tient, qui nous fait avancer un peu, pour nous dire y'a encore espoir de pouvoir aller quelque part. (Léa, ligne 13-17)

Les répondantes ont dit apprécier tout particulièrement l'accompagnement psychosocial offert par les intervenantes qui respectent leur rythme et leurs besoins. À cet effet, une dame rencontrée à OBM dit: « Si on veut parler on peut, si on ne veut pas parler c'est correct aussi. »²⁶ Elle précise que ce type d'intervention, centré sur ses besoins, favorise son bien-être individuel puisqu'elle se sent respectée. Nous avons observé, à cet effet, que les intervenantes autant à l'Auberge Madeleine qu'à OBM ont une attitude de non-jugement et de respect envers les femmes. En effet, leurs propos sont dénudés de préjugés. Le non-verbal des intervenantes exprime aussi cela.

²⁵ La féminisation du terme est ici employée étant donné la forte présence de femmes dans le milieu d'intervention sociale que nous avons observé.

²⁶ Phrase tirée de nos observations à OBM, deuxième visite

Leur position corporelle est en ouverture, elles ont un contact visuel avec les femmes sans-abri et elles utilisent un timbre de voix doux et non autoritaire. De plus, nous observons que les femmes sans-abri se dévoilent davantage aux intervenantes lorsque le cadre de l'intervention est informel. Contrairement, nous observons une plus grande fermeture (liée au verbal et au non-verbal) des femmes sans-abri lorsque les interventions sont imposées et demandées par les intervenantes.

4.4.3. Le soutien des pairs

Le soutien offert par les pairs, par les femmes sans-abri entre elles, est aussi une dimension du lien social positif que nous avons observée. Lors de nos présences dans les organismes, nous avons été témoins du fait que les femmes partagent entre elles leur vécu et leur quotidien. À titre d'exemple, à l'Auberge Madeleine, nous avons observé que certaines femmes se racontent leur journée. Elles se questionnent mutuellement sur le déroulement de celle-ci et se partagent des idées pour faire face aux difficultés auxquelles elles sont confrontées. Les femmes nomment aussi s'entraider et s'aider mutuellement au quotidien : « Des fois on se parle de certaines choses puis on se soutient ensemble. Le soutien moral de l'autre. » (Léa, lignes 244-245) Nous avons aussi observé une femme aider une autre femme à se déplacer, celle-ci présentant des difficultés pour marcher.

4.5. Apport théorique au rapport à soi et à la société

Comme nous le précisons précédemment, cette analyse des données que nous venons de faire met en lumière le rapport à soi et à la société qui émergent du quotidien des femmes sans-abri et de ce qui évoque le chez-soi pour ces dernières. Ce chapitre établit quatre grandes catégories à ce thème: le rapport à soi positif, le rapport à soi négatif, les liens sociaux négatifs et les liens sociaux positifs. Celles-ci s'apparentent aux deux dimensions du chez-soi comme nous avons vu au chapitre II, soit l'identité (dimension individuelle) et les liens sociaux (dimension sociale). Cette section présente des réflexions théoriques qui permettent de mieux saisir ces différentes catégories et leurs imbrications mutuelles.

Subséquemment, le rapport à soi et à la société sont étroitement liés au concept d'identité puisque tous deux renvoient à l'individualité d'une personne. Il fait référence à comment un individu se définit et se perçoit, mais aussi reflète le rapport que ce dernier entretient avec le monde qui l'entoure, les liens qui le tissent à la société. Mais avant d'explorer le rôle de ce point névralgique qu'est cette tension individu/société dans l'espace identitaire d'une personne, il semble pertinent de voir comment la littérature parle de l'identité et en définit les pourtours.

Pour Lipiansky (1998a), l'identité individuelle, ou personnelle, est comprise comme étant ce que se reconnaît une personne au niveau de son individualité: attributs, valeurs, compétences, etc. L'identité sociale renvoie, pour sa part, aux caractéristiques d'un individu qui permettent de l'identifier (sexe, profession, classe sociale, etc.) et aux statuts que celui-ci s'attribue et se voit attribués socialement (Lipiansky *et al.*, 1990a; 1990b). Autant l'identité personnelle que sociale évoquent la notion de subjectivité puisqu'il s'agit d'un *regard sur*. Ces deux types d'identité sont

dynamiques et malléables puisqu'ils sont en constante dialectique entre le soi et le regard de l'Autre. Ainsi, l'identité est en constante mouvance :

L'identité se construit dans une dialectique entre l'autre et le même, la similitude et la différence. Cette dialectique se retrouve sur le plan de l'interaction entre les tendances à l'assimilation et les tendances à la différenciation. (Lipiansky, 1998, cité dans Ouellette, 2007, p. 4)

Par le fait même, la reconnaissance sociale est une notion centrale de l'identité. Selon Todorov (1995), le regard social s'actualise à travers le processus de reconnaissance. De plus, toujours selon cet auteur, l'individu est en quête de reconnaissance sociale pour se voir confirmer qui il est (rapporté dans Doucet, 2007). La théorie de la reconnaissance sociale élaborée par Honneth (2002; 2004a) place justement au cœur de son postulat l'identité personnelle et sociale. En effet, selon lui, l'épanouissement individuel est possible si et seulement si les besoins, les droits et la contribution d'un individu à la société sont reconnus et jugés légitimes par celle-ci. C'est ce qu'Honneth appelle la justice sociale (ou le bien-être social). Par le fait même, toujours selon Honneth (2002; 2004b), la non-reconnaissance d'une société envers un individu crée des expériences de mépris et d'humiliation pour celui-ci et qui se transcendent à travers le social puisqu'amalgamés mutuellement l'un à l'autre. Ces différentes expériences de non-reconnaissance sont, pour Goffman (1973; 1975) appréhendées en termes de stigmatisation. Parmi les assises théoriques de l'interactionnisme symbolique, notons en particulier ses réflexions sur la notion de dramaturgie. Ainsi, selon lui, dans toute interaction se trouve des jeux de rôles que les individus s'efforcent de respecter afin de maintenir un regard social envers soi positif. Dans cette optique, pour Goffman, le processus de stigmatisation se comprend lorsqu'un individu se voit incapable de défendre son rôle social. (Ibid.) En d'autres mots, plus la distanciation, la disparité est grande entre l'identité individuelle (comment se représente un individu) et les exigences et attentes sociales, plus grande est la stigmatisation vécue. Ainsi, « L'individu stigmatisé, non conforme aux attentes,

se voit placé dans une situation qui lui inflige de subir, dans ses rapports aux normaux, le poids honteux de sa différence.» (Ouellette, 2007, p.13)

En suivant cette logique, nous pourrions penser que les femmes sans-abri ont une perception négative de leur identité puisqu'elles vivent différentes expériences de mépris, de la stigmatisation et une pression à se conformer. Il est vrai que l'identité sociale des femmes et certains de leurs rapports sociaux sont construits plutôt négativement que positivement. Nous entendons dans leurs propos et observons dans leurs comportements un discours socialement intégré de ce qu'est l'itinérance avec ce qu'il comporte d'idées préconçues et de préjugés négatifs. Nous constatons aussi à travers leur discours les conséquences de ce jugement social sur leur perception de soi et sur leur rapport aux autres (ce dont nous avons discuté à la section sur le rapport « normaux-déviants » au chapitre I de ce mémoire). Cependant, nous avons aussi perçu que les femmes rencontrées se décrivent et parlent d'elles en premier lieu de manière positive (ce dont nous avons discuté à la section sur le rapport à soi au chapitre I de ce mémoire) et qu'elles entretiennent de nombreux liens sociaux significatifs et positifs. En questionnant leur quotidien et ce qui évoque pour elles le chez-soi dans leur « vie de tous les jours », nous observons que les femmes fréquentent des personnes et des lieux, et qu'elles ont en leur possession des objets qui leur reflètent cette image positive de soi et qui favorisent des liens sociaux positifs.

De la sorte, comment comprendre ce rapport singulier à soi et à la société pour les femmes sans-abri?

Pour y arriver, nous nous intéressons à l'interactionnisme comme voie d'analyse théorique. Vulgarisé à son maximum, ce courant affirme que les individus interagissent entre eux et avec les choses qui les entourent, leur environnement, selon un ensemble d'interprétations, selon un univers de significations. Ce courant désigne

les individus non pas comme des objets, mais comme sujets, acteurs de leur vie (Hérard, 2009). Ainsi, « Chacun réagit selon l'interprétation qu'il opère des comportements de ceux qui l'entourent. » (Le Breton, 2004, p.50) Par le fait même, les individus sont des êtres réfléchitifs qui agissent selon des logiques d'action précises, et ce, de manière délibérée :

Le point de vue de l'acteur, la construction de sens dans le moment de l'interaction, la capacité pour l'acteur de se comprendre et de rendre compte de son action et de constituer ainsi la réalité, de renégocier en permanence son rapport au monde prennent dans ce moment politique une signification éminente. (Le Breton, 2004, p.46)

De ce fait, les femmes, actrices de leur vie, êtres de réflexivité, conjuguent leur image de soi et leurs différents rapports sociaux dans leurs interactions symboliques avec ce qui constitue leur quotidien (personnes, lieux et objets) afin de préserver une identité personnelle positive et de composer avec l'identité sociale qui leur est attribuée. De plus, l'acceptation sociale que les femmes vivent dans leur quotidien, notamment par le rapport avec les intervenantes et le soutien qu'elles ont entre elles, favorise leur reconnaissance sociale qui, comme nous le précisons précédemment, joue un rôle prédominant quant à préserver une identité positive. Dans cet ordre d'idées, explorer la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri à travers leur quotidienneté permet de mieux saisir le construit de ce dernier par sa dimension individuelle (liée à l'identité) et sociale (liée aux liens sociaux).

Pour conclure cette analyse du rapport à soi et à la société, ajoutons ce dont Doucet nomme le *quant-à-soi*. Pour cette auteure, ce concept se conçoit comme étant le degré d'individualité qui différencie et éloigne l'individu de la société : « Le quant-à-soi est ici défini comme la part de soi qui se trouve en rupture avec la société. » (Doucet, 2007, p.134). Comme le dit Le Breton (2004, rapporté dans Hérard, 2009) « Les êtres humains peuvent « gérer » les stigmates pour préserver un soi positif. Se faire

attribuer (sic) une identité sociale négative ne veut pas dire une acceptation de cela. »
(P.26)

Cette section sur l'identité et les liens sociaux est pour nous une première réflexion sur la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. En effet, l'exploration du point de vue des femmes à propos de ce qui forme leur quotidien et le chez-soi nous permet de dégager deux aspects liés à la dimension individuelle et sociale du chez-soi pour ces dernières et du procédé par lequel il s'exprime dans leur quotidienneté.

Nous venons de présenter le rapport à soi et à la société pour les femmes sans-abri et la manière dont ils se manifestent au quotidien selon ses différentes catégories. Nous constatons dans ce chapitre que les femmes se présentent et tentent de préserver une identité positive bien qu'elles entretiennent aussi un rapport à soi négatif. Il en va de même pour les liens sociaux. Nous réalisons que les personnes, les lieux et les objets du quotidien des femmes jouent un rôle important dans le rapport à soi et aux autres de par leurs interactions symboliques avec celles-ci. Finalement, nous concluons que le chez-soi pour les femmes s'exprime, de un, à travers leurs actions quotidiennes qui visent à préserver une identité personnelle et sociale positive, et, de deux, comme étant un espace à partir duquel se tissent une série de liens sociaux signifiants.

Le prochain chapitre présente le thème du rapport au quotidien.

CHAPITRE V

LES FEMMES SANS-ABRI ET LE RAPPORT AU QUOTIDIEN

Ce chapitre présente et discute le thème du rapport à la quotidienneté. Il vise à rendre compte des différentes représentations qu'ont les femmes sans-abri de ce qui forme leur quotidien étant donné qu'il est l'espace par lequel se déploie le chez-soi. À partir de notre corpus de données, nous avons relevé trois éléments constitutifs du chez soi pour elles : le rapport à l'itinérance, le quotidien imposé et le quotidien choisi.

5.1. Le rapport à l'itinérance

Nous avons identifié trois caractéristiques du quotidien des femmes sans-abri qui sont rattachées au fait de vivre en situation d'itinérance, ce qui constitue la première dimension de leur rapport au quotidien. Ainsi, le rapport à l'itinérance s'entrevoit, pour les femmes, par le rapport aux organismes, l'itinérance comme expérience subjective du quotidien et par les pratiques du « quotidien d'itinérance ».

5.1.1. Le rapport aux organismes

Les femmes sans-abri doivent conjuguer avec un milieu constitué par les organismes d'aide qu'elles fréquentent. Nous observons que ces milieux sont traversés par des règles qui organisent la vie quotidienne des femmes que ce soit en termes de la vie de groupe (devoir dormir à plusieurs dans une chambre et partager les espaces communs), de l'horaire de la journée (heures du lever et du couvre-feu établies par les ressources) et de leurs déplacements (devoir avertir les intervenantes lorsqu'une

femme sort à l'extérieur de l'organisme) ainsi que l'accès à leurs effets personnels. Dans ce contexte organisationnel, l'hygiène personnelle est aussi un élément de la vie quotidienne des femmes sans-abri qui est réglementé : « [...] il faut aller prendre une douche tout le monde! » (Léa, ligne 216)

Ces dernières vivent négativement ces demandes : « On est grandes, on n'est pas des enfants! » (Léa, lignes 134-135) Ces contraintes ont des répercussions sur les femmes, particulièrement au niveau psychologique. Cela leur procure du stress et un sentiment de mécontentement. Une dame rencontrée à OBM nomme que ces différentes contraintes sont: « [...] une forme de viol de mon être. »²⁷ Nous avons observé, au refuge d'OBM et à l'Auberge Madeleine, des signes d'exaspération par certaines femmes en lien avec ces différentes demandes: haussement des yeux, soupirs, froncement des sourcils, etc.

Somme toute, et ce, malgré le rapport négatif aux règlements, les femmes acceptent cette réalité: « L'endroit est vraiment comme ça, c'est comme ça que la structure est. Je respecte ça.» (Léa, ligne 61) Et malgré nos observations de signes de mécontentement et d'exaspération chez les femmes sans-abri, nous n'avons observé aucun comportement de confrontation ou d'opposition à cela.

À notre question de recherche « Comment définis-tu l'itinérance au féminin?», Nelly répond :

Ben d'après moi c'est quelqu'un [...] qui ne peut pas se créer des habitudes de vie, une liberté de faire différemment les choses comme prendre notre douche. Dans un abri non fixe comme au refuge on doit la prendre à partir de telle heure à telle heure et en plus c'est eux qui nous disent à quelle heure qu'on doit

²⁷ Phrase tirée de nos observations à OBM, deuxième visite

prendre notre douche. Moi, je peux préférer un jour, parce que je ne file pas bien ou parce que je file bien, y'a pas une raison plus qui faut, de prendre ma douche en matinée ou ne pas la prendre [...]. (Nelly, lignes 50-57)

L'imposition d'un horaire est donc pour les femmes une dimension importante de la vie quotidienne d'itinérance.

5.1.2. L'itinérance comme expérience subjective du quotidien

Les femmes parlent aussi de leur situation d'itinérance en termes subjectifs. En d'autres mots, le rapport que les femmes sans-abri entretiennent avec leur expérience de l'itinérance « fait sens » d'abord et avant tout selon le regard qu'elles portent sur celle-ci, selon leur vécu et selon leur individualité. Ainsi, la représentation qu'ont les femmes sans-abri de leur quotidien se comprend à travers une expérience d'itinérance construite subjectivement par celles-ci.

De ce fait, pour certaines, l'itinérance est vécue comme une situation de vie difficile. Pour Nelly, cela se comprend comme un ensemble de conditions de vie accablantes : « Vivre comme ça ce n'est pas la vie, c'est la mort. C'est très morbide. » (Nelly, lignes 167-169) Pour d'autres, l'itinérance est perçue comme une expérience qui entraîne des conséquences individuelles, dont de l'anxiété : « [...] dans le jour fallait que tu retournes dans la rue et j'ai fait de la panique, de l'angoisse. » (Joe, lignes 13-14) Les conditions climatiques changeantes (chaleur, froid, pluie, etc.) avec lesquelles les femmes sans-abri doivent conjuguer au quotidien rendent aussi le fait de vivre en situation d'itinérance difficile : « C'est important de se trouver un endroit où rester quand y fait froid et quand y fait chaud aussi. » (Lolo, ligne 12-13) Tout comme le fait de devoir se déplacer avec des objets personnels au quotidien: « Ah Seigneur! Si je ne pouvais pas trainer mon sac, c'est tellement lourd c'est fatigant! » (Nelly, ligne

407) Nous avons aussi observé chez certaines femmes sans-abri des marques physiques qui expriment la dureté de l'itinérance dont des ecchymoses sur le corps et des signes physiques de fatigue (bâillements et dormir assises sur une chaise).

Pour d'autres, l'itinérance est perçue de manière positive. Pour certaines, elle est un choix de vie. À cet effet, une dame rencontrée à OBM dit avoir choisi, comme mode de vie, de vivre dans les différentes ressources pour femmes sans-abri et de subvenir à ses besoins avec pour unique revenu la sécurité du revenu. L'itinérance offre aussi, pour certaines, des avantages personnels. Ainsi, pour Joe, l'itinérance est synonyme de liberté : « J pense que les femmes comme moi, au début on se dit : M'a rester dans rue tout le temps : plus de téléphone, plus rien. Vraiment le fun! » (Joe, lignes 111-113) Par ailleurs, nous avons entendu des femmes, lors de notre période d'observation à l'Auberge Madeleine, dire avoir hâte de sortir dehors afin d'aller retrouver leur groupe d'amis et de, pour reprendre les propos entendus, « flâner et avoir du fun avec eux dehors».

À notre question de recherche : « Quels sont, selon toi, les facteurs de l'itinérance des femmes? », les femmes sans-abri répondent par leur propre vécu. Subséquemment, la définition que donnent les femmes sans-abri de l'itinérance est teintée de leur propre expérience. Cela transparait au niveau des facteurs individuels qu'elles attribuent à l'itinérance. Par exemple :

Moi je dirais que l'itinérance des femmes c'est liée plus à ce qu'on a vécu dans notre enfance. Et même l'itinérance des hommes, ça peut être la même affaire au fond, parce que ça remonte à notre enfance, à quelque chose qui n'a pas fonctionné [...]. (Lolo, lignes 44-46)

Mais aussi au niveau des facteurs sociaux et structurels : « Les femmes se trouvent sans appartement, se retrouvent sans moyens financiers comme moi [...]. » (Léa, lignes 111-112)

5.1.3. Les pratiques du « quotidien d'itinérance »

Également, les femmes sans-abri mettent en place différents faits et gestes, différentes pratiques, qui visent à pallier certains manques induits par le fait de vivre en situation d'itinérance, et ce, en lien avec la subsistance de leurs besoins essentiels, leur revenu, leur mobilité et leurs objets personnels.

Ainsi, afin de se nourrir, les femmes nomment avoir recours quotidiennement à différentes formes d'aide alimentaire provenant majoritairement du milieu communautaire. C'est entre autres le cas de Marie qui va manger à tous les jours dans un centre de jour pour femmes sans-abri. À l'Auberge Madeleine, une grande majorité de résidentes soupent à l'organisme et certaines repartent ensuite à l'extérieur pour vaquer à leurs occupations, selon ce que nous avons observé. Nous avons aussi vu des femmes mettre de la nourriture dans leurs effets personnels (comme dans une poche de vêtement et des sacs à main) pour ensuite quitter la salle à manger. Afin de pouvoir se procurer des vêtements ou des produits essentiels, tels des serviettes hygiéniques et du savon, les femmes utilisent les services de dépannage des organismes : « Donc y'a des vestiaires comme Chez Doris si j'ai besoin de sous-vêtements, ils vont m'en donner.» (Léa, lignes 336-337) Les pratiques des femmes visent aussi à leur assurer un endroit sécuritaire pour dormir. Selon Léa, les femmes utilisent les ressources d'hébergement qui leur sont destinées :

Ces maisons-là représentent une oasis de paix comme elles ont eu beaucoup de perturbations là où elles habitaient, dans les appartements ou avec des mauvais amants ou toutes sortes d'affaires. Ça fait que finalement, pour elles, elles se sentent en paix là et se sentent en sécurité pendant un bout de temps. (Léa, lignes 19-23)

D'autres pratiques sont mises en place par les femmes afin de rendre les endroits qu'elles fréquentent sécuritaires. C'est le cas de Joe : « Oui, entre les deux arbres là

(en pointant le lieu). Peu importe le côté que j'avais toujours, on me voyait pas, pis moi ben quand même je pouvais voir les gens. » (Joe, lignes 447-448)

Figure 5.1.3. Parc qui représente le chez-soi pour Joe. Photo prise en juin 2014 à Montréal.



Vivre avec un revenu décent est un enjeu important pour les personnes itinérantes et l'est tout aussi pour les femmes sans-abri rencontrées. En effet, elles nous nomment vivre avec peu de moyens financiers. Les cinq participantes à notre recherche reçoivent un revenu de l'aide sociale. Les femmes ont subséquemment recours à différentes pratiques de revenu, et ce, en vue de répondre à diverses nécessités. Le logement en est une: « Le but vraiment c'est d'essayer d'avoir de l'argent pour prendre mon propre appartement. » (Léa, ligne 86) Ainsi, par exemple, elles ont recours à la mendicité : « Faque là, si mettons j'ai pas assez de cigarettes je vais aller « bummer », m'a aller quêter. Pis après ça, y va me manquer des chips, ben il va falloir que j'aille bummer pour des chips. » (Nelly, lignes 342-344) Nous avons aussi observé des femmes sans-abri à l'extérieur du refuge d'OBM quêmander des cigarettes aux passants. Le travail du sexe est aussi une pratique de revenu employée par les femmes sans-abri. Joe parle de la prostitution et des différentes formes qu'elle prend pour les femmes sans-abri: « Pour moi, la prostitution y'a la fille qui va faire ça pour 20 piastres et la fille qui va faire la même chose, mais pour 100 piastres dans un hôtel.» (Joe, lignes 104-105)

La mobilité est aussi une cible des pratiques des femmes puisque comme le dit Nelly : « On doit se déplacer quand on est sans-abri. » (Nelly, lignes 119) La marche est une pratique de déplacement pour celles-ci : « J'me dis tant qu'à être itinérante, tant qu'à marcher, tsé bon ben pourquoi pas n'en faire un sport, une affaire santé! » (Joe, ligne 189-190) De ce fait, elles perçoivent le fait de devoir marcher comme un aspect positif de leur quotidien :

Bon moi je vais prendre ça pour un exercice physique. J'ai pas une cenne pour prendre l'autobus, mais je ne prends pas ça négatif, m'apitoyer sur mon sort, j'prends mon carrosse et je marche, je fais une marche. Je marche jusqu'à là-bas quand je sens que je m'ennuie je rentre dans un magasin [...] (Léa, lignes 381-384)

La marche répond également au besoin de sécurité personnelle des participantes, comme une manière de se prémunir de la violence :

Qu'est-ce qui est important pour moé quand je vais marcher, j'ai besoin que ça soit actif de gens. J'ai besoin quand même, c'est peut-être une sécurité que j'me donne là j'veux dire... personne peut me violer, personne peut me battre tu comprends? Ça c'est important dans mon quotidien. (Joe, lignes 253-258)

Le transport en commun constitue l'autre pratique de déplacement des femmes sans-abri. À cet effet, les organismes leur offrent des titres de transport collectifs : « La maison d'hébergement y donne des passes d'autobus. » (Joe, ligne 218). En plus d'être utilisé pour faire des démarches personnelles (visites au médecin, suivi psychosocial, etc.), le transport en commun est perçu comme une manière de se procurer du temps pour soi. De plus, les femmes apprécient ce mode de transport : « Ben moi c'est me promener en autobus. J'aime ben ça me promener en autobus. » (Nelly, ligne 372)

Les femmes ont aussi des pratiques du quotidien qui visent à réduire la quantité des objets personnels qu'elles transportent. Elles vont, de un, entreposer leurs biens, soit dans des organismes, soit dans des entrepôts, et de deux, éviter d'avoir en leur possession des objets inutiles : « [...] le shampoing des fois je l'utilise pour mon corps. Faque je n'ai pas un savon plus un shampoing parce que je ne veux pas trainer de poids.» (Nelly, lignes 58-60) En ce sens, nous avons observé plusieurs femmes mettre en consigne leurs effets personnels dans un endroit destiné à cet effet au refuge d'OBM ou les laisser dans leur chambre à l'Auberge Madeleine.

5.2. Le quotidien imposé

La deuxième dimension du rapport au quotidien des femmes sans-abri s'entrevoit par la représentation d'une partie de leur quotidien comme étant prescrite et associée à la notion de contrainte. Les éléments relevés à cet effet, issus de nos données de recherche, sont en lien avec la routine des femmes et la vie en communauté.

5.2.1. La routine, entre structure et incertitudes

De ce fait, la routine des femmes sans-abri, que nous définissons comme un ensemble d'habitudes, d'actions et des gestes posés quotidiennement, est régentée par différents éléments pour lesquels les femmes ont peu de pouvoir.

Le premier est de devoir conjuguer leur routine avec les règlements imposés par les organismes tel que discuté au point 5.1.1. Par le fait même, les femmes planifient et

organisent leur routine journalière en fonction de ces différentes demandes avant toute chose:

Je me lève le matin à 7 heures, j’fais mon lit, j’fais ma petite toilette, j’prends le café à 7h30, déjà à 8h-8h30 je sors. Là, il va falloir que je me trouve quelque part où aller parce que je ne peux retourner au refuge qu’à 16h30. Donc toute la journée il faut que je me trouve un endroit où aller, un endroit où manger, il faut que je trouve un endroit où laver mon linge, etc. (Léa, lignes 196-200)

Le deuxième élément est d’ordre économique. Ainsi, les femmes nomment que le manque d’argent est un frein, une barrière au développement d’une routine qui réponde à leurs envies, à leurs désirs. Pour Marie, vivre en grande pauvreté l’empêche de réaliser des activités de loisir qu’elle aimerait faire tel s’entraîner dans un centre de conditionnement physique. Pour d’autres, cela se comprend comme le fait de ne pas être en mesure de s’acheter certains biens ni de pouvoir se divertir en allant par exemple au cinéma et au restaurant.

La notion de temporalité est aussi un élément qui dirige la routine des femmes. En effet, ces dernières nomment être quotidiennement en situation d’attente et cela a un effet sur, premièrement, ce qu’elles font et deuxièmement, sur les lieux qu’elles fréquentent. Ainsi, les femmes nous nomment « attendre au quotidien » diverses choses: l’ouverture des organismes (afin d’accéder à leurs services), recevoir leur chèque d’aide sociale (pour pouvoir s’acheter des objets personnels et fréquenter certains lieux précis), etc. Comme le dit Nelly : « Des fois je vais au dépanneur. Pis là j’attends de voir si le refuge va ouvrir [...]. » (Nelly, lignes 353-354) Nous avons aussi observé cette « attente au quotidien » à OBM. Par exemple, plusieurs femmes sont assises aux tables de la salle à manger en regardant à plusieurs reprises l’horloge. Nous observons qu’elles se lèvent lorsqu’appelées pour prendre leur douche. Une fois sorties, elles retournent s’asseoir et continuent les mêmes comportements.

Le quatrième élément qui affecte la routine des femmes sans-abri est lié à l'imprévisibilité du quotidien. Cet aspect de leur quotidienneté les oblige à négocier et moduler leur routine ainsi:

C'est de vivre une journée à la fois, d'un tracé inattendu, avec quelques dépôts, quelques stations de repos en même temps d'agitation dans les déplacements, dans la communication, sans savoir vraiment ce qui peut arriver. On peut savoir ce qui va arriver avec une espérance que ça arrive. (Nelly, lignes 126-129)

Ces incertitudes sont liées aux différentes difficultés personnelles que vivent les femmes sans-abri. Ainsi, les problématiques personnelles des femmes influent sur le choix des lieux et des personnes qu'elles fréquentent au quotidien, et sur les activités qu'elles font faire :

« Et pour finir j'aimerais savoir pourquoi le Tim Horton comme lieu de rencontre? »

C'est plus près du refuge ne sachant pas comment j'allais me sentir physiquement et moralement. J'ai dit je vais aller au plus près et c'était ici. (Nelly, lignes 434-436)

Ces difficultés sont d'ordre physique :

J'aimerais ça aller là, mais des fois quand même que j'aimerais, quand même que je veux, ça veut pas. Soit parce que mes jambes sont fatiguées, soit que finalement je pensais être en forme, pis finalement je suis claquée, j'peux même pas marcher. (Nelly, lignes 330-333)

Et d'ordre personnel :

Moi, ma routine.... j'suis une consommatrice de drogue faque, soit que je consomme dans Hochelaga ou, si je ne consomme pas, j'vais dans un centre de jour pour personnes qui consomment des drogues. (Lolo, lignes 66-68)

5.2.2. La vie en communauté

Pour les femmes sans-abri, la vie en communauté est le deuxième élément imposé à leur quotidien. En effet, pour les femmes sans-abri, le « vivre ensemble » n'est pas un choix lorsqu'elles utilisent les services des organismes: «Tout le temps vivre dans une place ou y'a quelqu'un d'autre, une place que t'es en communauté, que t'as pas le choix d'habiter trois ou quatre dans une chambre.» (Lolo, ligne 61-63) Aussi, les femmes ont peu de lieux où elles peuvent être seules puisque si elles ne fréquentent pas les organismes elles sont généralement dans des endroits publics :

Où est-ce qu'une sans-abri comme moi peut aller pis se retrouver peut-être pas nécessairement seule, mais entre les deux ? Y'en a pas. J'veux dire à moins d'avoir un chez-soi comme on parlait tantôt. (Nelly, lignes 204-207)

La vie de groupe entraîne pareillement sa part d'enjeux : conflits entre les femmes, être confrontées aux problématiques personnelles des autres femmes et le partage d'espaces communs. Le vol ou le risque de se faire voler est nommé comme un aspect négatif important de la vie en communauté pour les femmes sans-abri :

[Parce] que y'a parfois certaines femmes qui volent, certaines femmes qui prennent des choses des autres, il faut toujours que je sois près de mes choses et ça me stresse. (Léa, lignes 72-74)

Ben c'est clair que je laisse souvent des sous-entendus aux femmes comme quoi je suis là. Comme sur mon bureau si ma bouteille de parfum est de biais et on voit l'étiquette de biais [...]. Quand je reviens dans ma chambre je leur dis si je vois que ça a bougé j'ouvre toutes les portes. (Joe, lignes 379-381)

De la sorte, la mise en place de mesure de protection comme celle-ci est une manière de préserver sa place dans un quotidien qui se vit en constante proximité avec d'autres.

5.3. Le quotidien choisi

La troisième dimension du rapport au quotidien des femmes sans-abri regroupe les éléments de leur quotidienneté qui sont choisis et mis en place par elles. Ceux-ci visent à leur procurer un sentiment de bien-être, d'intimité et d'appartenance.

5.3.1. La recherche de bien-être

Plusieurs aspects choisis du quotidien des femmes visent à leur procurer, dans un premier temps, un sentiment de bien-être. Ceux-ci concernent leurs activités quotidiennes, les milieux et les personnes qu'elles fréquentent ainsi que les objets en leur possession.

À cet effet, les femmes sans-abri font différentes activités personnelles dont l'artisanat, la couture, le tricot, les activités physiques et les films. L'internet est aussi une activité qui apporte un sentiment de bien-être aux femmes: « J'peux aller sur internet c'est comme une drogue pour moi l'ordinateur, j'me fais bien du plaisir.» (Lolo, ligne 73) Pour Nelly, cela se comprend par la lecture : « [...] la bibliothèque y'a un temps que j'aime beaucoup ça parce que j'allais apprendre. J'ouvrais des livres, même au hasard, pis je me sentais vraiment déposée [...]. » (Nelly, lignes 176-178)

Pour Léa, cela s'actualise par le crochet : « J'aime ça, ça me relaxe. Avec ça je pense pas à mes mille problèmes.» (Léa, lignes 344-345) Nous avons observé à OBM certaines femmes lire, faire des mots croisés et dessiner. Ces différentes activités les gardent en action, ce que celles-ci nomment comme étant un élément positif de leur

quotidien: « Quand je fais rien c'est là que je fais mes moments d'angoisse, de panique et tout là. » (Joe, lignes 195-196) Pour Léa, il est important que les femmes sans-abri se tiennent occupées pour briser entre autres choses leur isolement:

[Tu] oublies un peu tes problèmes. Tu vois d'autres femmes qui te parlent, tu oublies un peu tes problèmes. Tu parles avec d'autres personnes, tu peux commenter avec tout le monde. Tu n'es pas seule. (Léa, lignes 227-230)

Les différents milieux que les femmes sans-abri choisissent de fréquenter répondent aussi à ce sentiment de bien-être. Celles-ci préfèrent, premièrement, côtoyer les organismes qui offrent un contexte d'intervention informel et dont l'aspect du volontariat, quant à l'utilisation des services, est mis de l'avant. À cet effet, une dame rencontrée à OBM dit, en parlant d'une maison d'hébergement qu'elle aime fréquenter, « Si on veut parler on peut, si on ne veut pas parler c'est correct aussi.»²⁸ Les femmes fréquentent aussi, deuxièmement, des endroits publics où elles s'y sentent bien. C'est entre autres le cas de Léa qui aime se promener et passer du temps dans des centres d'achat du centre-ville de Montréal : « Disons que j'aime beaucoup aller dans les centres d'achat, j'aime beaucoup aller dans les magasins.» (Léa, lignes 251-23) Pour Joe, ce sont les arbres et la verdure du parc qu'elle fréquente qui lui procurent du bien-être.

Les femmes côtoient aussi des personnes qui leur procurent un bien-être dont les autres femmes sans-abris. De ce fait, elles s'entourent de certaines de leurs pairs, car: « Tsé quand je m'en vais là-bas je vois toutes ces femmes-là. Je parle avec elles [...] et je ris beaucoup. Ça fait que y'a toujours des petites *jokes* qui se donnent par-ci, par-là. » (Léa, lignes 240-242) Joe parle d'une amie qui est aussi sans-abri : « Une fille que j'ai connue au refuge. Elle a un autre cheminement de vie que moi, mais on

²⁸ Phrase tirée de nos observations à OBM, deuxième visite

s'entend bien pis elle aussi aime marcher, mais on s'apitoie pas ni un ni l'autre sur notre sort c'est plus le contraire. » (Joe, lignes 224-226) Nous constatons à travers nos observations à OBM et à l'Auberge Madeleine que plusieurs femmes se tiennent en petits groupes. Nous avons aussi observé un lien de camaraderie entre elles : elles discutent et rient ensemble, et certaines se prennent par la main.

Certains objets qu'ont en leur possession les femmes leur offrent aussi ce sentiment de bien-être dont, selon nos observations, des téléphones cellulaires, des bijoux, du maquillage, des ordinateurs, des livres et des vêtements. Nous avons vu plusieurs femmes les utiliser en démontrant des signes de plaisir tel sourire et rire. Pour Nelly, l'achat d'objets se comprend ainsi:

Je me garantissais d'avoir plusieurs élastiques. J'allais au magasin Dollorama et j'allais à la pharmacie quand j'avais mon chèque. De toutes les couleurs. Faque là avec ces couleurs là j'me disais ça, ça me rend joyeuse! Ça, ça va avec mon linge! J'en avais de toutes sortes. C'était comme un porte-bonheur un...comment on appelle ça...un porte-chance. (Nelly, lignes 102-106)

Joe, pour sa part, accorde une importance à aménager la chambre qu'elle occupe dans la maison d'hébergement où elle vit pour s'y sentir bien: « C'était toujours parfumé. Tout le monde ouvrait notre porte de chambre et sentait, pis c'était décoré. J'avais une certaine fierté. » (Joe, lignes 391-392)

5.3.2. La recherche d'intimité

Les éléments du quotidien choisis des femmes sans-abri visent aussi, dans un deuxième temps, la recherche d'intimité. Cette intimité prend plusieurs formes, mais renvoie toujours à des endroits qui permettent le reclus sur soi.

Pour Joe, l'image de la chambre à coucher évoque ce qu'elle recherche dans les endroits qu'elle choisit de fréquenter pour vivre de l'intimité: « Mon lit c'est pour pleurer, pour rire [...]. J'veux dire : enlever mon dentier, me regarder dans l'miroir pis faire des niaiseries. Quand j'ai trop le cœur gros ben là j'fais toutes sortes de niaiseries. » (Joe, lignes 374-378) Pour Nelly, la recherche d'intimité se traduit ainsi : « Moi c'est, c'est comme le 1er du mois. Moi j'rêve juste à ça parce que je m'en vais à l'hôtel, j'm'en vais dans une chambre, j'veux avoir la paix, j'veux plus voir personne.» (Nelly, lignes 167-169) Les femmes préfèrent par ailleurs dormir dans des chambres privées, dans les ressources d'hébergement qu'elles fréquentent, au dortoir des refuges:

Y'a un autre endroit où j'avais ma chambre toute seule et je pouvais me reposer parce que y'a des moments où je peux être avec beaucoup de monde, mais à un moment donné j'ai envie de me retirer pour avoir mon temps toute seule. Dans cette maison-là j'avais ma chambre toute seule pour me retirer, pour me ressourcer, me reposer et ré avoir de la force. (Léa, lignes 46-50)

Nous avons observé à OBM que certaines femmes placent, sur la table de la salle à manger, des objets afin de délimiter physiquement un espace à soi. Les objets utilisés sont des livres, des sacs, des revues, des vêtements et de la vaisselle. Ainsi, elles se gardent à distance des autres et se préservent un espace pour elles.

Pour certaines, l'intimité se vit davantage dans la rue : « Dans mon petit parc, le refuge voulait que je rentre coucher, mais moi je ne voulais pas parce que dans le

petit parc j’ couchais sur la terre accotée le dos à un arbre, loin des regards. » (Joe, lignes 161-163) En effet, dormir dehors est décrit comme une manière de trouver une intimité que la ressource d’aide ne peut offrir.

L’intimité se comprend finalement comme étant un rapport intime avec elles-mêmes. De ce fait, elles cherchent dans leur quotidien à vivre un sentiment d’intériorité, à « accéder à ce que je suis vraiment intérieurement » (Nelly, ligne 298). Pour y arriver, les femmes ont recours au soutien psychosocial et psychologique offert par le milieu institutionnel et les organismes communautaires. Les objets qu’ont en leur possession les femmes les aident aussi à ce niveau. Par exemple, nous observons une dame à OBM qui lit la Bible. Nous l’entendons dire qu’elle la lit tous les jours, car, pour elle, cette activité lui permet de se centrer sur ses valeurs et ses croyances personnelles.

5.3.3. Le sentiment d’appartenance

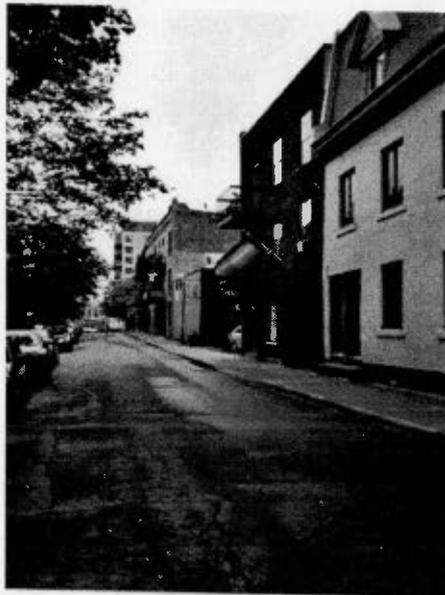
Les éléments choisis du quotidien des femmes sans-abri sont aussi guidés par le sentiment d’appartenance : l’appartenance à un lieu, à un groupe ou à une époque.

Pour Lolo, l’appartenance à une vie antérieure influence le choix de « se tenir » à certains endroits plutôt qu’à d’autres : « J’me tiens beaucoup au métro Beaudry avec des amis, j’me tiens dans un autre organisme pour jeunes en difficulté aussi, à Berri. [...] Ça représente mon adolescence, mon autre vie.» (Lolo, ligne 89-90; 92)

Marie, pour sa part, a pris en photo la maison d’hébergement où elle réside actuellement. Elle précise qu’elle s’y sent chez elle puisqu’elle la fréquente depuis de nombreuses années. Elle nomme que le fait de connaître cette ressource depuis tout

ce temps fait qu'elle se sent appartenir à une famille, ce pourquoi elle l'a prise en photo.

Figure 5.3.3. Rue de la maison d'hébergement où Marie réside, qui évoque pour elle le chez-soi. Prise par Marie en juin 2014 à Montréal



Pour Nelly, le sentiment d'affiliation aux endroits qu'elle côtoie est réconfortant, sécurisant: « C'est une routine c'est quelque chose de entre guillemets sécurisant. C'est des assises que j'ai et que ça ne m'a pas trop coûté [...]. Souvent c'est le visuel. C'est des images qui sont quand même réconfortantes. » (Nelly, lignes 359-362)

Le sentiment d'appartenance avec un groupe, en particulier les autres utilisatrices des organismes fréquentés est aussi un élément essentiel. Lolo utilise les services d'un organisme pour personnes qui consomment des drogues injectables, tout comme elle. Elle s'y sent bien et respectée. Aussi, les femmes préfèrent utiliser les services des ressources pour femmes plutôt que ceux destinés à une clientèle mixte puisque, selon l'une d'elles, « On se recrée entre femmes. » (Léa, ligne 244)

5.4. Apport théorique du rapport au quotidien

Il nous semble primordial de porter une attention particulière à la vie quotidienne des femmes sans-abri puisque c'est à partir de laquelle le chez-soi se déploie. Cette analyse des données que nous venons de faire éclairer sur le quotidien des femmes et établit trois catégories spécifiques : le rapport à l'itinérance, le quotidien imposé et le quotidien choisi. Nous présentons maintenant des pistes théoriques qui permettent de mieux les comprendre et de mieux saisir le procédé par lequel la signification du chez-soi prend forme pour les femmes sans-abri dans cet espace qu'est la quotidienneté.

Ainsi, comme nous venons de le voir, le rapport au quotidien pour les femmes est en grande partie caractérisé de différentes conditions imposées qui se perçoivent tout au long de notre analyse. Ces impositions sont d'ordres divers (économiques, spatiaux, sociaux, organisationnels, structurels et individuels) et déterminent le caractère singulier de ce que nous identifions comme étant « l'épreuve d'itinérance » des femmes. Nous faisons ici recours à l'idée d'*épreuve* telle que pensée par Martuccelli et Caradec (2004).

Pour ceux-ci, les épreuves sont des « défis divers, socialement produits, inégalement distribués que les individus sont contraints d'affronter. » (p.307) À cet effet, Martuccelli (2011) identifie huit épreuves de vie à travers deux perspectives distinctes. La première regroupe les épreuves dites institutionnelles. Celles-ci sont liées à l'école, au travail, à la ville et à la famille. Les quatre dernières sont attachées au lien social et sont en rapport à l'histoire, aux collectifs, aux autres et à soi-même. L'itinérance des femmes se situe, selon nous, comme étant dans la perspective de l'épreuve au lien social. En effet, comme nous l'avons présenté au chapitre I, l'itinérance est comprise comme un rapport dialectique entre les femmes sans-abri et

la société. L'invisibilité de celles-ci, la problématisation des facteurs sociaux et individuels de l'itinérance au féminin, les rapports sociaux de sexe et d'anormalité qui la constituent tout comme le rapport à soi et au domicile éclairent également sur les défis au lien social. Afin de mieux saisir comment la notion d'épreuve favorise une meilleure intelligibilité du quotidien des femmes sans-abri, nous croyons pertinent de présenter les quatre éléments qui caractérisent leur étude (Martuccelli, 2011):

- 1) Le récit de vie d'un individu est le reflet d'une tension entre ce dernier et la société;
- 2) Une place importante est accordée à la subjectivité de l'acteur dans son rapport à l'épreuve. Il est ici question de subjectivité expérientielle;
- 3) L'individu qui vit une épreuve est dans un processus dynamique « d'évaluation menant à une véritable sélection sociale.» (Martuccelli, 2011, p.24) En d'autres mots, l'individu apprend de ses épreuves et la façon dont il y fait face influencera ses choix futurs, et ainsi de suite;
- 4) Les épreuves sont des situations personnelles, mais qui reflètent des enjeux structurels et historiques.

Ainsi, l'exploration du quotidien des femmes sans-abri et, de surcroit, la compréhension de la signification du chez-soi pour celles-ci prennent en compte ces quatre spécificités. De la sorte, il ressort dans ce chapitre la tension qui unie les femmes sans-abri à la société, en particulier par les rapports antagonistes et conflictuels avec les organismes (par l'imposition de différentes contraintes au quotidien) et avec les différents aspects imposés du quotidien (liés à la routine et la

vie en communauté). Notre analyse considère la subjectivité expérientielle des femmes sans-abri dans la façon qu'elles perçoivent et vivent leur quotidienneté. Par les pratiques du quotidien et le quotidien choisi, nous relevons les différentes actions des femmes qui expriment le processus dynamique et itératif d'évaluation de leur situation. Ces pratiques visent à composer et négocier avec ce qui constitue leur quotidienneté. Finalement, nous exprimons également tout au long de ce chapitre les différents enjeux structuraux et historiques qui caractérisent le phénomène de l'itinérance, et en particulier celui des femmes. Le récit personnel des femmes sur leur quotidienneté éclaire non seulement au niveau individuel, mais bien à un degré « macro » du phénomène de l'itinérance au féminin.

Cette analyse sur le rapport au quotidien éclaire les différentes pratiques qu'appliquent les femmes afin de naviguer à travers leur « épreuve d'itinérance ». Ces pratiques quotidiennes sont, pour Michel de Certeau (1990; de Certeau *et al.*, 1994) et Michel Maffesoli (1998), désignées comme des stratégies et des actions que les individus mettent singulièrement en place pour déjouer et faire acte de résistance face au pouvoir dominant. Comme le précise Comeau (1987) : « Cette sociologie²⁹ s'intéresse aux pratiques dissimulées de vivacité quotidienne face à un ordre social de plus en plus technocratique. » (p.118) De Certeau (1990; de Certeau *et al.*, 1994) utilise le terme « poïétique » pour caractériser et qualifier ces pratiques quotidiennes en ce sens qu'elles sont créatives, habiles et ingénieuses. Ces gestes, qu'il appelle aussi des tactiques, sont caractérisés comme :

Une production « rusée, dispersée, mais elle s'insinue partout, silencieuse et quasi invisible, puisqu'elle ne se signale pas avec des produits propres, mais par ses manières d'employer les produits imposés par un ordre économique

²⁹ En parlant de l'approche « des ruses et de la résistance » du quotidien dans laquelle s'insèrent de Certeau et Maffesoli.

dominant ». Cet art se retrouve dans diverses activités (habiter, circuler, parler, lire, faire le marché ou la cuisine) [...]. (Comeau, 1987, p.118)

Ainsi, les tactiques déjouent ce qui est historiquement, socialement et structurellement imposé aux individus. Nous avons vu que les femmes sans-abri usent de différentes stratégies afin de faire face aux contraintes, exigences et impositions du quotidien. Leurs tactiques (pour reprendre le terme de de Certeau) transparaissent dans les différentes sphères de leur quotidienneté dont s'alimenter, se mouvoir, s'occuper, se loger, se vêtir, les objets en leur possession, les endroits et personnes fréquentés. Par ailleurs, c'est ce que nous dégageons dans les sections sur le quotidien de l'itinérance et du quotidien choisi. Nous voyons aussi que les pratiques quotidiennes des femmes sans-abri résultent en des pratiques d'appropriation de ce qui constitue l'espace de leur quotidienneté afin d'augmenter leur sentiment de bien-être, d'intimité et d'appartenance. Pareillement, selon de Certeau (1990; de Certeau *et al.*, 1994), les institutions sociales, particulièrement les acteurs qui les constituent, mettent en place des actions pour détourner ce qui est exigé et prescrit. Nous percevons cette particularité dans la section sur la relation avec les intervenants et les organismes dont les interventions visent non pas une conformité aux normes sociales, mais bien le soutien et l'accompagnement au rythme des femmes. Ces actions sont comprises par de Certeau comme des pratiques stratégiques qu'il définit comme étant le « calcul qu'un sujet effectue lorsqu'il se pose en «vouloir» et «pouvoir». » (cité dans Comeau, 1987, p.118)

Ces différents aspects issus de l'analyse du quotidien des femmes se raccordent aux dimensions physique, sociale et individuelle du chez-soi. Nous y reviendrons au chapitre suivant.

Si pour de Certeau et Maffesoli la quotidienneté est un gage de mise en forme de soi, d'appropriation et de sécurité pour les individus, « l'épreuve de l'itinérance » éclaire autrement le quotidien des femmes. Toutefois, c'est au travers des pratiques

quotidiennes « pensées comme une affirmation, comme une réappropriation de l'existence » (Carretero Passin, 2002, p.6) que les femmes sans-abri prennent du pouvoir sur leur quotidien, et ce, autant sur le plan des aspects imposés que choisis de l'itinérance au féminin.

Nous venons de présenter les différentes catégories qui forment le rapport au quotidien des femmes sans-abri. Ainsi, le rapport à l'itinérance, au quotidien imposé et choisi permettent de mieux saisir ce que représente la quotidienneté pour les femmes sans-abri, les enjeux et défis au chez-soi tout comme les pratiques d'appropriation du quotidien qui favorisent le déploiement des dimensions physique, sociale et individuelle de celui-ci. Le chapitre qui suit explore le sens du chez-soi pour les femmes sans-abri, et tente de lier les différents thèmes et catégories de notre recherche afin de schématiser une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour ces dernières.

CHAPITRE VI

LES FEMMES SANS-ABRI ET LE RAPPORT AU CHEZ-SOI

Le troisième et dernier thème explore explicitement le rapport au chez-soi pour les femmes sans-abri étant donné que celui-ci constitue le thème central de notre recherche. Nous voulons dans cette partie mettre en lumière la façon dont est conceptualisé le chez-soi par les femmes sans-abri et ses formes au quotidien. C'est à travers ce chapitre que notre analyse « ancrée » prend tout son sens. Pour ce faire, nous avons regroupé, à partir de notre corpus, les différentes représentations qu'ont les femmes sans-abri du chez-soi selon les différentes caractéristiques qu'elles lui allouent au quotidien.

6.1. Les représentations du chez-soi

Mais avant toute chose, comment comprendre la manière dont une personne, un groupe, une communauté appréhendent le réel, le monde qui les entoure? Bien que Durkheim fut un des premiers sociologues à penser « l'idée des représentations » en parlant de « l'idéation collective » c'est dans les années soixante que les représentations sociales deviennent un objet de réflexion à part entière par, entre autres choses, les travaux de Moscovici et ceux de la psychologie sociale (Jodelet, 1994). Selon Abric (1997), une représentation sociale se comprend comme étant:

L'ensemble organisé et hiérarchisé des jugements, des attitudes et des informations qu'un groupe social donné élabore à propos d'un objet. Les représentations sociales résultent d'un processus d'appropriation de la réalité de reconstruction de cette réalité dans un système symbolique. (1997, p. 11)

De ce fait, une représentation est une construction qui s'opère à partir de repères sociaux et symboliques qu'a quelqu'un (un sujet) face à quelque chose (un objet):

Lorsqu'on admet que la réalité est le produit d'une construction socio-symbolique, on déduit qu'il n'y a pas un monde objectif et universel, mais bien des mondes subjectifs et multiples. Ces mondes étant constitués d'individus partageant des espaces de significations communs (Ouellette, 2007. p.12).

Dans son ouvrage intitulé *Les représentations sociales*, Jodelet (1994) les définit comme étant des formes singulières de savoirs, qu'elle qualifie de connaissances communes, puisque « socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (p.37). De la sorte, cette forme de connaissances se distingue de par sa nature de celle scientifique (Ibid.). Nonobstant cela, sa raison d'être n'en demeure pas moins primordiale étant donné « son importance dans la vie sociale, de l'éclairage qu'elle apporte sur les processus cognitifs et les interactions sociales. » (p.37) Aux yeux de Moscovici (rapporté dans Jodelet, 1994), étudier les représentations sociales permet une plus grande intelligibilité de la vie en société. Ainsi, s'intéresser aux représentations du chez-soi pour les femmes permet à la fois une meilleure compréhension du phénomène, mais aussi de comprendre davantage par quels processus la signification du chez-soi est construite et se modélise au quotidien.

Afin d'identifier les représentations du chez-soi pour les femmes sans-abri, nous avons regroupé les informations issues de nos données de recherche qui font référence à cette notion autant implicitement qu'explicitement selon les entretiens, les photographies et nos observations. Nous avons regroupé les perceptions qu'en ont les femmes au quotidien : les symbolismes rattachés, les analogies utilisées, les mots employés, etc. À la lumière de ce processus d'analyse, il ressort deux principales représentations du chez-soi pour les femmes-sans-abri : le chez-soi comme lieu physique et matériel, et le chez-soi comme rapport à soi

6.1.1. Le chez-soi comme espace physique et matériel

La première représentation du chez-soi pour les femmes sans-abri est qu'il s'entrevoit par une dimension physique, comme étant un espace physiquement et matériellement délimité.

Ainsi, la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri renvoie de prime abord à la notion de domicile. Comme Léa dit : « Un chez-soi c'est d'avoir un logement. » (Léa, ligne 140) À cet effet, Léa et Marie ont voulu, par la prise de photographies, symboliser le logement pour évoquer la signification du chez-soi pour elles au quotidien.

Figure 6.1.1.a Affiche publicitaire d'un développement immobilier qui évoque le chez-soi pour Marie. Photo prise par Marie en juin 2014 à Montréal.



Figure 6.1.1.b Triplex pour évoquer le chez-soi pour Léa. Photo prise par Léa en décembre 2014 à Montréal



Triplex pour évoquer le chez-soi pour Léa. Photo prise par Léa en décembre 2014 à Montréal.

Par ailleurs, nous avons observé, à l'Auberge Madeleine, que l'organisation et l'aménagement spatial des espaces correspondent aux différentes pièces d'une « maison ». En effet, nous y retrouvons une cuisine, une salle à manger, des salons, des chambres à coucher, etc. De plus, celles-ci sont aménagées par des meubles qui interpellent pareillement l'idée « de maison » tels des sofas, tables et chaises de cuisine, lit simple, table de chevet, etc. Aussi, les résidentes ont la liberté de se promener à travers l'organisme et de faire des activités quotidiennes souhaitées : aller dans leur chambre, faire du lavage et du ménage, sortir dehors, écouter la télé, se

laver, etc. Nous avons observé que les résidentes et les intervenantes emploient par ailleurs le mot « maison » afin de parler l'Auberge Madeleine. De ce fait, Marie l'a prise en photo pour y représenter le chez-soi, car « c'est un peu comme une maison puisqu'elle évite que des femmes se retrouvent à la rue. » (Marie, ligne 167-168) Cependant, par souci de confidentialité du lieu, nous avons choisi de ne pas publier la photographie. Nos observations au refuge d'OBM nous permettent d'affirmer que l'organisation spatiale est différente qu'à l'Auberge Madeleine et réfère moins à cette idée « de maison ». En effet, il y a une salle commune qui est utilisée comme salle à manger et où les femmes patientent avant d'aller se coucher. De plus, les femmes sans-abri se déplacent très peu de cette salle commune aux autres pièces, selon nos observations. Elles dorment tous ensemble dans un dortoir. Dans cet ordre d'idées, plusieurs femmes nous ont nommé se sentir chez-soi à l'Auberge Madeleine alors que peu l'ont nommé en lien avec le refuge d'OBM.

Les femmes sans-abri organisent aussi les espaces publics qu'elles fréquentent afin d'en faire un domicile. Joe a aménagé le parc qu'elle fréquente en différentes pièces : salon et chambre à coucher. Cette délimitation physique de l'espace se reflète par, de un, l'utilisation qu'elle fait du mobilier urbain et par, de deux, l'installation de certains objets personnels :

« Tu disais que tu avais des coussins, c'était de ce côté-là? »

Ah viens voir ça (on se déplace vers un autre endroit du parc) Regarde (elle pointe le banc) ça c'était mon ti divan mes amis venaient me parler et ça ça faisait mon tapis (elle pointe un morceau de carton par terre). Ben assis- toi!

« Donc ça c'était le salon comme tu me l'as dit tantôt? »

Quin mon genre de salon. Pis ça ça faisait à l'aise d'un tapis. A pas de bon sens cette fille! A décore même les parcs!

« Et ta chambre? »

Ah oui viens voir (on se déplace vers un autre endroit du parc, derrière des branches de buisson). J'ai essayé ben des coins. Fais attention là, bon est juste là. Oui entre les deux arbres là.

La délimitation matérielle du chez-soi s'opère aussi en lien avec les activités que font les femmes, en particulier dormir et manger. C'est le cas de Nelly pour qui le refuge qu'elle fréquente quotidiennement est un chez-soi « Parce que y'a un toit, j'ai de la nourriture pour le souper et j'ai un déjeuner avant de quitter... faque c'est une forme de chez-soi. » (Nelly, lignes 12-13) Pour Lolo, le parc qu'elle fréquente est aussi un chez-soi parce qu'elle y mange, y boit et s'y repose presque tous les jours.

Également, la signification du chez-soi se matérialise par le confort que procurent les différents lieux et objets qui constituent le quotidien des femmes : « Ça c't'une autre affaire l'histoire de confort le chez-soi. [...] et le confort c'est une affaire qui est matérielle. » (Nelly, ligne 99; 166) À cet effet en réponse à la question « Quel mot évoque pour toi le chez-soi? » Lolo et Marie rétorquent sans équivoque que le confort en est une caractéristique importante. Ainsi, les femmes sans-abri trouvent du confort dans le fait d'avoir, de un, accès à un toit, ce que les maisons d'hébergement leur assurent au quotidien: « Ben un lieu de confort, un lieu d'hébergement que quand je n'ai pas de place à aller j'peux me trouver un endroit pour rester. C'est plus ça pour moi un chez-soi. » (Lolo, lignes 6-7) Ces lieux peuvent aussi être, de deux, des endroits publics: « Je vais chercher mon confort dans des endroits joyeux.» (Léa, ligne 270) Tout comme le confort que procure la bibliothèque que Nelly côtoie, car le chez-soi pour elle « C'est toujours le rapport d'avoir un toit tout dépendant de la saison. » (Nelly, ligne 77) C'est ce que Nelly voulait photographier afin d'évoquer le chez-soi. Nous n'avons pas de photographie d'elle comme nous vous l'avons mentionné au chapitre III.

Les objets qu'ont en leur possession les femmes leur offrent aussi un confort matériel par lequel la signification du chez-soi s'opère. Par exemple, pour Nelly, c'est à

travers le confort que lui procurent ses vêtements et ses élastiques à cheveux que prend sens le chez-soi dans son quotidien.

6.1.2. Le chez-soi comme rapport à soi

La deuxième représentation du chez-soi qui transperce les propos des femmes sans-abri, les photographies et nos observations est associée au rapport à soi. De ce fait, la signification du chez-soi revêt une dimension individuelle pour les femmes sans-abri, et ce, en lien avec le bien-être, la stabilité, l'intimité et l'appropriation qu'il procure au quotidien.

6.1.2.1. Le bien-être

Ainsi, la signification du chez-soi s'opère par un sentiment de bien-être.

Ce sentiment est, en premier lieu, compris au niveau psychologique : « Quel que soit l'endroit où je suis, le chez-soi passe avant tout par un sentiment de bien-être avec moi-même. Si je ne suis pas bien avec moi, je ne serai chez-moi nulle part. » (OBM³⁰, p. 1) Pour Nelly, le chez-soi devient possible « si je peux accéder à ce que je suis vraiment intérieurement [...] c'est que ça fait passer à une autre dimension. Ça serait pour moi un chez-soi ça. » (Nelly, lignes 297-299) Et pour Joe « Pour moi le chez-soi ça jamais eu vraiment d'importance le bâtiment, l'intérieur, l'endroit [...].

³⁰ Phrase tirée de nos observations à OBM, deuxième visite

Mon chez-soi c'est mon intérieur et où je peux trouver du bonheur.» (Joe, lignes 153; 159)

Aussi, le chez-soi se concrétise à travers le bien-être psychologique que procurent certaines activités et objets du quotidien des femmes sans-abri. À l'Auberge Madeleine, nous observons des résidentes faire de la peinture, lire et aller prendre des marches à l'extérieur. Nous voyons à OBM tout comme à l'Auberge Madeleine des femmes utiliser des objets afin de prendre soin d'elles (des crèmes pour le corps et du parfum) et se faire plaisir (par de la nourriture et des boissons). Joe, ressent du bien-être en fréquentant quotidiennement le même parc et, en particulier, en s'accolant aux arbres ce qui lui apporte « La tranquillité. Ouais. L'arbre, la verdure. Absolument. Je suis bien.» (Joe, ligne 189) Joe nous a demandé de la prendre en photo avec un arbre du parc pour évoquer le chez-soi dans son quotidien.

Figure 6.1.2.1.a. Joe accolée à un arbre du parc qu'elle fréquente pour évoquer le bien-être du chez-soi. Photo prise par nous en juin 2014 à Montréal



La signification du chez-soi s'opère aussi par la présence de personnes au quotidien qui procure du bien-être aux femmes. Nous observons que le soutien des intervenantes favorise cela. Nous entendons une femme à OBM dire à une intervenante qu'elle ne va pas bien moralement et cette dernière lui demande de se confier à elle. La résidante lui répond: « Ça va me faire du bien de jaser avec toi. » De plus, la famille et les amis des femmes sans-abri sont aussi des éléments importants de bien-être pour celles-ci au quotidien. Pour Léa :

Oh...ces amies-là me remontent le moral, on se remonte le moral ensemble parce que c'est des amies qui parlent beaucoup d'art et qui sont intéressées à l'art donc on communique et on partage. Oui et on parle de beaucoup de choses dans la vie, beaucoup de points de vue dans la vie donc c'est des personnes, des femmes battantes dans la vie comme moi aussi, donc ce qui fait qu'on se soude les coudes souvent pis on s'encourage. Donc c'est un peu ça. Ce sont des personnes importantes pour moi parce que ce sont des personnes positives aussi. J'aime bien les personnes positives parce que c'est bon de rester dans la positivité. Donc c'est ça ces personnes-là sont importantes pour moi. Y'en a deux qui sont sans-abri et les autres sont pas sans-abri. (Léa, lignes 299-307)

Lolo a pris en photo le métro où elle y a « du plaisir et on *chill* souvent là!» (Lolo, ligne 137) pour symboliser ses amis qui évoquent le chez-soi pour elle au quotidien.

Figure 6.1.2.1.b. Le métro Beaudry qui évoque le plaisir du chez-soi pour Lolo. Photo prise par Lolo en juin 2014 à Montréal



En deuxième lieu, la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri s'opère par un bien-être physique. Ainsi, le chez-soi pour les femmes sans-abri permet d'être bien physiquement. Le repos en est l'élément principal. Léa précise se sentir chez-soi dans des endroits où elle peut bien dormir: «Je me repose, pour moi c'est important que je me repose, que je dorme bien, que je me lève le matin, j'ai mon énergie, j peux penser mieux, être mieux. » (Léa, lignes 80-83) Par ailleurs, nous avons observé à l'Auberge Madeleine que plusieurs femmes passent beaucoup de temps dans leur chambre à coucher avant et après l'heure du repas.

Cependant, être sans-abri est pour certaines un frein à ce bien-être physique. L'accès à une chambre seule et, par le fait même, la possibilité de bien se reposer physiquement n'est pas assuré et, aux yeux des femmes, difficile dans les dortoirs. Comme Léa le dit, certaines ronflent, d'autres parlent, etc. Aussi, les blessures physiques sont courantes chez les femmes sans-abri. Pour Nelly, cela se comprend par des lésions aux pieds induites par de mauvaises chaussures :

Donc c'est important d'avoir des bonnes chaussures, des bonnes bottes, pour pouvoir faire un chemin, pour pouvoir pas se briser les pieds tsé. Moi mes pieds sont déjà brisés tellement sont usés, tellement j'ai les mêmes souliers dans les pieds. (Nelly, lignes 121-124)

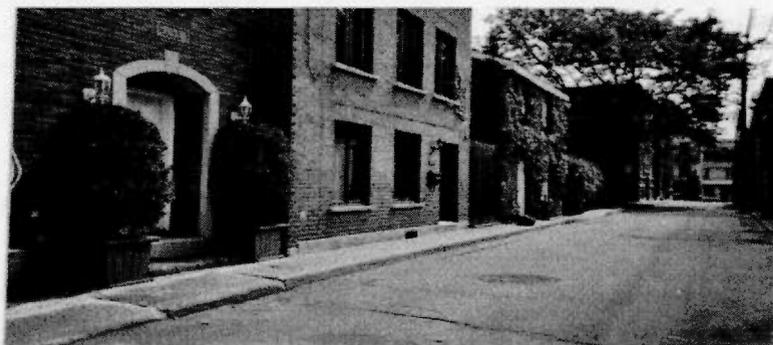
6.1.2.2. La stabilité

Une deuxième caractéristique que revêt la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri au quotidien est la stabilité liée à un lieu ou aux émotions qu'il procure.

À notre question de recherche « Qu'est-ce que ça évoque pour toi le chez-soi dans ton quotidien? », la stabilité est un des premiers mots que les cinq participantes évoquent. Il y a donc, de prime abord, la stabilité que procure l'espace physique et

matériel du chez-soi. Marie précise qu'un chez-soi c'est une priorité dans son quotidien, car « C'est important d'avoir un abri, une place pour rester, c'est important d'être stable. » (Marie, lignes 61-62) Ce lieu de stabilité par lequel s'exprime le chez-soi peut être, pour les femmes sans-abri, un hébergement « Pis là finalement j't'allée dans un hébergement qui était stable. » (Joe, ligne 321) ou des endroits publics. Pour Nelly, la bibliothèque, le restaurant et le centre de loisirs qu'elle fréquente quotidiennement représentent une stabilité puisque c'est « quelque chose de, entre guillemets, sécurisant. C'est des assises que j'ai [...]. » (Nelly, ligne 360) Aussi, Joe a photographié la rue à partir de laquelle elle débute généralement sa marche quotidienne. Elle précise que cette rue évoque pour elle le chez-soi puisqu'elle est un élément de stabilité dans ses journées.

Figure 6.1.2.2. Rue qui évoque la stabilité du chez-soi pour Joe. Photo prise par Joe en juin 2014 à Montréal



Néanmoins, l'instabilité résidentielle qu'induit l'itinérance est un frein au chez-soi pour les femmes sans-abri. Pour Nelly « Ben d'après moi quelqu'un qui a pas d'abri, ben pas d'abri fixe c'est justement une personne qui a pas un chez-soi. » (Nelly, lignes 50-51) Pour Joe, cela se comprend ainsi : « Comme au refuge tu savais jamais si tu avais le même lit. Aucune stabilité. » (Joe, ligne 260) Toutefois, les femmes développent des pratiques quotidiennes afin de pallier cette instabilité « Pis j'essaie de faire des téléphones pour avoir d'autres hébergements pour que je sois pas obligée

de me déplacer comme ça. » (Nelly, lignes 355-357) Pour Joe, c'est en dormant dans son parc qu'elle trouve une stabilité.

La signification du chez-soi se comprend aussi par une stabilité émotionnelle. Pour Léa, le chez-soi c'est «Y'a la stabilité, la paix, la tranquillité de l'esprit.» (Léa, ligne 181). Certaines pratiques quotidiennes des femmes leur permettent aussi d'accéder à une forme de stabilité en côtoyant entre autres choses des personnes et des endroits particuliers. De la sorte, tout comme la présence d'intervenantes apporte aux femmes un bien-être psychologique, elle favorise aussi une stabilité émotionnelle. Effectivement, nous observons une femme discuter avec une intervenante au refuge d'OBM. Au début de la discussion, la dame parle fort et fait des gestes brusques alors que cela diminue après la rencontre. Nous observons aussi une altercation verbale entre deux femmes à OBM et, à la suite du concours de l'intervenante, les deux résidentes paraissent apaisées.

Finalement, la stabilité que procure un lieu physique accentue la stabilité émotionnelle des femmes sans-abri. Pour Léa, le fait de fréquenter les maisons d'hébergement pour femmes sans-abri lui procure:

Du calme, j'étais beaucoup plus calme, je pensais moins à certaines choses et je pensais plus à relaxer, à mettre les idées en place parce qu'à un moment donné mes idées étaient trop mélangées. Quand on est instable, y'avait trop d'instabilité, mais pendant le temps que j'y étais j'essayais de remettre mes idées en place. (Léa, lignes 53-57)

6.1.2.3. L'intimité

Une troisième caractéristique que les femmes sans-abri octroient à la signification du chez-soi est celle de l'intimité. En d'autres mots, pour les femmes sans-abri, le chez-soi s'actualise lorsqu'elles expérimentent des moments d'intimité avec elles-mêmes.

Vivre des périodes de solitude est un élément important du quotidien des femmes sans-abri pour se sentir chez-soi. C'est par ailleurs la caractéristique première que lui attribue Nelly. Pour elle, le chez-soi induit un espace d'intimité avec soi. Marie a pris en photo un logement pour symboliser l'intimité que procure le chez-soi.

Figure 6.1.2.3. Logement qui évoque l'intimité du chez-soi pour Marie. Photo prise par Marie en juin 2014.



De ce fait, les femmes évoquent l'importance d'épisodes de solitude dans leur quotidien : « [...] quand t'as ta place à toi toute seule c'est toujours mieux, t'es toujours mieux. » (Lolo, ligne 63) Afin d'expérimenter cela, les femmes préfèrent vivre dans les maisons d'hébergement qui offrent la possibilité d'accéder à des chambres privées:

Y'a un autre endroit où j'avais ma chambre toute seule et je pouvais me reposer parce que y'a des moments où je peux être avec beaucoup de monde (...) dans cette maison-là j'avais ma chambre toute seule pour me retirer. (Léa, lignes 46-50)

Tout comme Léa, la possibilité d'être seule dans une chambre permet à Joe :

J'ai besoin de sentir que malgré ce que je vis j'ai encore un chez nous, j'ai encore un endroit. Mon lit c'est pour pleurer, pour rire. Je veux dire : enlever mon dentier, me regarder dans l'miroir pis faire des niaiseries tsé là quand j'ai trop le cœur gros ben là j'fais toutes sortes de niaiseries. (Joe, lignes 352-356)

Et c'est ce que nous observons à l'Auberge Madeleine. Malgré les différentes possibilités d'être en groupe, certaines cherchent des moments de solitude: elles écoutent de la musique avec des écouteurs sur les oreilles, vont dans leur chambre, s'assoient seules à une table, etc. De plus, nous observons une femme faire demi-tour en allant vers la cour extérieure lorsqu'elle y aperçoit des résidentes. Et comme le dit Léa face à ce besoin de se retrouver seule : « Mais à un moment donné j'ai envie de me retirer pour avoir mon temps toute seule. » (Léa, ligne 48)

Aussi, l'intimité du chez-soi permet aux femmes de se protéger, et ce, en particulier, des autres. Les femmes nomment vivre différentes situations de violence au quotidien. À cet effet, nous entendons au refuge d'OBM une dame raconter à une femme assise à ses côtés un viol subit le mois d'avant. Les femmes sans-abri mettent en place des pratiques d'intimité qui visent à leur assurer une protection physique. Pour Joe, cela se matérialise dans l'aménagement du parc qu'elle fréquente: « Entre les deux arbres là (*elle pointe le sol*). Peu importe le côté où j'étais, on me voyait pas pis moi ben quand même je pouvais voir les gens. » (Joe, lignes 447-448) et pour Nelly, c'est en s'asseyant dans un espace reclus de la bibliothèque, près d'une fenêtre « [...] parce que c'est ouvert dans le sens où tu vois à l'extérieur, pis en même temps t'en es protégée. » (Nelly, lignes 79-80)

Enfin, le chez-soi se caractérise aussi dans la vie quotidienne des femmes sans-abri par des pratiques qui visent la protection d'éléments personnels qui les concernent. Nous observons à OBM une résidente argumenter la demande d'une intervenante de disposer temporairement de certains de ses effets personnels afin de les mettre en consigne, à l'endroit où communément les femmes y disposent leurs biens

personnels. Une dame rencontrée à OBM nous dit aussi que c'est son « locker » (pour réutiliser ses mots), l'endroit où elle entrepose ses effets personnels, qui représente le chez-soi pour elle puisqu'il y contient et représente ce qui « constitue les aspects de ma vie privée et personnelle ».

6.1.2.4. L'appropriation

Finally, la quatrième caractéristique de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri est qu'elle s'opère à travers des pratiques d'appropriation, par différentes actions qui visent à « faire soi » les lieux et les objets de leur quotidienneté. Ainsi, le chez-soi est un espace à soi.

Cela se reflète, avant tout, dans le discours des femmes par l'utilisation d'adjectifs possessifs pour désigner le chez-soi : « mon parc » (Joe, ligne 460), « Le chez-soi c'est comme ton appartement, t'es dans ton appartement tu fais, tu ouvres ta porte. » (Léa, ligne 141), « Son propre loyer ou son logement ou genre peut-être juste un hébergement ou t'as une chambre à toi. » (Lolo, lignes 56-57)

De ce fait, pour les femmes sans-abri, la signification du chez-soi s'entend par l'idée de propriété d'un espace ou d'un bien. Ainsi, Léa parle de comment le chez-soi fait sens pour elle au quotidien lorsqu'elle pense à son pays natal : « C'est ça vraiment le chez-moi parce que quand j'arrive là, c'est le chez-moi, ça m'appartient. Donc...ça aussi je considère ça le chez-moi. » (Léa, lignes 155-156) Pour Lolo, un chez-soi « Ça veut dire une place qui est à nous. Ben moi je trouve ça important d'avoir sa place à soi-même. » (Lolo, lignes 58-59) Les femmes sans-abri ont des pratiques quotidiennes qui visent à s'approprier leur milieu de vie, les lieux qu'elles côtoient. Joe, comme nous l'avons expliqué précédemment à la section 6.1.1., délimite le parc qu'elle fréquente en y installant différents objets dont du carton et des coussins. Nous

observons à l'Auberge Madeleine que les femmes aménagent leur chambre à leur image en la décorant et en y installant des objets personnels comme des vêtements et des dessins. Pour d'autres, l'appropriation se fait par des gestes répétés. Joe et Lolo fréquentent tous les jours le même parc et Nelly pour sa part s'assoit toujours au même endroit à la bibliothèque qu'elle fréquente, ce qui en fait le sien à ses yeux: « Je m'assis sur mon fauteuil [...] » (Nelly, ligne 192) À cet effet, c'est ce qu'elle voulait prendre en photo pour évoquer le chez-soi.

Aussi, ces pratiques quotidiennes d'appropriation reflètent, en premier lieu, un sentiment d'appartenance au milieu. C'est le cas de Lolo qui fréquente le même parc tous les jours: « J'm'assois, j'mets mes choses à côté de moi pis mon alcool et on boit. » (Lolo, ligne 147) Elle dit s'y sentir chez-soi entre autres choses parce qu'il est situé dans un secteur qu'elle fréquente depuis 17 ans. Elle précise que ce lieu lui rappelle une partie de son histoire personnelle : « J'étais en fugue de centre d'accueil ici.» (Lolo, ligne 192) Ces pratiques reflètent aussi l'identité des femmes. De ce fait, prenons à nouveau l'exemple de Joe par son utilisation du parc. Elle précise que la nature pour elle est importante et représente une grande partie de qui elle est : « J'ai toujours un contact avec la nature peu importe comment je vais » (Joe, ligne 435). Nous observons aussi que la manière dont les résidentes de l'Auberge Madeleine s'approprient leur chambre reflète une partie de leur identité personnelle : certaines chambres sont rangées alors que d'autres non, une femme a collé au mur de sa chambre une peinture qu'elle a faite, etc.

6.2. Apport théorique au rapport au chez-soi

Ce chapitre analytique sur le rapport au chez-soi permet la conceptualisation de ce concept selon les femmes sans-abri elles-mêmes. Il en ressort que le chez-soi revêt deux principales dimensions : l'espace physique et le rapport à soi. Ce dernier

comprend le sentiment de bien-être, de stabilité, d'intimité et des pratiques appropriations. Par l'analyse des thèmes du rapport à soi et à la société et du rapport au quotidien, nous pouvons ajouter à ces dimensions celle de l'identité (personnelle et sociale), d'appartenance et des liens sociaux. Afin de bien saisir la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri telle que discutée dans nos trois derniers chapitres, nous croyons nécessaire d'aborder la notion d'habiter qui les traverse.

Pour Vassart (2006), le fait d'habiter se distingue dans un premier temps de l'idée du logis ou de l'action de se loger³¹. Tandis que le logement renvoie davantage au lieu, la notion d'habiter se réfère pour sa part aux qualités sociales, relationnelles et symboliques qui amarrent un individu à un dit lieu. Toujours selon cette auteure (2006), il est indispensable de concevoir l'habiter comme un lieu d'enracinement et de significations pour un individu, mais aussi comme un espace d'intimité pour celui-ci. Aux yeux de Villa-Petit (1989), l'habiter reflète les interactions symboliques qui lient l'individu à son milieu de vie. Elles éclairent aussi sur « l'insertion de l'habitant dans un réseau de relations interpersonnelles qui affectent de part en part sa manière d'être. » (p.127) Et pour Breveglieri, l'habiter renvoie aux « rapports où se constitue un usage familial du monde où s'entretient une impression d'habiter [...] qui franchit le seuil de la maisonnée. » (cité dans FOHM, 2012)

Serfaty-Garzon (1999; 2003b) dégage trois aspects spécifiques à la notion « d'habiter ». Le premier est qu'elle établit un « dedans » et un « dehors » entre l'individu et le monde qui l'entoure. Elle délimite, en d'autres mots, ce qui appartient à la sphère privée d'une personne et ce qui découle de la sphère publique. Le deuxième aspect, consubstantiel au précédent, exprime que l'habiter protège et de

³¹ La notion de logement fait référence avant tout à un lieu dans lequel vit un individu. Comme le précise Vassart (2006), c'est l'abri, « avoir un toit ». (p.11)

préserve l'intimité d'un individu du regard extérieur. Le dernier élément s'entend par le fait que les individus mettent en place différents processus d'appropriation de leur espace, de leur milieu de vie pour en faire leur habiter. Enfin, rappelons que pour Vassart (2006), l'appropriation d'un lieu s'entend comme étant la manière dont les individus « font sien » de l'espace : « Non pas en avoir la propriété, mais en faire son œuvre, en faire sa chose, y mettre son empreinte, le modeler, le façonner. » (p.18) De ce fait, comprendre l'action d'habiter c'est avant tout comprendre comment des individus construisent dynamiquement des espaces et des lieux pour les investir. Dans cet ordre d'idées, l'habiter:

Se situe au centre d'une dynamique individuelle et sociale qui fait de la relation tissée avec lui l'un des éléments constitutifs de son existence. Cette dimension personnelle, sociale et aussi culturelle est à l'origine d'une variété très riche de significations du chez-soi, envisagé ici comme le plus privé, le plus intime de nos territoires. (Ibid., p.11)

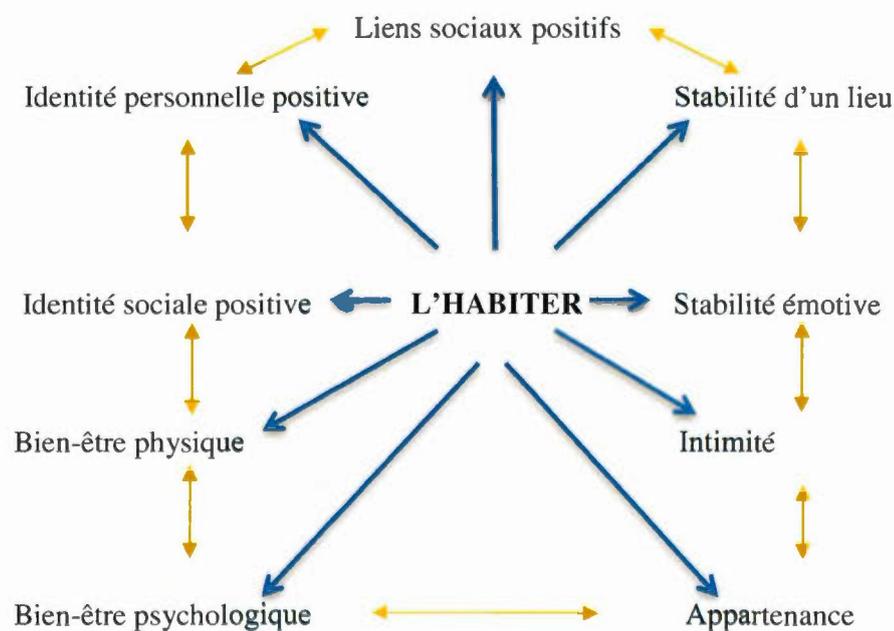
Et comme le précisent Dorvil et Boucher-Guèvremont (2013) :

L'expression «chez soi» pour parler du lieu où l'on habite vient certainement consacrer les dimensions proprement privées et intimes de l'habitation tout en consacrant la demeure comme un espace potentiel pour la réalisation du soi et de l'identité personnelle. (p.25)

L'habiter se reflète donc à travers l'expérience d'un chez-soi qui se conçoit par une dimension physique à laquelle s'acolent symboliquement des dimensions sociales et individuelles. De la sorte, pour les femmes sans-abri, le chez-soi renvoie à un espace physique, à des liens sociaux positifs, à l'identité, au bien-être, à la stabilité, à l'intimité et à un sentiment d'appartenance. C'est à partir de leurs interactions symboliques, leurs pratiques quotidiennes d'appropriation avec leur quotidien de la « rue », que les femmes font « sien » de leur chez-soi. À cette étape de notre démarche de théorisation ancrée nous proposons de schématiser cette analyse sur la

signification de chez-soi pour les femmes sans-abri et de ce qui constitue leur habiter (voir la figure 6.2).

Figure 6.2. Schématisation d'une théorisation ancrée de la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri.



Ainsi, « habiter la rue » représente pour les femmes sans-abri un rapport symbolique, le chez-soi, avec ce qui forme leur quotidien constitué de divers lieux, de personnes et d'objets choisis. Le chez-soi s'actualise par les significations que les femmes lui allouent en termes d'espace physique et matériel, de liens sociaux positifs, de stabilité, d'intimité, d'appartenance, de bien-être et d'identité personnelle et sociale. Pour les rendre dynamiques, les femmes sans-abri mettent en place des interactions comprises comme différentes pratiques quotidiennes (flèches bleues) qui visent

l'appropriation de leur quotidienneté. De plus, le fait d'habiter se comprend comme un rapport actif entre les différentes dimensions du chez-soi (flèches jaunes) puisque consubstantielles l'une à l'autre comme nous l'avons vu dans cette deuxième partie de ce mémoire.

CONCLUSION

Le point de départ de notre étude était la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. Pour ce faire, nous avons recueilli leurs points de vue à propos des gestes, routines, objets, lieux et personnes qui occupent leur quotidienneté. Nous avons ainsi pu dégager les dimensions physiques, sociales et individuelles qui constituent leur chez-soi.

Notre théorisation ancrée de la signification du chez-soi s'est appuyée sur deux repères théoriques soit le constructivisme social et la théorie ancrée, ainsi que sur le concept du chez-soi. Méthodologiquement, nous avons fait appel à deux organismes communautaires de Montréal : l'Auberge Madeleine et le refuge d'OBM du pavillon Patricia Mackenzie. Nous y avons observé par trois moments distincts les interactions entre les femmes sans-abri et une partie de leur quotidien, et avons rencontré cinq femmes en entrevue. De plus, ces répondantes ont pris des photographies de lieux et d'objets qui évoquent le chez-soi dans leur quotidienneté. De là, nous avons pu faire ressortir une conceptualisation du chez soi qui est ancrée dans les savoirs, perceptions et « théories » issues des femmes elles-mêmes.

Ces savoirs se comprennent par le fait que les femmes sans-abri portent une identité personnelle positive. Ils mettent aussi en lumière des liens sociaux positifs qui sont vécus dans les endroits publics que les femmes choisissent de fréquenter, la relation avec les intervenantes des organismes et leurs pairs. Néanmoins, il apparaît également que les femmes sans-abri vivent différentes expériences de stigmatisation. Le « quotidien de l'itinérance » vécu comme celui d'une épreuve est traversé à l'aide de différentes pratiques de « tous les jours » qui visent l'atteinte d'un sentiment de bien-être, d'intimité et d'appartenance. Finalement, les différentes connaissances que les

femmes ont bien voulu partager avec nous nous ont permis de schématiser la signification du chez-soi pour celles-ci, ce que nous attribuons au fait « d’habiter la rue ». Ainsi, la théorisation ancrée envisage que ces dernières s’approprient le quotidien de « la rue » de manière à construire un chez-soi.

Avant d’aborder certaines réflexions quant à l’intervention sociale auprès des femmes sans-abri, permettez-nous ici de faire une petite « parenthèse » afin de vous parler des femmes qui ont gravité (de près et de loin) autour de notre recherche. De un, cette expérience auprès d’elles fut remplie de rencontres et d’échanges authentiques et singuliers. Leur intérêt et curiosité quant à notre objet de recherche nous a permis d’entrer en dialogue avec elles et d’en connaître davantage sur leur point de vue quant à leur réalité. De deux, la prise de photographies fut un exercice des plus intéressants. En effet, nous avons été surprises de constater leur intérêt et leur sérieux. Nous avons été marquées par leur souci du détail et par leur désir de « faire de belles et jolies photos » pour reprendre les mots de Marie, participante à notre recherche.

Quelques pistes pour l’intervention sociale

À travers les entretiens, les photographies et nos observations, nous constatons que le point de vue des femmes sans-abri est un élément non négligeable dans la compréhension de l’itinérance féminine. Nous remarquons que ces dernières ont un intérêt à participer au développement et à l’approfondissement des connaissances à leur endroit. Par ailleurs, nous avons été stupéfaites tout au long de notre recherche de leur engouement concernant notre objet d’étude et de leur facilité à parler d’elles ainsi que de leur expérience. Dans cette optique, une de nos propositions quant au renouvellement des pratiques d’intervention vise la création de lieux de prise de parole au sein des organismes où les femmes pourront s’exprimer quant aux services et interventions qui leur sont destinés. De la sorte, ces espaces offrent aux femmes la possibilité d’exercer leur citoyenneté, droit brimé par les conditions qui forment

l'itinérance (Roy et Hurtubise, 2008). Nous croyons que les pratiques d'intervention qui mettent « [...] en évidence leur capacité de réactions et d'organisation, leurs modes de résistance, leurs formes de créativité » (Lamoureux, 2001, p.35) permettent l'émergence d'une citoyenneté dite politique puisqu'elles reconnaissent et favorisent le développement de compétences et de connaissances autant au niveau individuel et collectif, mais aussi parce qu'elles consentent au partage des pouvoirs en vue de changements (Ibid.). Cela renvoie également à la notion de pouvoir d'agir, approche essentielle au travail social:

Toute approche axée sur l'*empowerment* est fondée sur la croyance que les personnes, tant individuellement que collectivement, ont ou peuvent acquérir les capacités pour effectuer les transformations nécessaires pour assurer leur accès à ces ressources, voire même les contrôler. (Ninacs, 1995, p.70)

Ces espaces de prise de parole, lieux pour l'exercice de la citoyenneté politique des femmes sans-abri et leviers au processus d'empowerment supportent aussi la mise en place de pratiques d'appropriation du quotidien, indissociables au fait d'habiter.

Dans un autre ordre d'idées, penser l'itinérance au féminin en termes de victimisation, de personnes « vulnérables et à risque », de comportements inadaptés, etc., a ses limites (Parazelli et Colombo, 2004). En effet, ce regard fonctionnaliste des faits sociaux met de côté la complexité de ce qui constitue la réalité des femmes sans-abri et de ce qui crée leur quotidienneté. Par ailleurs, notre schématisation de la signification du chez-soi dégage une autre vision de ce phénomène, non pas perçu comme un « problème » ou une forme de dysfonctionnement social, mais plutôt comme une situation de vie construite par des symboles et des représentations de ce que signifie « habiter la rue ». Dans cette perspective nous proposons, comme deuxième piste d'intervention sociale, la mise en place d'actions qui renforcent les différentes dimensions du chez-soi pour les femmes sans-abri. Ainsi, nous gratifions des interventions qui supportent des liens sociaux positifs et qui renforcent l'identité

positive des femmes, leur sentiment d'intimité, d'appartenance, de stabilité et de bien-être tout comme leurs pratiques quotidiennes d'appropriation. Nous ne voulons pas ici proposer des moyens particuliers, car nous croyons qu'une des forces du travail social réside dans sa créativité et son inventivité. Néanmoins, notons des pratiques qui soutiennent les dimensions du chez-soi telles qu'exprimées par les femmes dans le cadre de notre recherche : l'accès à une chambre privée, les contextes d'intervention informelle, la présence des pairs dans le quotidien, le « libre-choix » dans l'aménagement du quotidien, les suivis psychosociaux adaptés au rythme des femmes (sans condition spécifique), l'utilisation singulière des espaces publics, etc. À nous maintenant de nous en inspirer!

Quelques pistes pour la recherche sociale

Bien qu'une recherche vise à répondre à une interrogation de départ, il est véridique d'affirmer qu'elle laisse souvent place à plus de questions que de réponses! Dans cette optique, laissez-nous vous faire part de questionnements qui jaillissent à la suite de notre processus de recherche.

Premièrement, certaines de nos réflexions ciblent les savoirs liés aux travailleurs sociaux. Comme nous l'avons dit en introduction de ce mémoire, il y a peu de connaissances dans la littérature scientifique concernant les travailleurs sociaux qui œuvrent en itinérance, encore moins auprès des femmes. De la sorte, quels rôles ont-ils dans « l'univers de l'intervention auprès des femmes sans-abri »? Comment perçoivent-ils leur pratique? Quelles connaissances implicites ont-ils sur l'itinérance des femmes? Et, ultimement, quelle place occupe la signification du chez-soi dans leurs pratiques d'intervention?

Deuxièmement, dans un contexte politique où les orientations gouvernementales en matière d'itinérance ciblent le logement d'abord (le *housing first*), nous nous

demandons quels sont les effets de celles-ci sur les femmes sans-abri et en particulier pour celles qui revendiquent le droit d' « habiter la rue » ?

Enfin, comme nous l'avons vu dans ce mémoire, le point de vue des femmes sans-abri est (trop) peu exploré dans la littérature. Il nous reste tant à savoir et à comprendre sur ce qu'elles aimeraient dire d'elles. Or, nous aimerions connaître, dans une perspective de restitution, que pensent-elles de notre schématisation de la signification du chez-soi et de leur « habiter »?

APPENDICE A

GUIDE D'ENTREVUE

Merci encore une fois d'avoir accepté de participer à ma recherche sur la perception du chez-soi. L'entretien devrait durer environ deux heures. Je vous poserai d'abord des questions sur le thème de la recherche et nous irons par la suite prendre des photos d'objets ou de lieux qui évoquent le chez-soi pour vous. N'oubliez pas que vous n'êtes pas obligée de répondre à toutes les questions et que vous pouvez prendre une pause ou mettre fin à l'entretien quand vous le souhaitez. N'hésitez pas non plus à me dire si vous ne comprenez pas le sens d'un mot ou d'une question. Il se puisse que je prenne des notes lors de l'entretien : cela me servira d'aide-mémoire par la suite. L'objectif de la rencontre est d'entendre votre point de vue : il n'y a donc pas de mauvaise réponse. Il se puisse aussi que je vous pose des questions afin d'éclaircir vos réponses : cela a pour but de m'assurer d'avoir bien saisi le sens de celles-ci et de m'assurer de recueillir tous les éléments qui les composent.

(Demander à la participante de confirmer son consentement à l'enregistrement audio).

Question 1 : Parlez-moi de vous...

Depuis combien de temps fréquentez-vous l'organisme x ? Comment avez-vous connu l'organisme? En quoi cet organisme occupe une place importante dans votre vie?

Comment vous définissez-vous? Vous décrivez-vous comme une femme sans-abri ou itinérante? Si oui, en quoi? Si non, qu'est-ce pour vous une femme sans-abri? Depuis combien de temps êtes-vous sans-abri (ou vivez une instabilité résidentielle)?

Question 2 : Qu'est-ce que ça veut dire pour vous le chez-soi? Quels mots vous viennent en tête? Qu'est-ce que cela évoque pour vous? En quoi est-ce une notion importante pour vous?

Question 3 : Parlez-moi de votre quotidien...

Racontez-moi une journée typique pour vous. Parlez-moi de votre horaire habituel.

Quels endroits fréquentez-vous tous les jours? Qu'appréciez-vous de ces endroits?
Quelles personnes fréquentez-vous tous les jours? Qu'appréciez-vous de ces personnes?

De manière générale :

Parlez-moi des endroits, des lieux qui sont importants pour vous dans votre quotidien (endroits, organismes, lieux publics)? Que représentent pour vous ces endroits?

Parlez-moi des gens qui sont importants pour vous dans votre quotidien. Qu'appréciez-vous de ces personnes? Quelle place ont-ils dans votre vie?

Y'a-t'il des objets que vous avez en votre possession qui sont importants pour vous? Que représentent-ils pour vous?

Question 4 : Nous allons maintenant procéder à la prise de photos. Mais avant, dites-moi quels sont les endroits et/ou objets que vous voulez photographier?

Question 5 : En quoi ce lieu ou objet évoque pour vous le chez-soi?

Question 6 : En terminant, j'aurais des informations sociodémographiques à prendre en note... Quel âge avez-vous? Quel est votre état civil? Où êtes-vous née? De quelle origine êtes-vous? Quelle est votre source de revenu? Avez-vous des enfants? Quel est votre niveau d'étude? Aimeriez-vous choisir le pseudonyme qui sera utilisé dans la recherche pour protéger votre identité? Si oui, lequel?

Question 7 : Y'a-t'il des choses que vous aimeriez ajouter, préciser?

Merci pour votre ouverture et pour votre temps!

APPENDICE B

GRILLE D'OBSERVATION

ORGANISME :		DATE :	HEURE (ARRIVÉE/DÉPART) :
Notes descriptives			
Notes prospectives			
Notes analytiques			
Notes personnelles			

APPENDICE C

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

Vous êtes cordialement invitée à participer à la recherche intitulée *Le rapport au chez-soi et les femmes sans-abri : la quotidienneté comme point de départ d'une théorisation ancrée* conduite par Mme Geneviève Roberge-Remigi, étudiante à la Maîtrise en Travail Social de l'Université du Québec à Montréal. Cette étude est effectuée sous la direction de Mme Maria Nengeh Mensah, professeure à l'École de Travail Social de l'Université du Québec à Montréal.

But et procédures de recherche

L'objectif principal de cette recherche vise à explorer la signification du chez-soi pour les femmes sans-abri. La recherche est conduite auprès de personnes s'identifiant en tant que femmes sans-abri et qui ont 18 ans ou plus.

Votre participation consiste à réaliser un entretien individuel semi-dirigé et une prise de photos de lieux et/ou d'objets qui évoquent pour vous le chez-soi. Ces procédures seront enregistrées par enregistrement audio, avec votre consentement. Cette autorisation se fera avant le début de l'entretien. Mme Roberge-Remigi peut aussi prendre des notes par écrit de vos propos.

L'entretien individuel est d'une durée d'une (1) heure et se déroulera avec l'étudiante-chercheuse à un moment et dans un lieu choisis entre vous et cette dernière. Les questions posées cibleront votre quotidien et le rapport que vous entretenez avec celui-ci. Ainsi, les questions viseront les lieux que vous fréquentez, les personnes et les objets qui sont importants pour vous, et s'intéresseront à votre routine de tous les jours. Il vous sera aussi demandé de préciser les lieux et/ou objets que vous voulez photographier ainsi que le choix de ces derniers. Des questions d'ordre sociodémographiques seront également posées : votre âge, votre état civil, etc. Vous aurez, à la fin de l'entretien, la possibilité de faire des ajouts et/ou commentaires sur le contenu de l'entrevue. Ensuite, vous irez photographier, avec Mme. Roberge-Remigi, des lieux et/ou objets à proximité qui signifient pour vous le chez-soi. Cela se fera à l'aide d'une caméra et un maximum de trois (3) photos pourront être prises. Vous disposerez d'une (1) heure pour le faire.

En participant à cette recherche, vous acceptez de donner vos photos à Mme. Roberge-Remigi. Leur utilisation sera aux fins de cette recherche uniquement et elle respectera votre anonymat.

Avantages et inconvénients

Collaborer à cette recherche vous permettra de participer à la création de nouvelles connaissances concernant l'itinérance des femmes au Québec, et concernant le concept de chez-soi. En entrevue et par la prise de photos, vous aurez la possibilité de vous exprimer librement, sans aucune contrainte. Vous pourrez, si vous le souhaitez, recevoir une copie des photos prises dans le cadre de ce projet.

Bien que cette recherche ne questionne pas vos difficultés personnelles, il est possible que l'entretien fasse rejaillir en vous un stress ou des émotions désagréables. Si tel est le cas, une intervenante de l'organisme d'où s'est fait votre recrutement peut vous offrir du soutien. Si vous le désirez, une liste de ressources d'aide pourra aussi vous être fournie par l'étudiante-chercheuse.

Anonymat et confidentialité

Votre nom ne sera divulgué dans aucun rapport et un pseudonyme sera utilisé afin de minimiser les risques d'identification. Toutes données personnelles et informations recueillies lors des entretiens seront enregistrées sur un support informatique sécurisé. Les formulaires de consentement seront gardés sous clé. Toutes ces données seront détruites un an après le dépôt final du mémoire de recherche. Les enregistrements des entrevues seront effacés une fois retranscrits sur ordinateur. L'accès aux données est réservé à Mme Roberge-Remigi et Mme Mensah. Les intervenantes de l'organisme d'où s'est fait votre recrutement n'auront pas accès aux données de la recherche (matériel d'entrevue et photos).

Les renseignements recueillis dans le cadre de ce projet sont strictement utilisés pour les fins de cette recherche, et respecteront votre anonymat.

Participation volontaire

Votre participation à cette recherche est volontaire ce qui veut dire que personne ne peut vous forcer à y participer. Vous n'êtes en aucun cas obligée de répondre aux questions et vous pouvez mettre fin à l'entrevue ou à la prise de photos lorsque vous le désirez. Mme Roberge-Remigi peut aussi mettre fin à votre participation à la recherche si elle juge que celle-ci peut avoir un effet nuisible pour votre bien-être. Dans ce cas, aucune information vous concernant ne sera gardée.

Compensation monétaire

Aucune compensation monétaire n'est possible. Toutefois, les déplacements (en transport en commun) dans le cadre de la prise de photos vous seront payés, s'il y a lieu.

Diffusion des résultats

Il vous sera possible de prendre connaissance des résultats de la recherche dans le mémoire de recherche. Une copie de ce dernier sera donnée à l'organisme d'où s'est fait votre recrutement. Vous pourrez ainsi le consulter sur place.

Désirez-vous recevoir une copie des photos prises dans le cadre de ce projet de recherche (encerclez)?

Oui Non

Adresse courriel (pour l'envoi des photos) : _____

Questionnements

Pour toutes questions concernant la recherche, contactez Mme Roberge-Remigi (roberge-remigi.genevieve@courrier.uqam.ca) ou Mme Mensah (mensah.nengeh@uqam.ca)

Pour toutes questions éthiques, contactez directement Mme Mensah ou le Président du CÉRPÉ (514)-987-3000 # 1483 (secrétariat).

Cette recherche a été approuvée par le Comité d'éthique de la recherche pour étudiants (CÉRPÉ).

Merci pour votre collaboration!

Je, _____ (en lettres moulées), confirme avoir lu et avoir compris ce formulaire de consentement. Je consens librement à participer à la recherche selon les termes décrits dans ce présent document

Signature du participant

Date

Coordonnées

J'affirme avoir expliqué le but, la méthode, les avantages, les inconvénients, et tous les autres termes du projet ci-haut mentionnés et avoir répondu au meilleur de ma connaissance aux questionnements de la participante

Signature de l'étudiante-chercheure

Date

BIBLIOGRAPHIE

- Abric, J.-C. (dir.). (1997). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF.
- Amphoux, P. et Mondana, L. (1989). Le chez-soi dans tous les sens. *Architecture et comportement*, 5(2), 135-152.
- Anadon, M. (2006). La recherche dite qualitative : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31. Récupéré de [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26\(1\)/manadon_ch.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero26(1)/manadon_ch.pdf)
- Anadón, M. et Guillemette, F. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement inductive? *Recherches qualitatives*, Hors-Série(5), 26-37
- Bachelard, G. (2005). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Badeau, D. (2004). De l'intimité corporelle dans l'accompagnement. *Frontières*, 17(1), 64-68.
- Barbay, G. (1989). Vers une phénoménologie du chez-soi. *Architecture et comportement*, 5(2), 87-90.
- Bigonnesse, C. (2012). Les enjeux de l'habitation destinée aux aînés au Québec : la notion de chez-soi au cœur d'un processus de développement des communautés. (Mémoire de maîtrise). Université de Sherbrooke à Sherbrooke.
- Cambrini, É. (2013). Le sens donné par des femmes vivant en situation d'itinérance à leurs expériences d'espaces significatifs pour elles. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d'*Archipel*, l'archive de publications électroniques de <http://www.archipel.uqam.ca/5574/>
- Carretero Pasín, A.- E. (2002). La quotidienneté comme objet : Henri Lefebvre et Michel Maffesoli : Deux lectures opposées. *Sociétés*, 78, 5-16.
- Comeau, Y. (1987). Résurgence de la vie quotidienne et de ses sociologies. *Sociologie et sociétés*, 19(2), 103-114.
- Conseil du statut de la Femme. (2012, 19 avril). *Réflexion sur l'itinérance*

des femmes en difficulté : un aperçu de la situation. Rédigé par Bourgault, C. Québec : Conseil du statut de la femme.

Dahi, S. (2012). *Le chez-soi pour les personnes itinérantes et les personnes ex-itinérantes présentant un problème de santé mentale.* (Thèse de Doctorat). Université Laval.

de Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien. Arts de faire.* Paris : Éditions Gallimard.

de Certeau, M, Giard, L. et Mayol, P. (1994). *L'invention du quotidien. Habiter, cuisiner.* Paris : Éditions Gallimard.

de Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la honte.* Paris: Desclée de Brouwer.

Deslauriers, J.-P. et Kérisit, M. (1997). Le devis de recherche qualitative. Dans Poupart, Deslauriers, J.-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., et Pirès, A. (dir.), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologique* (p.85-111). Boucherville : Gaétan Morin.

Division des affaires sociales. (2008). *L'itinérance au Canada : définitions et recensements.* Rédigé par Echenberg, H. et Jensen, H. Ottawa : Division des affaires sociales. Récupéré de <http://www.parl.gc.ca/content/lop/researchpublications/prb0830-f.htm>

Dorvil, H. et Boucher Guèvremont, S. (2013). *Le logement comme facteur d'intégration sociale pour les personnes itinérantes aux prises avec des problèmes de santé mentale participant au Projet Chez Soi à Montréal.* (Rapport de recherche). Montréal : Université du Québec à Montréal. Récupéré de http://www.cremis.ca/sites/default/files/rapports-de-recherche/rapport_de_recherche_final_logement_hdorvil.pdf

Doucet, M.-C. (2007a). L'esprit du temps, Solitude et sociétés contemporaines. Dans Dorvil, H. (dir.) *Problèmes sociaux. Théories et méthodologies de la recherche* (Tome III, p.127-144). Québec : Presses de l'Université du Québec.

Doucet, M.-C. (2007b). Solitude et sociétés contemporaines, une sociologie clinique de l'individu et du rapport à l'autre. Dans Doucet, M.-C. (comp.), Dans Doucet, M.-C. (comp.), *Recueil de textes pour le cours TRS-7005 : Connaissance et travail social, Université du Québec à Montréal, École de travail social.*

- Doucet, M.-C. (2009). Problèmes du travail social contemporain. *Intervention sociale et développement, quelles références pour quelles pratiques ?* Tunisie : AIFRIS.
- Doucet, M.-C. (2009). Théories du comportement humain et configurations sociales de l'individu. *Sociologie et sociétés*, 41(1), 35-53.
- FOHM. (2012). *Le soutien communautaire*. Montréal : FOHM.
- Francequin, G. (2002). Psychologie de l'orientation, théorie de l'action et récits de vie. *Revue canadienne de counseling*, 36(2), 161-170.
- FRAPRU. (2010). *Femmes, logement et pauvreté*. Montréal : FRAPRU.
- Gélineau, L., Loudhani, M., Bourgeois, F., Brisseau, N., Potin, R. et Zoundi, L. (2006). Le droit à sa place. *Recherches féministes*, 19(2), 125-141.
- Gélineau, L., Brisseau, N. et Seck, A. (2008). *La spirale de l'itinérance au féminin*. Récupéré de <http://raiiq.org/raiiq/images/recherches/La%20spirale%20de%20l%27itin%C3%A9rance%20au%20f%C3%A9minin.pdf>
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*. Paris : Éditions de Minuit.
- (1975). *Stigmate*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Gouvernement du Québec. (2014). *Ensemble, pour éviter la rue et en sortir. Politique nationale de lutte à l'itinérance*. Québec : Direction des communications du ministère de la Santé et des Services sociaux. Récupéré de www.msss.gouv.qc.ca/itinérance
- Graumann, C.F. (1989). Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi. *Architecture et comportement*, 5(2), 111-116.
- Groleau, L. (1999). L'effet structurant des politiques dans la définition et la construction du phénomène de l'itinérance, et les impacts sur les services et l'intervention. *Nouvelles pratiques sociales*, 12(2), 27-44.
- Harvey, J. et Cloutier-Fisher, D. (2009). Home beyond the house: Experiences of place in an evolving retirement community. *Journal of Environmental Psychology*, 29(2), 246-255.

- Hérard, J. (2009). Analyse du parcours de quatre hommes itinérants à Montréal: l'auto-exclusion comme modalité de survie. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d'*Archipel*, l'archive de publications électroniques de <http://www.archipel.uqam.ca/2406/1/M11016.pdf>
- Hill, R.P. (1991). Homeless Women, Special Possessions, and the Meaning of "Home": An Ethnographic Case Study. *Journal of Consumer Research*, 18, 298-310.
- Honneth, A. (2002). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- (2004a). La théorie de la reconnaissance: une esquisse. *Revue du MAUSS*, 23, 133-135.
- (2004b). Visibilité et invisibilité. Sur l'épistémologie de la "reconnaissance". *Revue du MAUSS*, 23, 136-150.
- Jodelet, D. (1994). *Les représentations sociales*, Paris : PUF.
- Kergoat, D. (2010). Le rapport social de sexe de la reproduction des rapports sociaux à leur subversion. Dans Bidet, A. (coord.), *Les rapports sociaux de sexe* (p.60-75). Paris : PUF.
- Laberge, D. et Roy, S. (1994). Interroger l'itinérance : stratégies et débats de recherche. *Cahiers de Recherche Sociologique*, 22, 93-112.
- Laberge, D., Morin, D., Roy, S. et Rozier, M. (2000a). Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes, *Santé mentale au Québec*, 25(2), 21-39.
- Laberge, D. et al. (2000b). *L'errance urbaine*. Montréal: Éditions Multi Monde.
- Laberge, D. et Roy, S. (2001). Pour être, il faut être quelque part. *Sociologie et sociétés*, 33(2), 115-131.
- Lamoureux, J. (2001). Marges et citoyenneté. *Sociologie et sociétés*, 33(2), 29-47.
- Laperrière, A. (1997). La théorisation ancrée (grounded theory) : démarche analytique et comparaison avec d'autres approches apparentées. Dans Poupard, Deslauriers, J.-P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., et Pirès, A. (dir.). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologique* (p.309-332). Boucherville : Gaétan Morin.

- Laperrière, H., Zúñiga, R. & Aylestock, J. (2013). *Chez nous, c'est chez vous : étude exploratoire sur le logement et le VIH au Québec*. (Rapport illustré). Ottawa : École des sciences infirmières, Université d'Ottawa.
- Le Bossé, Y. (1996). Empowerment et pratiques sociales : illustrations du potentiel d'une utopie prise au sérieux. *Nouvelles pratiques sociales*, 9(1), 127-145.
- Le breton, D. (2004). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.
- Letrilliart, L., Bourgeois, I., Vega, A., Cittée, J., Lutsman, M. (2009). Un glossaire d'initiation à la recherche qualitative. *Exercer*, 20(87), 74-79.
- Lipiansky, E. M. (1998a). L'identité personnelle. Dans Ruano-Bordalan, J.-C. (dir.), *L'identité : l'individu, le groupe, la société* (p.21-29). Paris : PUF.
- Lipiansky, E. M. (1998b). Comment se forme l'identité des groupes. Dans Ruano-Bordalan, J.-C. (dir.), *L'identité : l'individu, le groupe, la société* (p.143-150). Paris : PUF.
- Maire, P., Housse-Maine, H., et Ouvrard, C. (2010). *Le petit Larousse illustré de 2011*. Paris : Larousse.
- Maffesoli, M. (1998). *La conquête du présent. Pour une sociologie de la vie quotidienne*. Paris: Desclée de Brouwer.
- Mallett, S. (2004). Understanding home: a critical review of the literature. *The Sociological Review*, 52, 62-89.
- Martuccelli, D. et Caradec, V. (dir.). 2004. *Matériaux pour une sociologie de l'individu*. Paris : Presses Universitaires du Septentrion.
- Martuccelli, D. (2011). Qu'est ce qu'une sociologie de l'individu moderne? Pour quoi, pour qui, comment? Dans Doucet, M.-C. (comp.), *Recueil de textes pour le cours TRS-7005 : Connaissance et travail social* (p.15-31), Université du Québec à Montréal, École de travail social.
- Mayer, R. et Dorvil, H. (2001). Les approches théoriques. Dans Mayer, R et Dorvil, H. (dir.), *Problèmes sociaux. Théories et Méthodologies* (Tome I, p.15-29). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Mayer, R. et Laforest. (1990). Problème social : le concept et les principales écoles théoriques. *Service social*, 39(2), 13-43.

- Miller, K.-L, et Du Mont, J. (2000). Countless abused women: Homeless and inadequately housed. *Les cahiers de la femme*, 20(3), 115-122.
- Morin, P. et Dorvil, H. (2001). Présentation : Multiples enjeux et perspectives diverses. *Nouvelles pratiques sociales*, 14(2), 20-27.
- Morin, P. et Dorvil H. (2008). Le pouvoir d'agir des personnes ayant des problèmes majeurs de santé mentale logeant en maison de chambres. Dans Morin, P. et Baillergeau, E. (dir.), *L'habitation comme vecteur de lien social* (p. 41-74). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Morin, P. et Baillergeau, E. (dir.). (2008) *L'Habitation comme vecteur de lien social*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Morin, P., Crevier, M., Couturier, Y., Dallaire, N., Dorvil, H. et Jonhson-Lafleur, J. (2009). *Signification du chez-soi et intervention psychosociale dans les programmes de soutien à domicile, enfance/ jeunesse/famille et santé mentale*. Sherbrooke: Université de Sherbrooke/CSSS-IUGS.
- Ninacs, W. (1995). Empowerment et service social: approches et enjeux. *Service social*, 44(1), 69-93.
- Novac, S., Serge, L., Eberle M. et Brown, J. (2002). *Où se tourner? La situation des jeunes femmes sans abri au Canada*. Ottawa : Condition féminine Canada.
- Ouellet, G. (2007). Identité et itinérance : les stratégies identitaires dans le processus de désinsertion sociale. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal. Récupéré d'*Archipel*, l'archive de publications électroniques de <http://www.archipel.uqam.ca/4745/1>
- Oswald, F. et Wahl, H.-W. (2005). Dimensions of the meaning of home. Dans G. D. Rowles et Chaudhury, H. (dir.), *Home and Identity in Late Life: International Perspectives* (p. 21-45). New York: Springer.
- Passages. (2010). [calendrier]. Montréal : Passages.
- Passages. (2010). Collectif des Passagères. Montréal : Passages.

- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Paillé, P. (2007). La recherche qualitative. Une méthodologie de la proximité. Dans Dorvil, H. (dir.), *Théories et méthodologies de la recherche* (Tome III, p. 409-433). Québec : Presses de l'université du Québec.
- Parazelli, M. et Colombo, A. (2004). Les jeunes de la rue. Dans Cicchelli, V., Ragi, T., et Pugeault-Cicchelli (dir.), *Ce que nous savons des jeunes* (p.125-135) Paris : PUF.
- Poché, F. (2007). *Penser avec Jacques Derrida : Comprendre la déconstruction de Poché*. Lyon : Chronique sociale.
- RAPSIM. (2003). *Comprendre l'itinérance*. Montréal : RAPSIM
- RAPSIM. (2012, Mars). *Mieux voir pour mieux agir : Non à l'itinérance des femmes!* Actes du colloque, 20-21 mars 2012, Montréal, Canada. Récupéré de <http://www.tgfm.org/files/actes-du-forum-sur-itinerance-des-femmes.pdf>
- RSIQ. (2008). *Mandat d'initiative sur l'itinérance*. Montréal : RSIQ.
- Roy, S et Hurtubise, R. (dir.). (2007). *L'itinérance en question*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Roy, S. et Hurtubise, R. (2008, 16 octobre). *La lutte à l'itinérance. Une responsabilité collective qui nécessite un leadership de l'État*. (Mémoire présenté à la commission parlementaire sur l'itinérance organisée par la Commission des Affaires sociales du Gouvernement du Québec). Récupéré de <http://www.assnat.qc.ca/fr/index.html>
- Savoie-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans Gauthier, B. (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données* (p.337-360). Québec : Presses de l'université du Québec.
- Serfaty-Garzon, P. (1999). *Psychologie de la maison : une archéologie de l'intimité*. Montréal : Éditions du Méridien.
- Serfaty-Garzon, P. (2003a). Le Chez-soi : habitat et intimité. Dans Segaud, M., Brun, J., et Driant, J.-C. (dir.), *Dictionnaire critique de l'habitation et du logement* (p. 65-69). Paris : Éditions Armand Colin.

- Serfaty-Garzon, P. (2003b). *Chez soi, les territoires de l'intimité*. Paris : Armand Colin.
- Société canadienne d'hypothèques et de logement. (1996). *Elles ont besoin de toits: Analyse documentaire sur les femmes sans abri*. Rédigé par Novac, S., Brown, J. et Bourbonnais, C. Ottawa : l'auteur.
- Stip, E., Caron, J., Gagné, J., Lapointe M-E., Laval, C., Lecompte, Y. et Ouellet, G. (2007). Vivre dans la rue et la représentation de soi des femmes. Dans Roy, S. et Hurtubise, H. (dir.), *L'itinérance en question* (p. 333-353). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Strauss, A. et Corbin, J. (2003). L'analyse de données selon la grounded theory. Procédures de décodage et critères d'évaluation. Dans Céfaï, D. (dir.), *L'enquête de terrain*. (p.363-379). Paris : La Découverte
- Tomas, A., et Dittmar, H. (1995). The experience of homeless women: An exploration of housing histories and the meaning of home. *Housing Studies*, 10(4), 493.
- Ulysse, P.-J., et Millien, M.-C. (1998). *Renouvellement des pratiques d'intervention sociales et approche biographique*. (Mémoire de maîtrise). Université du Québec à Montréal.
- Van Campenhoudt, L., et Quivy, R. (2006). *Manuel de recherche en sciences sociales* (3^e édition). Paris : Dunod.
- Vassart, S. (2006). Habiter. *Pensée plurielle*, 12, p.9-19
- Villela-Petit, M. (1989). Le chez-soi : espace et identité. *Architecture et comportement*, 5(2), 127-134.
- Wardhaugh, J. (1999). The unaccommodated woman: home, homelessness and identity. *The Sociological Review*, 91-109.
- Y des femmes de Montréal. (2008). *Commentaires du Y des femmes de Montréal (YWCA) dans le cadre des consultations particulières et audits publics sur le phénomène de l'itinérance au Québec*. (Mémoire remis dans le cadre de la Commission parlementaire sur le phénomène de l'itinérance au Québec). Récupéré de <http://www.assnat.qc.ca/fr/index.html>

Sites internet

Auberge Madeleine. (s.d.). <http://www.aubergemadeleine.org/>

Mission Old Brewery. (s.d.). <http://www.oldbrewerymission.ca/en/>

RAPSIM. (s.d.). <http://www.rapsim.org>

Réseau international de la sociologie clinique. (2014). Récupéré de <http://www.sociologie-clinique.org/>